



INCLUS CD SAMPLER 21 TITRES

JURASSIC PUNK

LES SHERIFF • LES RATS • LUDWIG VON 88 • P K R K •
KOMINTERN SECT • LES OLIVENSTEINS • SEVEN HATE...

PUNK RAWK

PUNK RAWK

100% SCÈNE FRANÇAISE

2018



FRENCH Oi! REBOOT

Lion's Law, Bromure, Gonna Get Yours,
Syndrome 81, Litovsk, Rixe & Headliners

NOT SCIENTISTS

BIRDS IN ROW

FRUSTRATION

P.O. BOX

1984



**POLICE
PARTOUT**

JUSTINE

NULLE PART !

BREAKOUT

DECIBELLES

YOUTH AVOIDERS

GUERILLA POUBELLE

LA FLINGUE • DIEGO PALLAVAS

CHAVIRÉ • LOUIS LINGG AND THE BOMB

ZONE INFINIE • HEAVY HEART • INTENABLE

TOPSY TURVY'S • CHARLY FIASCO

et plus à l'intérieur...

JOHNNY MAFIA • LITIGE • MARY BELL • BARREL KICK • TRAVERSE **PUNK HISTORY: O.T.H.**

THE DECLINE! **SURF:** DEMON VENDETTA, THE IRRADIATES & CANNIBAL MOSQUITOS

GRATUIT

COMBAT ROCK

— LE LABEL 100% PUNK ROCK —



VINYLES - CD'S - TEE SHIRTS...

SHOP.COMBATROCK.FR

Distribué par
l'autre
distribution





SLOW DEATH
Association loi 1910
Siège social : 72 rue de charonne
75011 PARIS.
email : punkrawk2018@gmail.com

Rédacteur en chef :

Frank Frejnik
sidekick :
Olivier Portnoi

Rédacteur-graphiste : Frank Frejnik
Relecture : Vanessa

Ont collaboré à ce numéro :

Patrick Foulhoux, Jérôme Treuvelot,
Silvère Vincent, Guillaume Circus, Gui
de Champi, Jérôme Maire, Romain
Frayse, Sébastien Delecroix, François
Tong, Guillaume "Ged" Dumazer, Laurent
Laloue, Maz, Olivier Ducruix, x Guillaume
x, Grégoire Cornet, Damien Iozzio,
Maxime Charbonnier, Yann Kerforn,
Axel Simon, Guillaume Gwardeth &
Forest Pooky.

**On a fait de notre mieux pour appliquer
l'écriture inclusive, l'attention syntaxique
permettant d'assurer une égalité de repré-
sentations des deux sexes, à tous les textes
de ce numéro. Cependant, certains accords
nous ont peut-être échappé, merci de votre
compréhension.**

Photo de couverture : Delphine Gabet
<http://etsietla-blog.tumblr.com>

SAMPLER CD

Sélection : Olivier & Frank
Pressage : Reverberation
www.reverberation.fr

Merci aux groupes et labels participants.

Punk Rawk 2018 a pu être réalisé grâce à la
participation bénévole et partisane des
rédacteurs pigistes et photographes
présent.e.s. Merci à toutes et tous.

L'impression du magazine et le pressage du
CD sampler ont pu être financés grâce à la
vente d'encarts publicitaires présents dans
les pages suivantes. Merci aux labels
et structures qui ont joué le jeu.

**Grand merci à Loïc Maginot
et Michel Vitte.**

Imprimé en Italie / Printed in Italy
par/by Pixart Printing
Tirage : 3000 exemplaires

Distribution : DIY

Dépôt légal à parution.

Ce numéro comporte un CD audio
qui ne peut être vendu séparément.
D'ailleurs, le magazine ne doit également pas
être vendu. **Il est gratuit.**

© 2018 Slow Death & les auteurs.
Tous droits de reproduction réservés pour
tous pays.

Aucun élément de ce magazine ne peut être
reproduit ni transmis d'aucune manière que
ce soit, ni par quelque moyen que ce soit, y
compris mécanique et électronique, on-line
ou off-line, sans l'autorisation écrite des
auteurs ou de Punk Rawk / Slow Death.

Inutile d'envoyer des messages, des
demandes ou des disques promo pour
figurer dans le prochain numéro de Punk
Rawk, il n'y en aura pas ! Punk Rawk
2018 est un numéro unique.

EDITO & SOMMAIRE

"We can be the bands we want to hear"

Laura Jane Grace ("New Wave", 2007)



Lorsque le n°39 de Punk Rawk est sorti à l'été 2008, nous savions que ce serait le dernier. Nous avions échafaudé une suite, aussi vague qu'utopique : transformer le magazine en gratuit financé par la vente d'encarts publicitaires et distribué par le circuit punk lui-même. Les groupes emporteraient des exemplaires en concert et en tournée ; les activistes, labels, distros et même les lecteur.rice.s pouvant aussi se transformer en diffuseurs officiels de Punk Rawk. Cette distribution DIY (ou plutôt *Do It Together*) serait aléatoire et chaotique, moins efficace qu'une présence en kiosques, mais ce serait une distribution tout de même, qui plus est directement au cœur du public concerné. Brillante idée ! Mais elle ne s'est jamais transformée en envie. Jusqu'à ce printemps 2018 où l'alignement des planètes — ou plutôt des 8 — a semblé favorable. Premier numéro de Punk Rawk : 1998. Dernier numéro : 2008. Et si nous sortions un numéro en 2018 ? Et si c'était l'occasion de mettre en pratique notre projet ?

Voici donc Punk Rawk 2018. Pour l'instant, ce one shot est le seul élément concret du projet. Sa distribution, telle qu'on l'a envisagée, reste à faire. La façon dont vous avez dégoté l'exemplaire que vous tenez dans les mains donnera un premier élément de réponse.

Si ce numéro reprend les lignes graphique et rédactionnelle (facilité pour nous, nostalgie pour vous ?), il n'est pas une synthèse de nos dix ans d'absence, ni un best of des anciens numéros. C'est un "vrai" numéro, avec du contenu neuf et actuel ! Un numéro tel qu'on aurait pu le réaliser si l'aventure Punk Rawk ne s'était pas arrêtée. À une exception près : le sommaire est exclusivement composé de groupes et d'acteur.rice.s français.e.s. Le punk rock est affaire d'appropriation. Il appartient à celles et ceux qui s'en servent, qui en usent (en abusent même). Il se trouve qu'en France, en ce moment, et malgré une rumeur qui persiste à dire le contraire, on se l'est plutôt bien approprié, ce foutu punk rock. La preuve étant que, si les groupes présents dans les pages suivantes demeurent inconnus du grand public et des médias français, beaucoup sont plébiscités à l'étranger, où ils jouent régulièrement, sortent des disques et bénéficient d'une renommée parfois inexistante ici.

Pour autant, le sommaire n'a pas valeur de best of de la scène française actuelle, ce n'est qu'un panorama, subjectif et non exhaustif. On a mixé ce qu'on aime et apprécie, ce qu'on a écouté et vu, ce qui nous a enthousiasmés et même surpris, et surtout ce qui nous a semblé faire vivre cette "scène" dans toute sa diversité et sa richesse. En utilisant les codes journalistiques 2.0, on aurait pu titrer "Le punk rock français existe en 2018 et il vous emmerde". On aurait également pu tout miser sur la célébration de quatre décennies du punk (en se focalisant majoritairement, comme tout le monde, sur la première). On a préféré parler du présent avec nos mots parce que c'est celui que l'on vit et peut-être aussi parce que c'est lui qui influencera le punk des prochaines décennies. Ce bon vieux vendeur de fringues Malcom McLaren (paix à son âme) disait que le punk était "une déclaration radicale d'indépendance". En clair, ce n'est pas le punk qui avance, c'est nous qui le faisons avancer. Bonne lecture.

Frank Frejnik

07 - Breaking News :

JOHNNY MAFIA, THE DECLINE!, UNCOMMONMENFROMMARS

10 - Activistes : NASTY SAMY, BIG UP GIRLS, PUNKULTURE, DIESEL, LES BARROCKS, CRAPOULET RECORDS, ET MON CUL C'EST DU TOFU...

22 - Dossier Toujours Fauchés,

Souvent Marteaux : TAGADA JONES, BRIGITTE BOP, GARAGE LOPEZ, CHARGE 69, NOTHING MORE, LOS TRES PUNTOS, TOXIC WASTE, TWO TONE CLUB, WASHINGTON DEAD CATS, 8°6 CREW, DEAD END, PANIK, ATTENTAT SONORE, NÉOPHYTE & BURNING HEADS.

30 - NOT SCIENTISTS

32 - FRUSTRATION

34 - En couverture : J U S T I N E

38 - GUERRILLA POUBELLE

42 - BIRDS IN ROW

44 - YOUTH AVOIDERS

46 - LA FLINGUE

48 - HEAVY HEART

49 - DECIBELLES

50 - BREAKOUT

52 - Dossier Oi! Sweat Oi! :

RIXE, LION'S LAW, LITVOSK, GONNA GET YOURS, THE HEADLINERS, BROMURE & SYNDROME 81.

58 - CHARLY FIASCO

59 - ZONE INFINIE

60 - DEMON VENDETTA vs CANNIBAL

MOSQUITOS vs THE IRRADIATES

62 - THE LULLIES / ZERO GAIN / BURIED OPTION

64 - LOUIS LINGG AND THE BOMB

65 - CHAVIRÉ

66 - P.O.BOX

68 - MAYBELL / LAME SHOT! / JOKH

70 - Dossier Reformations :

SEVEN HATE, LES OLIVENSTEINS, LUDWIG VON 88, HOMEBOYS, LES SHERIFF, PKRK, LES RATS, KOMINTERN SECT, LES PARTISANS, PSYCHO SQUATT & LEPTIK FICUS.

80 - TOPSY TURVY'S

81 - DIEGO PALLAVAS

82 - THE MERCENARIES / TROUZ AN NOZ / NIGHTWATCHERS

84 - 1984

85 - INTENABLE

86 - LUNCH / BITPART / TRAVERSE

88 - Punk History : O.T.H.

90 - Punk en France :

SOFT ANIMALS, LITIGE, HIGHTOWER, BLANK SLATE, L A N E, DÉDALE, VEGAN PIRANHA, BADASS MOTHER FUZZERS, BARREL KICK, JET REACTIONS & OFF MODELS

98 - FOREST POOKY

VICIOUS CIRCLE



DERNIÈRES SORTIES

IT IT ANITA LAURENT

CD • DOUBLE VINYLE • DIGITAL



LE KLUB DES 7 LE KLUB DES 7

RÉÉDITION VINYLE • CD • DIGITAL



SHANNON WRIGHT

LET IN THE LIGHT

RÉÉDITION VINYLE • CD • DIGITAL



SHANNON WRIGHT

HONEYBEE GIRLS

RÉÉDITION VINYLE • CD • DIGITAL



LYSISTRATA THE THREAD

CD • DOUBLE VINYLE • DIGITAL



WE INSIST!

WAX AND WANE

CD • VINYLE • DIGITAL



CAPSULA

DREAMING OF THE RISE AND FALL OF ZIGGY STARDUST AND THE SPIDERS FROM MARS

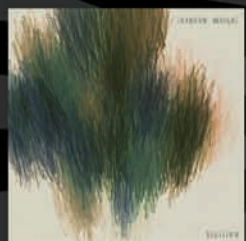
CD • DIGITAL



SHANNON WRIGHT

DIVISION

CD • VINYLE • CASSETTE • DIGITAL



ELIAS DRIS

GOLD IN THE ASHES

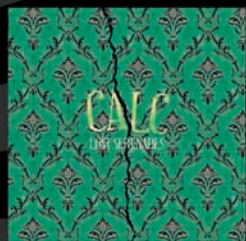
CD • DIGITAL



CALC

LOST SERENADES

DOUBLE VINYLE • DIGITAL



www.viciouscircle.fr

NOUVEAU SITE VICIOUS CIRCLE!

Toutes les infos sur les artistes Vicious Circle
ACTUS • NEWS • SORTIES • VIDEOS • CONCERTS...

NOUVEAU SHOP EN LIGNE

Catalogue intégral, depuis 1993, disponible en physique (CD, vinyle) et digital (streaming gratuit, MP3, FLAC) + Merchandising, goodies

Recevez nos newsletters en envoyant votre adresse email à nl@viciouscircle.fr

À venir en 2019 : Nouveautés de **Elias Dris**, **Troy Von Balthazar**, **The Psychotic Monks**, **Capsula**, **Lysistrata**, **Shannon Wright**

Tous nos disques sont disponibles chez les meilleurs disquaires

facebook.com/viciouscircleec
twitter.com/Vicious_Circle
instagram.com/vicious_circle_records

Distribué par
l'autre
distribution

idol

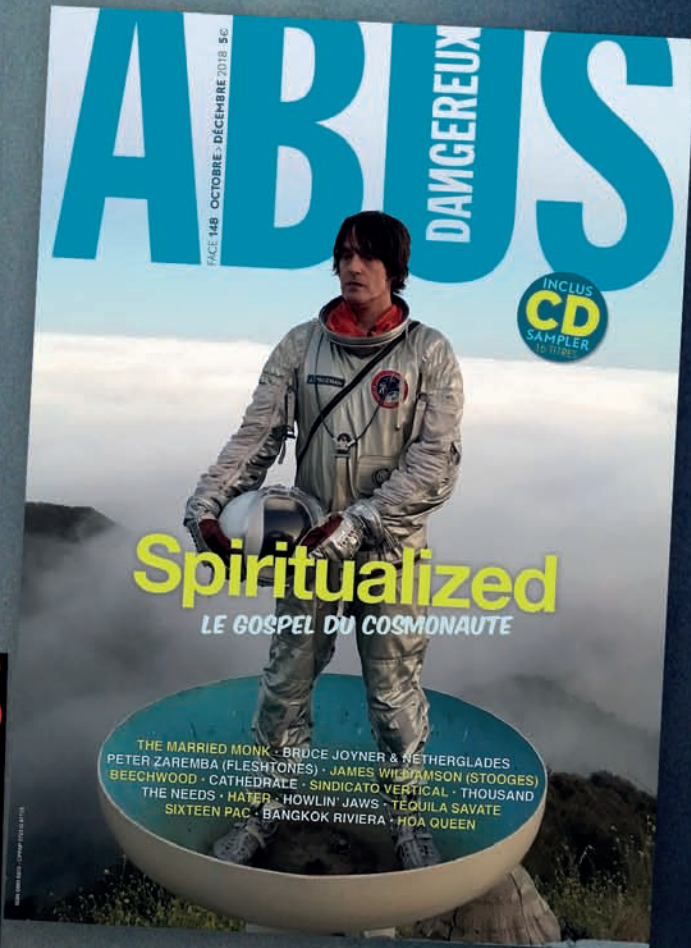
Nouvelle-Aquitaine

ABUS

*DANGEREUX

Indie rock culture since 1987

Tous les trois mois, **40 pages couleur**
rock, pop, folk, punk, garage, noise, hardcore, electro...
avec un **CD sampler** !



Commandes / formules abonnements sur bootik.abusdangereux.net



LE SERVICE PRESSAGE
ET MERCHANDISING
DU LABEL VICIOUS CIRCLE
ET D'ABUS DANGEREUX

REVERBERATION.fr

05 57 59 14 13



- ➡ **CD / DVD à partir de 30 exemplaires**
- ➡ **DIGIPAK / DIGIFILE / DIGISLEEVE à partir de 100 ex.**
- ➡ **VINYLE à partir de 100 ex. (délai 6-7 semaines)**
- ➡ **CASSETTES à partir de 50 exemplaires**
- ➡ **T-SHIRTS / SACS à partir de 30 exemplaires**

Email : bordeaux@reverberation.fr • Tél. : 05 57 59 14 13

Recevez immédiatement un devis en ligne www.reverberation.fr





Sampler CD 21 titres / Durée totale : 54'16

Un numéro de Punk Rawk sans compilation CD n'aurait pas eut la même saveur, n'est-ce pas ? Dont acte. En espérant que la découverte, la surprise et le plaisir seront au rendez-vous. Certains des groupes sont interviewés dans les pages suivantes, d'autres sont à découvrir avec vos seules oreilles. Et si ça vous plaît, vous avez maintenant Internet pour en chercher plus...
Support your local scene !

01. HEAVY HEART "Magic Life" (2:44) Extrait de l'album *Love Against Capture* (2018, Guerilla Asso, Brassneck, Inhumano, Monster Zero, La Agonia de Vivir)

Sur sa page Bandcamp, le groupe se présente par cette phrase : "Nous sommes un groupe pop de Nantes. Nous écrivons des chansons d'amour." En cette période post fin-du-monde, l'amour est plus que jamais un sujet punk-rock.

02. SOFT ANIMALS "Patterns" (3:43) Extrait de l'album *Soft Animals* (2018, 59SRS, Bad Mood Asso, Bad Wolf Records, Entes Anomicos, Inhumano, Sleepy Dog Records, et Uproar For Veneration).

Bandcamp, toujours : "4-piece rock band inspired by love, curiosity and evolution." Y'a-t-il meilleure inspiration pour le rock d'aujourd'hui ? Même pour le groupe lillois influencé, ouvertement, du passé (emo, indie-rock et Cie).

03. SUPERMUNK "Monsters" (3:24) Extrait de l'album *Stuck In The Darkness* (2018, Production 386 / Kicking Records)

Attention, séance name-dropping. Supermunk, ce sont des anciens Annita Babyface & The Tasty Poneys et No Guts No Glory et des actuels Not Scientists, Sons of Buddha et Napoleon Solo. Et un Forest Pooky.

04. BADASS MOTHER FUZZERS "Gonna Get You" (2:59) Extrait du 45tours *Gonna Get You* (2017, Pitshark's Records)

Dans le temps, Badass, ça voulait dire bagarreur, mauvais garçon. Aujourd'hui, c'est une personne qui a la classe. Deux définitions qui collent parfaitement au trio toulousain, non ?

05. LA FLINGUE "Un Flingue Dans la Poche" (1:33) Extrait de *Sticky Sick Zéro Six* (2018, Wanda, P-Trash, NFT, Crapoulet)

Attention, le premier qui dit que le punk rock des Marseillais ressemble à celui de The Briefs sera pendu en place publique. Ou jeté, mains et pieds ferrés, dans la Méditerranée.

06. TOPSY TURVY'S "Never Be Equal" (3:20) Titre inédit

"If you think that punk rock doesn't mix with politics, you're wrong", chante Fat Mike de NoFx. Le groupe de Poitiers ne le contredira certainement pas. Il acquiesce et en rajoute une couche.

07. BLANK SLATE "Sightline" (1:51) Extrait d'un EP à paraître en 2019.

Le gang de Périgueux est là pour rappeler qu'avant de devenir la cinquième roue du carrosse Heavy Metal, le hardcore était avant tout du punk rock pour gens très en colère.

08. CIRCLE "Knife" (2:02) Extrait de *Demo 2017* (2017, Shield Recordings, Assurd, CanISay?, Crapoulet)

Le combo nantais fera-t-il revivre l'âge d'or du DC hardcore (Embrace, Dag Nasty, Rites of Spring, Fugazi) ? On est de tout cœur avec lui car derrière cette étiquette, il y a beaucoup de bonnes choses.

09. TELECULT "Dont Talk" (2:57) Extrait de l'album *Phases à paraître en 2019.*

The Helltons (Bordeaux) n'ont qu'à moitié disparu. Ils ont changé de nom et délaissé le pop-punk ramonesque pour un style plus sec. Mais les mélodies et l'énergie sont toujours là !

10. LITIGE "Scanner" (2:01) Extrait de l'album *Fuite en Avant* (2017, Destructure Records)

Sur l'album, qui ne dure pas vingt minutes, il y a huit titres dont quatre feraient de très bons singles si le Top 50 existait encore. Sûr que le punk rock redeviendrait à la mode avec Litige !

11. THE MERCENARIES "Night Call" (2:46) Extrait de l'album *Rocky Road* (2016, Kanal Hysterik, General Strike, La Distroy)

Encore des ex. Et pas des moindres. Anciens Salvation City Rockers, Street Poison, Black Stout et Sarah Connors, ce gang est-il la réponse francilienne à The Interrupters ?

12. TRAVERSE "I'll Never Be Missed" (2:43) Extrait de l'album *Traverse* (Recess Records, Brassneck, Fond Of Life, Monster Zero, Voice Of The Unheard, Bad Mood Asso, Joe Cool Records, Saddest Song, Entes Anomicos, Hardcore For The Losers, Fireflies Fall, Nina Fait Label).

Indie-punk, quesako ? Hé ben, c'est ce qu'est Traverse (Paris). Des mélodies crues, des refrains à reprendre en chœur, de l'énergie à revendre et de la bienséance. Plein. Bref, de l'espoir !

13. VEGAN PIRANHA "No Motivation" (2:27) Extrait de l'album *Last Scream Of Youth* (2017, Crapoulet).

Mots clés : urgence, simplicité, efficacité, Night Birds, Dead Kennedys, Adolescents, Agent Orange... Tu vois le genre ? Du Hardcore 80 aujourd'hui !

14. THE HI-LITES

"A Major Mistake" (2:28)

Extrait de l'album *Dive at Dawn* (2018, Teenage Hate Records, HVIV Records, Bad Health Records, Trokson Records)

Autre définition de l'indie-punk avec le combo Lyonnais pour qui post-punk, garage rock et punk-rock se confondent sans heurts mais avec délectation.

15. COOKIES "Heatwave" (1:38)

Extrait de l'album *Super Chunky* (2017, Donnez-Moi Du Feu Records, WeeWee Records)

Le refrain, c'est : "It's like a heatwave / That I can't control / It's like a heatwave / Would you be my date?" Franchement, comment ne pas succomber ?

16. LAME SHOT! "Dear Zooley" (3:01)

Extrait de l'album *Try Again* (2018, Guerilla Asso, Monster Zero, LostDog Records)

Side project toulousain qui a recruté ses champions parmi les meilleures équipes locales (de Charly Fiasco à Ghost On Tape). Mélo à souhait avec références geek en sus.

17. JOHK "Amnésiques Mais Sincères" (3:00) Extrait de l'album *Aux Antipodes de L'existence* (2016, Deux Pieds Deux Dents)

Où le punk rock se clashe avec le post-hardcore. Sur l'album des Poitevins, les morceaux s'enchaînent pour ne former que deux longs titres. Hé ben, même quand tu en extrais un, ça reste cohérent.

18. OFF MODELS "Fast Life" (3:27) Extrait de l'album *Never Fallen In Love à paraître en 2019* (Vice I Vicious Records, Teenage Hate Records, Ligature Records, Pencil Records).

"Entre histoires d'amour décevantes et vacances à la plage". Ça ferait un beau scénario de film. Mais c'est le contenu de l'album de Off Models. Extrait.

19. MSS FRNCE

"Du Sang Dans Ma Bière" (1:38) Extrait du EP *III*, (2018, autoprod)

Miss Cambodge, Miss Moselle, Miss Troyes et Miss Vesoul se sont rencontrés à Paris, "ville de l'amour". Si leur groupe participe au prochain concours Eurovision, la France est certaine de gagner !

20. P.M.S. "Cock-Au-Vin" (1:33)

Extrait de l'EP *P.M.S* (2018, Danger Records, Le Collectif Semi-Conscient)

Des filles. Des mecs. Des influences punk et hardcore. L'accord parfait. Un EP fracassant. Un rempart sonore contre la misogynie, la bêtise, le racisme et l'hétéronormativité.

21. ZERO GAIN "Colors" (2:58)

Extrait du CD *Modern Blues. The First Five Years* (2018, Twenty Something)

Anciens Protex Blue, Perfect Cousins, Boxing Elena, Spit (la liste est longue), les Stéphanois tapent dans le punk-rock basique et cru mais ô combien électrisant !



© Alex BSTD

JOHNNY MAFIA

Le Sens de la vie

Parmi la dizaine de groupes qui font le buzz en ce moment dans l'Hexagone, il y en a un qui nous arrive d'une ville peu répertoriée dans les cités du rock. Punk Rawk profite de ce numéro unique pour aller à la découverte de Johnny Mafia de Sens, au nord de la Bourgogne. La coïncidence est trop belle puisque le groupe sort *Princes de l'Amour*, son second album, en cette fin 2018.

par Silvère Vincent

C'est Théo, chanteur-guitariste, qui entame la conversation et qui joue le jeu de "tu ne sais rien sur nous/je te dis tout". Histoire basique mais, finalement, pas si fréquente : "William, le bassiste/choriste du groupe, et moi, on se connaît depuis l'école primaire et Fabio, le guitariste solo et choriste lui aussi, est un copain de lycée. On a monté le groupe là, au lycée de Sens, en 2010." On comprend que le batteur a été plus difficile à trouver mais Enzo semble être bien accroché aux baguettes depuis un an maintenant. Pour les influences, de celles qui donnent "l'envie de s'y mettre", c'est tout ce que le post-garage punk développé par le groupe peut naturellement citer : "on aime les Ramones, on est de gros fans des Pixies, William est aussi super fan de Nirvana, on écoute toute la scène grunge alors que Fabio adore les Rolling Stones pour Keith Richards."

Et puis, moins évident, Théo parle de Wavves, le groupe garage-rock de San Diego (Californie), qui ne doit guère avoir une moyenne d'âge plus élevée que Johnny Mafia. Très vite, nos jeunes Sénonais alimentent leur histoire de la première partie de Jim Jones Revue à La Vapeur à Dijon ou à La Cave à Musique à Mâcon, aidés en cela par l'organisation du Café Charbon de Nevers (ça, c'est la "mafia" bourguignonne – ndr). Michel Michel Michel, le premier album, est d'ailleurs produit par le même Café Charbon fin 2015 (sorti début 2016) dans l'urgence absolue : "On a enregistré tous les instruments en live sur la scène du Charbon, on a juste fait les voix après" (au passage on peut souligner le travail remarquable de Greg Cordina et Sacha Moraes pour la production de ce huit titres). Le CD sort, forcément en autoproduction, à l'ancienne quoi. Pour le second album, ces onze titres de

Princes de l'Amour, qui sort sur le label anglais Dirty Water Limited Music, il a fallu monter d'un cran. Et le plus fort de l'histoire est sûrement la rencontre avec Jim Diamond au festival This is Not A Love Song de Nîmes en 2017. L'homme de Détroit installé en France, ancien producteur des Dirtbombs, des Fleshtones, de The Sonics ou des White Stripes de Jack White, craque sur les Bourguignons. Suivront de longs échanges de mails puis "un vrai studio, le Minimooog Studio de Montpellier, où l'on a pu enregistrer seulement basse/batterie avant d'ajouter les guitares puis les voix. Une semaine en septembre 2017 pour deux titres puis sept jours en février 2018." Jim produit, puis Jim mixe, seul, et arrive à faire de *Princes*... un brûlot garage digne de l'école américaine. Théo regrette juste, pour chercher la petite bête, le changement de batteur intervenu durant cette période et peut-être que des titres comme "Ride" ou "Sun 41" aient déjà été trop joués avant. Mais ils y gagnent largement en efficacité, comme tout l'album. De toute façon, les Johnny Mafia avancent aussi vite qu'ils jouent : "On a commencé des maquettes pour le troisième album, nos dates pour 2019 seront connues courant novembre, on pense retourner jouer en Angleterre où nous étions en mai dernier ou au Canada où on a fait trois dates en septembre. On a déjà des contacts. Mais, plus près, on a des release-parties pour la sortie de l'album : à La Maroquinerie à Paris, à la Vapeur à Dijon et à la maison : au Silex à Sens." Il nous reste, à nous, fans de ce garage-rock énervé et non sans humour (voyez les clips), à savourer ce second album autant que le premier et à tenter de courir aussi vite que Johnny Mafia.

johnnymafia.bandcamp.com



THE DECLINE!

Coupe fin

Après neuf ans à écumer mers et océans, le gang breton décide de se saborder en pleine mer plutôt que de finir à se la couler douce. Retour avec nos boucaniers sur ces années de razzia et d'écorchage de tympan.

par Jérôme Treuvelot

Vous connaissez ce vieil adage du rock, "il est préférable de brûler que de disparaître", en ce qui concerne The Decline! c'est Kévin (chant) qui tient le rôle de pyromane. "Je suis à l'origine de cet arrêt. Plusieurs facteurs entrent en compte. Avant tout il s'agit de laisser la place à d'autres projets, non-musicaux dans un premier temps et musicaux dans un second. Ensuite, j'ai toujours eu du mal à envisager de faire une 'carrière' de vingt ans et de nombreux albums avec un groupe de punk-rock sans au mieux tourner en rond, ou au pire devenir une affreuse caricature de ce que nous étions au début du groupe. Là, j'ai l'impression qu'on a réussi à tirer le meilleur de nous-mêmes, c'est le moment idéal pour arrêter (...) The Decline! et l'image que je m'en fais est tellement importante pour moi que je ne veux pas prendre de risque à ce niveau." Ironie du sort, voici donc un déclin qui ne viendra jamais. Reste malgré tout une belle leçon de vie et une flopée de bons souvenirs : "Écrire des chansons qui intéressent un peu de monde, sortir des disques, partir de chez moi pour faire des concerts, tourner à l'étranger et me faire des amis là bas... Ça relevait du rêve de gosse pour moi, ni plus ni moins et je l'ai accompli avec un groupe

de potes en plus." Constat partagé unanimement par le reste de l'équipage, dont Noos (batterie) : "Pour ma part sur ces années avec les gars, j'y ai d'abord trouvé une aventure humaine qui compte, ce sont désormais mes amis pour la vie, qu'ils soient près de chez moi ou à l'autre bout du monde." Éternels intrépides, les membres de The Decline! ont toujours voulu voir par delà leur propre rivage, conscients de leur culture et de leur héritage punk. Le groupe a néanmoins toujours espéré faire plus que prêcher le converti. "Nous avons la chance d'être un groupe tout terrain, un groupe qui avait un pied dans le milieu des festivals de variétés, des SMAC, des artistes intermittent.e.s, aussi bien que dans la culture squat, anarchopunk, antifa et le DIY en général... C'est également sans compter sur la variété de lieux où nous avons joué", souligne Goose (guitare), "c'est quand même une expérience assez marrante, d'une cuisine à même le sol à Londres, du squat au festival devant 10000 personnes, en passant par la prison de Fresnes pour jouer devant les détenus." Pendant ces années à brûler les planches (ainsi qu'un van), le groupe est passé du rôle de jeune premier à celui de quasi vétéran de la scène punk française, mouvement tristement

délaissé par la jeune génération au grand dam de Goose. "Par rapport à il y a 10 ou 15 ans, le punk rock n'est plus un truc de kids, je trouve ça ultra dommage que la moyenne d'âge ne soit pas plus jeune que ça, et ça me peine vraiment, le public est vieillissant et c'est peut être la faute à une musique qui ne se renouvelle pas beaucoup. Et du coup, à quelques exceptions, les concerts sont un peu moins fun et plus aseptisés qu'à une certaine époque." Constat partagé par Noos, qui apporte néanmoins une certaine nuance. "Il y a toute une scène de jeunes groupes qui sont frais, inventifs, en phase avec leur temps. Certains de ces groupes ont fait 200 ou 300 shows en seulement quelques années, partout en Europe, voire dans le monde entier, et n'ont jamais pu mettre les pieds dans une SMAC (...). Parfois je me dis que si la scène punk rock française ne bouge pas beaucoup, c'est surtout parce que le public français n'est pas très curieux et que le punk rock ne sera jamais un effet de mode. Mais est-ce vraiment un mal ? Tout ce qui se passe, là maintenant, dans l'ombre des projecteurs et des gros médias, est passionnant et plein de vie." Kevin : "Elle existe toujours et c'est déjà pas mal. Des labels font sacrément bien le taf, des assos organisent encore des concerts aux quatre coins de France, et des groupes (souvent de plus en plus de qualité, je trouve que le niveau général est vraiment bon) se forment toujours. Mais pour moi, l'âme du punk-rock, c'est le DIY. Et il existe une scène DIY active en France. Qu'elle prenne la forme du punk-rock, du garage, du hip-hop, peu importe. Et ça, c'est quand même sacrément encourageant." Le message est passé, The Decline! laisse la place au sang neuf et vaillant, mais néanmoins il ne serait pas étonnant de retrouver ces flibustiers au sein d'autres galions très prochainement.

the-decline.com

UNCOMMONMENFROMMARS

To hell(fest) and back

À la surprise générale, **Uncommonmenfrommars** s'est reformé cet été pour le Hellfest 2018 à la demande des Burning Heads qui y célébraient leurs 30 ans d'existence. Pourrait-il y avoir une suite ? On a posé la question à Motor Ed.

par Olivier Portnoi

Les Unco de retour sur scène ? On a tous été surpris de découvrir le nom du groupe de Serrières à l'affiche du Hellfest 2018. En pause officielle depuis 2013, le quatuor n'avait offert aucun signe avant-coureur sur la possibilité d'une reformation. D'autant plus que 3/4 de ses membres semblaient plus qu'occupés dans des projets annexes (Not Scientists, XTV ou encore Trint Eastwood en solo). Et pourtant, ils étaient bien sur la scène de la Warzone au Hellfest devant plusieurs milliers de fans heureux et en transe ! On a voulu faire le bilan de ce concert avec Motor Ed (chant/guitare) et surtout savoir si une tournée et même un nouvel album des Unco pouvaient être envisagés.

Qu'est-ce qui vous a décidé à vous reformer pour le Hellfest ?

Motor Ed (guitare/chant) : Honnêtement, on n'avait pas du tout prévu de refaire des concerts. Je pensais que l'on ne rejouerait sûrement jamais. Et un beau jour je reçois un coup de fil des Burning Heads qui me disent qu'ils fêtent leurs 30 ans au Hellfest, qu'on leur offre la programmation de la Warzone et qu'ils veulent que l'on vienne jouer. Ah le gros dilemme ! On a pris un bon moment pour réfléchir mais en constatant qu'il y aurait tous les copain.e.s, les Seven Hate, les Hard Ons, les Spermbirds, c'était difficile de dire non. Quand on a arrêté les Unco, on s'était dit que l'on rejouerait seulement si une occasion vraiment spéciale se présentait. Là, l'occasion était vraiment spéciale. On ne pouvait pas faire mieux que ça.

A-t-il été difficile de s'y remettre ?

Non, les morceaux sont revenus très rapidement. C'est un peu comme le vélo. On a fait plus de 1000 concerts avec les Unco. Tout est resté gravé quelque part dans nos cerveaux. Cependant, je n'aurais pas été contre un peu plus de préparation. Mais aujourd'hui, on a tous nos occupations. C'est plus difficile qu'avant de se libérer. Les emplois de temps sont complexes pour nous tous. On s'en n'est pas trop mal sorti quand même. Le plus hallucinant sur ce concert a été de voir le monde devant la scène et la réaction des gens. On appréhendait de jouer au Hellfest car on est un ancien groupe de skate punk et on s'attendait à se retrouver face à un public de metalloxy. On ne savait pas s'il y aurait du monde content de nous voir. À l'arrivée, on n'avait jamais vu une fosse comme ça.

La setlist a-t-elle été compliquée à établir ?

La sélection des morceaux s'est faite de manière très naturelle. J'ai un peu anticipé ce problème en proposant aux autres une trame avec une trentaine de morceaux pour que l'on puisse choisir ensemble. À part un ou deux morceaux sur lesquels il y a eu débat, la sélection s'est faite relativement simplement.

La question que tout le monde se pose désormais est de savoir si une suite est possible. Soit avec une tournée ou un nouveau disque...

Autant cela nous a fait plaisir de rejouer ces morceaux, autant les raisons pour lesquelles on a arrêté les Unco sont revenues très rapidement aussi. Pour l'instant, on est dans l'optique d'en rester là. Après il ne faut jamais dire jamais. On pensait que l'on ne

rejouerait jamais et pourtant on l'a fait. Mais à l'instar où je te parle, c'est clairement fini. Je pense que c'est bien qu'on en reste là.

Te parle-t-on des Unco aux concerts de Not Scientists ?

Cela arrivait de moins en moins jusqu'à ce que l'on reforme les Unco (rires). Aujourd'hui, c'est plus fréquent mais depuis le temps, Not Scientists existe indépendamment des Unco. On ne fait plus automatiquement référence aux Unco quand on évoque Not Scientists. C'est plutôt une bonne chose. Mais en général, on m'en parle plus via des messages facebook que pendant nos concerts.

Maintenant que les Unco ont rejoué, Sons Of Buddha pourrait repartir sur la route ?

Ce n'est pas impossible. On nous propose des dates mais... je n'ai plus trop envie de faire de la batterie et Forest ne veut pas changer le line-up du groupe. On est un peu dans un status quo (rires).

Comment as-tu réagi quand tu as vu le film Diesel dont une bonne partie est consacrée aux Unco ?

C'était rigolo de voir ces vieilles images d'Unco mais aussi celles des autres groupes qui apparaissent dans le film. Il y a certaines images que je ne sais même pas comment David a pu récupérer. Comme des photos de nous enfants dont j'avais presque oublié l'existence. Pour moi, le passage le plus émouvant a été les interviews de ma mère et de ma sœur. Mis à part ça, c'était vraiment chouette de voir tous les copain.e.s avec qui on a grandi et vécu présent.e.s dans le film. Ce que j'aime dans *Diesel*, c'est que ce n'est pas juste un documentaire adressé aux gens de la scène mais bien un film destiné à toutes et tous et notamment à celles et ceux qui ignorent que des groupes tels que les nôtres existent. David a accompli un travail de titan pour tirer 90 ou 100 minutes de film parmi les centaines d'heures qu'il a pu emmagasiner pendant toutes ces années à nous accompagner sur la route.

uncommonmenfrommars.bandcamp.com



> In bed with...

NASTY SAMY

Personnage incontournable de la scène française et donc de ce magazine, avec le verbe haut et jamais moins de 3-4 projets sur le feu (groupes, podcasts, zines et maintenant livres), on fait le point avec Sam Guillerand.

Par Guillaume Circus



Dans le dernier Punk Rawk on discutait du second album de Black Zombie Procession, depuis, te connaissant il a dû s'en passer des choses !

Sam : Dix ans, ça paraît très long et très court à la fois... Depuis 2008, j'ai joué sur une dizaine d'albums au sein de six ou sept groupes différents et j'ai fait beaucoup de concerts. J'ai toujours aimé varier les plaisirs, je ne peux pas jouer dans un seul groupe, un seul genre de musique. J'ai toujours évolué au confluent des cultures punk rock, metal, power pop, indé, et du rock'n'roll pur jus. Ces dernières années j'ai passé pas mal de temps avec BZP (crossover/horror rock), Demon Vendetta (surf music/horror rock), Cab Driver Stories (power pop/emo core) et tout dernièrement PrisonLife (hardcore metal très influencé par la scène 90). Il est impensable pour moi de m'enfermer dans une seule niche. Tous les groupes dans lesquels je joue partagent plus ou moins les mêmes racines, même si ça ne semble pas évident pour certains, qui manquent peut-être un peu de culture musicale.

Beaucoup de tes disques sont sortis dans des formats particuliers ; le dernier BZP avec un livre (roman en mode Stephen King version gore), celui de PrisonLife dans un packaging 45t, album de Teenage Renegade avec un carnet de bord retraçant ton road trip de 6 mois aux USA...

À l'heure du digital, ça te paraît nécessaire de proposer autre chose qu'un simple CD ?

La musique pour la musique ne m'intéresse pas. En 2018, il y a peu d'intérêt à sortir un disque... tout est écoutable et téléchargeable en deux clics, gratuitement. Le microcosme musical, même

celui des scènes alternatives/indépendantes a tellement muté ces dernières années ! Personnellement j'aime bien proposer autre chose, des supports trans-médias, qui permettent de lier des supports entre eux... Dans mon univers, il y a toujours eu des ponts entre la musique, le cinéma, la littérature et les comics/graphic novels. Tout est lié.

Au delà du contenant, tu as toujours essayé de rajouter des influences culturelles dans ta musique.

Oui, mes groupes préférés sont ceux qui proposent ce que j'appelle un univers « dense » et "généreux". Un groupe qui place quatre ou cinq bons titres sur un album et qui est efficace sur scène, ça ne m'intéresse pas beaucoup. Il m'en faut davantage. Tous mes groupes sont liés à des références culturelles qui dépassent le strict cadre musical ; ça peut être des références dans le cinéma de genre, mais pas seulement, ça va plus loin que ça. Il est possible de prendre les disques que j'ai enregistrés simplement comme des disques lambda mais ceux qui veulent creuser un peu plus profondément peuvent le faire et décoder tout ce qu'il y a derrière et dessous. À chacun son approche.

Après les fanzines, les pro-zines, l'édition (le livre Explosion Textile - Mon Premier T-shirt de groupe), à peine terminé Enjoy The Violence- Une Histoire Orale des Origines de la scène Thrash/Death en France, tu te lances, avec Guillaume Gwardeath, dans un bouquin sur Burning Heads. On ne t'arrêtera donc jamais ! Encore un gros chantier, sur lequel on est en

train de travailler dur en ce moment. Il s'agit d'une biographie officielle des Burning Heads, qui invite un paquet de musiciens, d'artistes et de personnes qui ont joué un rôle important dans leur longue carrière, donc durant les périodes 80's/90's/2000's et de nos jours. Palpitante histoire ! Du coup, avec de tels clients, on dépasse le strict cadre du groupe, le livre aborde également – par filiation – le reste de la scène indépendante/rock/punk hardcore française. S'il y a bien un groupe français qui a droit à sa biographie, c'est eux !

À chacun sa crise de la quarantaine, toi, ton petit plaisir perso, c'est de concocter un album de reprises de morceaux, artistes qui t'ont influencé depuis que tu es ado.

Je suis en train de travailler dessus. Toutes les parties batteries ont déjà été enregistrées, il faut que je trouve le temps pour finir la session studio. J'ai dix-huit morceaux en boîte, que je voudrais sortir accompagnés d'un petit livre constitué d'un texte pour chaque chanson choisie, histoire de le remettre en contexte à un niveau personnel. Le choix des reprises est plutôt large, ça va de Jawbreaker à Gun Club, des Hard-Ons à Morrissey, de Supersuckers à Therapy?, de Pegboy à Lemonheads, en passant par Springsteen, Samhain et Agent Orange, parmi d'autres ! J'ai invité des chanteurs et des chanteuses pour interpréter ces morceaux. Des gens dont j'aime bien la voix et le travail. J'espère bien avancer sur ce disque pour une sortie aux alentours de septembre/octobre 2019, idéalement. Pas facile de tout faire en même temps.

Quoi d'autre de prévu en 2019 ? Rendez-vous dans dix ans pour une nouvelle interview ?

Je suis en train de terminer le troisième album de Demon Vendetta en ce moment, qui s'appellera *Dope, Guns And Surfing In The Streets*, on sera donc probablement sur la route pour en faire la promo. On enregistre dans peu de temps un 45t avec PrisonLife. Ça sera un split avec un rappeur parisien que l'on apprécie beaucoup. Idem, il y aura quelques gigs ici et là. Pour moi, le truc brûlant en ce moment, c'est l'édition d'un nouveau pro-zine, appelé *Maladjusted*, centré sur la littérature, le cinéma et la musique. J'y ai placé pas mal de textes personnels qui traînaient dans mon ordi ces dernières années et beaucoup d'interviews d'auteurs et de gens que je trouve très stimulants et inspirants. En 2028, j'espère toujours être dans les parages oui, certainement dans d'autres ramifications sous-culturelles mais toujours dans le même univers, sûr et certain. *Never Surrender.*

www.likesunday.com

||||| LUCAS TROUBLE



Biographie définitive sur celui que l'auteur, Syned Tonetta, déclare Empereur du son analogique, et qui a vu passer dans sa tanière ce que d'aucuns appellent un studio, un nombre impressionnant de groupes français œuvrant dans les styles à la marge. Disparu en avril 2016, Jean-Luc Taccard de son vrai nom aura laissé une œuvre considérable formidablement restituée au fil des pages de ce gros pavé. Toi, lecteur de Punk Rawk, tu as nécessairement un disque produit par Lucas chez toi. Cherche bien. Lucas vénérat Jeffrey Lee Pierce, il était l'organiste des mythiques **Vietnam Veterans** avec son comparse, Marc Enbatta et autres Bourguignons amateurs de bon vin, de

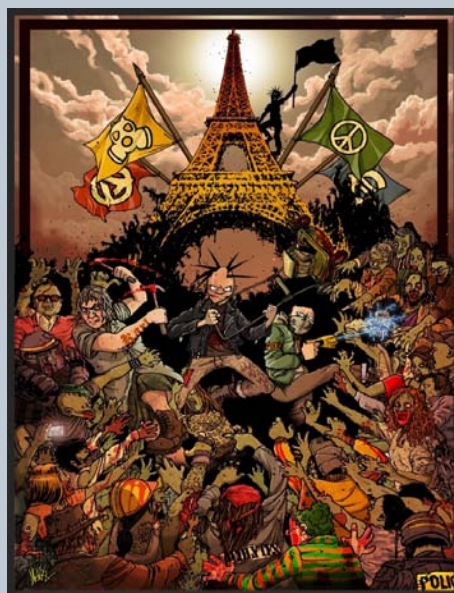
rugby et de rock'n'roll, et il était également label manager, ingénieur du son et un producteur couru. On se pressait au **Kaiser Studio** à Chagny au milieu des nobles vignobles pour chercher le son cryptique du Kaiser. Et la majorité des groupes qui enregistraient des disques chez lui les sortaient chez lui également, sur son propre label, **Nova Express**. Formidable hommage que ce livre pour lequel l'auteur a collecté énormément de témoignages auprès de personnes ayant côtoyé Lucas au fil du temps. Le livre est préfacé par Vincent Hanon, gage de bonne tenue. (Patrick Foulhoux)

Lucas Trouble de Syned Tonetta, 635 p., 34 €, Camion Blanc

||||| ZOMBIE A-SOCIAL CLUB

Parmi l'armada de produits dérivés que le phénomène Zombie a engendré, le jeu de cartes stratégique **Zombie A-Social Club** tire son épingle du jeu. Pas très punk rock, les jeux de société ? Justement celui-ci est intimement lié à la scène punk rock française. "Notre jeu est directement inspiré du bouquin **Le Club des Punks Contre l'Apocalypse** de Karim Berrouka (chanteur de Ludwig von 88 — ndr) publié chez Actu SF", explique Pierre-Yves, l'un des créateurs du jeu. "En

ndr) a kiffé le jeu et l'attend de pied ferme. Et bien entendu on met en scène des punks. En bonus, Melvin (ex-P4 à l'Attaque) nous a fait toutes les illustrations." **Zombie A-Social Club** est conçu pour deux joueurs et plus et se joue rapidement (durée type : 30 minutes), bref, rien de complexe pour s'y mettre. La trame ? "A la tête d'un des quatre clubs : Punks, Hippies, Survivalistes ou Capitalistes, affrontez vos adversaires, et collectez 7 points de victoire pour emporter la partie, tout en échappant aux hordes de Zombies !". Pierre-Yves entend aussi faire de son jeu de cartes un pont entre communautés. "Si j'ai fait spécifiquement ce jeu sur ce thème, c'est que je voulais un peu de mélange des genres. On a été faire tourner le jeu au Betiz Fest, et on amène un public alternatif dans les festoches de jeu. Pour moi, c'est juste tout bon car c'est en décloisonnant les milieux que l'on s'enrichit tous (à notre humble niveau)." Le jeu a bénéficié d'un financement participatif via la plateforme Kickstarter (projet financé à



plus, les LV88 sont à l'intérieur (en zombies) et Till de Guerilla Poubelle (amateur de jeux de ce type — ndr) a également sa carte et nous pousse, Vérole (Les Cadavres, autre grand connaisseur des jeux de société —

200 %), le jeu sera distribué dans les boutiques spécialisées, mais également via Les Archives de La Zone Mondiale. (FF)

www.zombieasocialclub.com

UVPR VINYLES PRÉSENTE

SORTIE LE 22 DECEMBRE 2018

UVPRV52 LION'S LAW "Zonard" EP

Après avoir joué sur tous les continents, sorti 3 albums en 3 ans, on se demandait s'ils pouvaient encore nous surprendre. Et bien ils nous prouvent que pour ça rien ne vaut un bon retour aux sources, avec Tomoi à la batterie et... 3 titres en français!! Lion's Law ne vont pas en rester là et ce nouveau départ est là pour nous prouver qu'on n'est pas près de se laisser d'eux.

UVPRV51 MARABOOTS "Dans la nuit, version augmentée" LP

Maraboots a été un groupe important du label et un des précurseurs de la nouvelle scène oi! parisienne qui n'a jamais été aussi active qu'aujourd'hui. Leurs 3 premiers disques étaient épuisés depuis longtemps. Les voilà réunis sur un LP avec son remasterisé pour votre plus grand plaisir...



UVPRV50 BROMURE LP

La oi! française a-t-elle un son typique? Une attitude unique? Plutôt une miriade de styles aujourd'hui. Mais personne ne s'y trompera. Bromure c'en est, et ce premier album les placera vite dans les références du style.

TOUJOURS FRAIS

UVPRV49 KRONSTADT mini LP 8 titres (coprod avec Destructure, LADA, SAOA)

Punk-rock à l'ancienne ou oi! nouvelle vague lignée Traître, Zone Infinie et Syndrome 81? C'est à vous de voir! En tout cas c'est l'esprit des aquats lillois et ça prend aux tripes!



TOUJOURS FRAIS

Sous Escorte



UVPRV48 SOUS-ESCORTE EP

Oi! 80's pour ce tout jeune groupe de Genève, à découvrir. Ça joue et ça envoie, l'école Rixe est passée par là.

Retrouvez toutes nos prods sur:

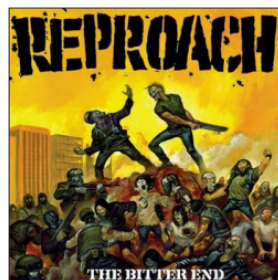
www.uvpr.fr

> International Noise Conspiracies

CRAPOULET RECORDS

L'autoproclamé "label des mecs cool" symbolise ce qu'est (devrait être ?) le punk rock d'aujourd'hui, un mouvement musical hors norme, sans frontières, solidaire et riche de ses différences. Le boss du label marseillais, **Olivier**, livre sa vision des choses.

Par Frank Frejnik



Pourquoi un tel patronyme ?

Olivier : J'ai toujours trouvé étrange de se plaindre en règle générale, et encore plus dans le cadre d'une activité que l'on exerce avec passion. Tout ce côté "guerre nucléaire / tête de mort / masque à gaz / ouin ouin" ne me correspond pas, ne me fait pas envie et/ou me donne envie de rire quand on connaît le détail des catégories socio-pro des gens qui officient sous ces étendards. Je ne renie pas l'aspect politique de la musique, bien au contraire, c'est juste que je pense qu'on peut aussi donner une forme plus éclairée, plus ambitieuse que "le monde est pourri, on va tous crever".

Le label mise donc sur une communication décalée, à base d'animaux mignons, de slogans détendus et de pubs comiques...

C'est ma façon d'être, y compris au travail (le vrai, pas mon label). Justement, prenons ce contexte. Je ne sais pas pour toi, mais des collègues qui viennent te voir pour dire "déjà lundi, vivement le week-end", "Holala toute la semaine à tenir", "c'est pourri ici...", as-tu envie de parler avec eux ou d'en faire partie ? Moi, non. Clairement, ça m'emmerde. Le rapport au punk, c'est pareil. C'est ce qu'on en fait, ce qu'on veut lui donner.

Crapoulet est ouvert à toutes les co-productions, à tous les supports, à tous les styles. Y-a-t-il une démarche cachée derrière cette boulimie qui représente aujourd'hui près de 250 références ?

Là encore, pas de démarche, ni de calcul, juste l'image de ce que j'écoute, des styles que j'écoute, de ce que je veux écouter (ou voir). J'adore les disques, j'adore découvrir des groupes en concert, lire des fanzines, la scène, ce genre de trucs et ce depuis toujours (n'oublie pas que je suis relativement vieux), j'adore aussi bosser avec des gens, donc non, pas de logique, juste une continuité de ce que je suis et de ce que je veux être.

Qu'est-ce qui te décide à participer à tel ou tel disque ?

La musique avant tout. J'ai refusé des trucs "gloireux" parce que je n'aimais pas la musique. Les trucs qui "pourraient se vendre", si je n'accroche pas totalement, tu ne me verras pas le sortir. À contrario, j'ai déjà sorti pas mal de choses en sachant très bien que je n'en vendrais pas des

masses, car l'important pour moi, c'est que j'ai envie d'avoir ce disque à la maison, d'aider un groupe qui en vaut la peine.

Une de tes particularités, c'est ton ouverture au punk rock mondial, avec des groupes d'Amérique du Sud, d'Asie, des quatre coins de l'Europe. Qu'est-ce qui te séduit chez ces groupes ?

J'ai toujours été intéressé par le côté sans frontières de la musique, le fait qu'elle représente une base d'échange universelle sur laquelle tu peux ajouter tes influences, ton passé, ton vécu, tes envies, ce qui rendra ton expérience atypique. Je m'intéresse beaucoup aux autres cultures, ce qui explique une certaine sensibilité peut-être envers ces groupes. Il y a 20 ou 25 ans, je trouvais délirant d'envoyer un courrier à Guadalajara ou à Kyoto, et recevoir 6 semaines plus tard une réponse, accompagnée d'une cassette ou d'un disque, de photos ou encore d'un zine... C'était enivrant. Aujourd'hui, ce qui me séduit encore, c'est la fraîcheur qui se dégage de ces scènes, l'absence de calcul chez pas mal d'entre-eux, le son souvent différent de ce que tu peux trouver chez toi, et encore une fois d'échanger, de se nourrir de ces influences nouvelles, de ces rencontres...

Qu'est-ce que t'apporte ce réseau mondial ?

Une bonne note en cours de Géo ? Sérieusement, ça ne rapporte pas grand chose, surtout financièrement. À une exception, ça nourrit vraiment l'âme et permet de toujours avoir de nouvelles influences, de nouvelles idées, de ne pas rester bêtement tanké sur un style, un genre, une manière de faire. C'est aussi très vivifiant de rencontrer des gens, d'échanger. Et ça a permis également à des groupes français comme La Flingue, Good Good Things ou The Boring de tourner en Amérique du Sud par exemple. L'idée, c'est quand même de se dire qu'un océan n'est pas un problème, et qu'il est facile et utile de construire des ponts au dessus. Ça permet aussi à de nombreux groupes sud-américains (ou autres) de trouver de l'aide pour tourner en Europe, ce qui n'est pas forcément gagné d'avance.

Ton shop en ligne est du coup bien fourni. Mais autant de disques de groupes péruviens, polonais ou israéliens, ça intéresse le public

punk français ?

Non clairement, le public français n'est pas très intéressé par le punk polonais, israélien ou péruvien. Ça m'horripile encore d'entendre des termes du genre 'exotique' pour désigner ces scènes d'ailleurs. Pire encore, ce sont les gens qui n'achètent que des trucs français, anglais et américains, et encore pas tout, juste les trucs définis comme 'cruciaux' par une intelligentsia. Le côté ridicule est que beaucoup de gens dans cette scène ont les mêmes collections de disques, comme ces gens qui ont les mêmes bouquins de Weber / Gavalda / Guillaume Musso / Pagnol... Je trouve ça assez ridicule et triste.

Catholic Spit, Reproach, Beautiful Sunday, Sun-sick, La Flingue sont parmi les meilleures ventes de ton shop (dixit ton shop itself)... Ce classement est-il représentatif de ce que tente d'être Crapoulet ?

Dans le sens où ils sont tous d'un style différent, oui ! Je suis juste un punk qui écoute des styles différents, sans m'occuper des modes, et c'est ça qui génère ce qu'est mon label aujourd'hui.

Pour beaucoup, Marseille n'est pas une ville rock. Pourtant, toi, ex-Parisien, tu dis le contraire. Qu'a de particulier la cité phocéenne ?

C'est justement Paris que je ne trouve pas très rock (sourire). Ici, la scène est pas mal développée, beaucoup de groupes dans la plupart des styles, et surtout, il y a beaucoup de salles de concerts tenues par des punks, pas par des employé.e.s municipaux. Tout ça sans subventions ou presque. Les gens sortent beaucoup et échangent entre eux, c'est cool comme ambiance. C'est aussi un endroit où il est facile de prendre des initiatives, ça doit être le côté «latin» de la ville, je ne sais pas, mais force est de constater qu'on ne s'y ennuie pas.

Pour terminer, où en est le disque d'Apologize (un titre en avant première était paru sur le CD sampler de Punk Rawk en 2002 — ndr) ?

Je crois que c'est au mastering !

crapoulet.fr

GUERRILLA ASSO

DIY PUNK ROCK!

LOST LOVE



GOOD LUCK RASSCO

LOST LOVE

Good Luck Rassco

La tuerie pop punk de Montreal !
Entre The Menzingers et Weezer

Dispo en vinyle 12" coloré



HEAVY HEART

Love Against Capture

Quand l'émotion indie punk embrasse
une posture politique radicale. Brillant !

Dispo en vinyle 12" et CD

Retrouvez aussi les prods de la famille : GUERRILLA POUBELLE,
NOT SCIENTISTS, ARMS ALOFT, CHARLY FIASCO MALADROIT, SPORT,
JUSTINE, WANK FOR PEACE, DIEGO PALLAVAS, INTENABLE ...



GUERRILLA ASSO. DIY PUNK-ROCK LABEL
FUN GIGS IN PARIS & CHEAP DISTRO !
WWW.GUERRILLA-ASSO.COM

FOREST POOKY



EN CONCERT DANS TON SALON
2019

CONTACT BOOKING
thib@pressure-tour.com

FOREST JOUE SUR IMAGO GUITARE
www.imagoguitare.com

SUPERMUNK



- Stuck In The Darkness -

Nouveau compact disc
DISPONIBLE NOW!!!

CONTACT BOOKING
supermunkband@gmail.com

1er album 'PHOTOPHOBIC'
maintenant disponible en
VINYLE 12" BLEU TRANSPARENT



Disques disponibles chez www.kickingrecords.com

WWW.FORESTPOOKY.COM



SUPERMUNK.BANDCAMP.COM

> Un film qui carbure

DIESEL - le film

imaginé il y a vingt ans par son réalisateur **David Basso**, compile durant deux décennies sur la route et monté depuis quatre ans, **Diesel Le Film** permet un voyage en immersion dans le quotidien de groupes et d'artistes du punk rock autour d'une colonne vertébrale bien connue de nos lecteurs, à savoir le groupe **Uncommonmenfrommars**.

Par Gui de Champi



L'idée du projet Diesel en née en 1999, au moment où j'ai compris que ce que je filmais devait être archivé pour en faire un jour un film. La ligne directrice telle qu'elle est dans le film ne s'est écrite qu'en 2015, mais je voulais raconter depuis le départ la vie d'un groupe qui s'enferme dans un van 9 places pour aller faire un concert à l'autre bout de la France, jouer 45 minutes et revenir le lendemain ! Raconter l'histoire de ces groupes qui pressent leurs tee-shirts, leurs CDs, gèrent leur merch, leurs tournées, et ce de façon DIY. Les groupes dont on ne parle pas dans les documentaires, en somme."

Ce film porte décidément bien son nom. Après de nombreux mois de préparation et de multiples ajustements à la suite des premières diffusions grand public, voici que la machine est définitivement rodée, lancée à un train d'enfer et récoltant autant d'enthousiasme des spectateur.rice.s que de critiques dithyrambiques des médias. Que de chemin parcouru, donc, pour David Basso, son réalisateur, déjà connu dans le microcosme

punk rock pour ses diverses réalisations de clips et de captations live.

Le DVD, contrepartie des souscripteurs ayant permis de financer le film, ou plutôt le double DVD, est actuellement en finition pour une sortie début 2019. "J'ai travaillé une bonne partie de l'été dessus. Cela sera finalement un double DVD avec six heures de contenu. Le premier disque comprendra le film avec en bonus des commentaires audio que j'ai réalisés avec Forest Pooky, ainsi que des scènes coupées et beaucoup de captations de concerts et du live, en forme de live sessions ou des prestations live que j'avais tournées avec le son mixé soit par Jean Loose (ex The Rebel Assholes) ou Fred Norguet (pour un live de Dead Pop Club) mais que je n'avais malheureusement jamais montées. J'ai donc pris mon temps et j'ai monté toutes ces captations, en

réalisant également pour l'occasion un clip de ISP résumant dix ans de concerts. La deuxième galette comprendra un documentaire alternatif, une espèce de complément de Diesel sous un format 45 minutes que j'ai nommé "le grand mix" avec certaines séquences plus longues ou plus drôles (comme UMFM au Japon). J'ai rajouté dans ce docu des sujets que je n'avais pas montés pour Diesel, ainsi que des scènes que j'avais coupées du fait que je ne pouvais pas tout mettre dans Diesel. Ce documentaire alternatif sous-titré en français comprendra également des extraits de concerts et des captations." Sacré programme en perspective.

De la quantité donc, mais aussi de la qualité. "Cela a mis énormément de temps car je me suis toujours dit que j'aimerais monter ce film avec des moyens ou surtout avec du temps, passer mes journées entières à monter le film et à réfléchir comment faire évoluer le montage. Quand j'ai rencontré toute l'équipe de Citron Bien et que j'ai parlé de ce projet, on a essayé par le biais de l'ex

Centre national de la cinématographie. Ça n'a pas marché, alors on a lancé un financement participatif par un système de préachat du dvd, et ça a cartonné. Grâce à ça, j'ai pu profiter de l'intermittence pendant deux ans et j'ai pu vraiment penser et monter Diesel comme j'avais envie en ayant le temps nécessaire pour pouvoir travailler dessus. C'était mon projet principal, pas quelque chose que je faisais après mon travail. C'est un luxe de pouvoir tourner, monter, en me disant "j'aimerais avoir le point de vue d'un attaché de presse, d'un mec qui bosse dans une télé", et de se prendre le temps de trouver les bonnes personnes et d'aller à des rendez-vous et ensuite de pouvoir intégrer ça dans mon brouillon de montage."

Quand on demande à David combien de temps il compte développer la diffusion de Diesel dans les salles, la réponse est on ne peut plus claire : "Une chose est sûre, avec ce film, j'ai arrêté de compter les heures. Vu le temps que j'ai mis à le tourner, on m'a fait souvent la remarque que c'est un sujet social que de vivre de sa passion, et qu'il y aura toujours une salle ou une association pour des demandes de projection. À mon sens, le film vivra toujours, et le DVD ne sera pas une fin en soi. L'idée pour nous, c'est d'organiser une promo, une release du DVD et pourquoi pas une tournée du film. En terme de professionnalisation, on est toujours dans l'optique de toujours rencontrer les bonnes personnes pour essayer de trouver une diffusion télé ou trouver une plus large diffusion que les projections "à la main" que nous faisons actuellement."

Des projections en mode DIY ("à partir du moment où on a décidé à produire le film hors circuit, c'est-à-dire sans aide du CNC, c'est comme un groupe qui auto-produit son propre disque, on allait sur la même problématique de diffusion"), avec en moyenne 50 à 80 spectateur.rice.s. Trente projections à ce jour, dont une cet été à Portland - USA ("dans un Dive bar avec la version sous-titrée de Diesel, avec de très bons retour face à un public qui n'était pas du tout punk rock et qui ont vu, d'après leurs dires, non pas un film sur la musique mais un film sur la passion, un film qui explique bien quels sont les moyens qu'on se donne pour vivre de sa passion"), et une projection spéciale cet été... au Hellfest.

Diesel est le projet d'une vie. Mais y aura-t-il une suite ? "Si mon planing me l'accorde, je peux repartir avec un groupe en tournée, faire un mini reportage et alimenter la chaîne Diesel car beaucoup de thèmes ne sont pas abordés dans le film, mais tout cela demande beaucoup d'investissements et pour l'instant l'objectif principal est de presser le DVD sous la forme d'un bel objet."

diesel-lefilm.com

||||| BIG UP GIRLS (FANZINE)

Big Up Girls se définit lui-même comme un fanzine "musical et féministe" qui donne, à chaque numéro, carte blanche à une dizaine de filles investies dans les scènes musicales punk, metal, hardcore ou rock. **Mélanie**, l'initiatrice du projet en 2016, fait le point après 5 numéros parus.

par Frank Frejnik



Penses-tu avoir atteint les objectifs de ton édito de février 2016 (à lire sur le site du zine) ? Mélanie : Voyons voir. Objectif 1 : "Mettre en avant la 'force féminine' des scènes punk-rock/hardcore/metal..." Je ne sais pas si je le formulerais de la même façon aujourd'hui. Ce qui est sûr, c'est que le zine a permis de découvrir, pour moi comme pour les lecteur.rices, pas mal de groupes, notamment par la diversité des styles proposés. Objectif 2 : "Montrer qu'une place..." Je pense que le problème lié à la légitimité d'être, d'exister et de proposer techniquement et artistiquement n'était pas visible pour certains mecs de la scène qui ne s'étaient jamais posé la question et qui pourtant y participaient activement. Objectif 3 : "Motiver celles qui se sont résignées ou qui n'osent pas encore..." Ça, ce sont les retours qui me plaisent le plus, quand certaines viennent me voir en me disant que le zine leur a permis de franchir le pas!

Le fanzine a-t-il débouché sur des débats hors papier ? Oui, c'était l'idée de la chose. Que le zine soit un outil de discussion, de débats et de rencontres. À chaque sortie, nous avons organisé un événement dans une ville différente (Tours, Rennes, Toulouse, Nevers) avec 2-3 groupes comportant au moins une fille, une discussion/débat sur une thématique précise, un espace d'expression libre publié dans le numéro suivant, une expo de photographes féminines. Certaines ont même organisé des soirées *Big Up Girls* de leur propre chef. On a aussi créé un espace de discussion non mixte sur

les réseaux sociaux qui permet d'échanger des infos, de parler de situations vécues, trouver des solutions ou tout simplement en parler librement.

Qui te parle le plus de *Big Up Girls*, les filles ou les mecs ? Les mecs. Mais étant donné qu'ils sont en majorité dans la scène, je ne sais pas si ça dit vraiment quelque chose ! Ce qui est sûr, c'est que beaucoup m'ont dit ne pas avoir conscience de tout ça, des gestes et des paroles anodines sur le coup et qui sont en fait plutôt violentes. Les filles me font part de leur désarroi face à certains portraits du zine ou, au contraire, me disent que certains les ont aidées à se rendre compte de ce qu'elles vivaient parfois. On me dit souvent que ce qui plaît, c'est la diversité. Le fait que les points de vue sont bien différents d'un portrait à un autre, ce qui fait que chacun.e s'y retrouve.

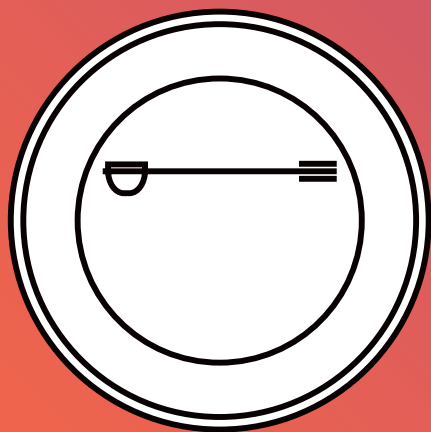
Le mouvement #MeToo peut-il essaimer dans les scènes musicales alternatives ? Le mouvement MeToo a permis une médiatisation des faits de violences et a permis à certaines de rendre public ce qu'elles vivaient parfois quotidiennement. Des faits de violence sont présents aussi dans la scène depuis longtemps, MeToo a permis qu'ils soient entendus. En en parlant entre nous, on s'est rendu compte que les exemples dans nos scènes musicales concernaient souvent l'étranger, pas vraiment en France. Il réside dans la scène française un problème lié au fait que des groupes n'entendent pas les faits de violence qui sont l'œuvre de certains membres de peur que ça "entache" la réputation de leur groupe. Il y a aussi cet aspect "famille" si cher à certain.e.s dans cette scène, mais qui font qu'on a du mal à se dire que son "bro" peut avoir commis de tels actes. Ainsi, certaines violences se perpétuent encore et qu'on est toujours loin de se sentir en sécurité.

Tu chantes dans le groupe hardcore Jarod. Ça t'arrive d'être démotivée ? Je suis démotivée par la non-mixité quasi permanente. Démotivée par le fait d'être "agréablement surprise" quand je ne suis pas la seule meuf sur scène à certains concerts ; quand on nous décrit comme le groupe de "screamo avec une meuf qui chante" ; quand je dois préciser que je fais bien partie du groupe pour avoir une boisson ; quand je dois insister pour dire que je n'ai pas besoin d'aide pour porter du matos ou faire le son (alors que l'aide n'est pas proposée aux gars). Et encore, fini l'époque où on me demandait quel membre du groupe je me "tapais" en tournée. Je pourrais continuer longtemps mais je préfère vous inviter à aller jouer au Bingo sur le Tumblr du zine qui recense les citations les plus fréquentes, c'est plus drôle.

bigupgirls.tumblr.com

MODERN CITY

BADGES, MAGNETS ET AUTRES OBJETS PERSONNALISÉS



www.moderncity.com

> Breizh ardente !

PUNKULTURE

En parallèle de l'organisation constante de concerts et de festivals en Bretagne et Normandie, d'une production de disques soutenue et de l'aide sans faille aux groupes locaux, le label Mass Prod édite désormais un fanzine. Un fanzine qui lui ressemble : curieux, enragé et partisan. Présentation.

Par Frank Frejnik

Pourquoi un fanzine maintenant et pas avant ?

Vincent : Et bien parce que nous n'avions jamais pensé à cela jusqu'à ce qu'un jour de 2013, Yannick (Vice-Président de l'asso) et moi (l'un des créateurs de l'asso en 1995 et salarié depuis 1998) se sont vu frappés par la lumière divine alors qu'ils vidaient tranquillement leur bière. Le dernier numéro de Noise était posé près d'eux, le sommaire y était cool mais les deux lascars regrettaient quand même ce bon vieux Punk Rawk pour la dixième fois depuis l'arrêt de sa parution. Ni une ni deux, sans se demander si cela était un caprice d'adolescents attardés, ils se sont dit que ce serait bien sympa de sortir un fanzine...

Quel est le tirage d'un numéro de Punkulture et comment se fait la distribution ?

Chaque numéro est tiré à 1000 copies qui sont distribuées dans les réseaux de chaque participant. Pour la distribution en magasins, nous confions un petit stock à la Coop Breizh qui arrose les disquaires du Nord-Ouest, comme pour nos disques.

Punkulture se vend autour de 700 exemplaires. C'est plus qu'honorable. Mais peu au regard de l'importance de la scène punk en France, non ?

Les intéressé.e.s par l'info du réseau punk ont quasi toutes et tous accès à internet, notre plus est de proposer des écrits inédits, rédigés par des passionné.e.s du fanzinat (quasiment tous les participant.e.s à Punkulture ont eu leur fanzine dans le passé) et de belles photos.

Le premier numéro donnait l'impression d'être avant tout un outil promotionnel au label Mass Prod. Puis, au fil des numéros, Punkulture est devenu plus "ouvert" avec un sommaire élargi à tous les groupes de la scène punk nationale et internationale. La ligne rédactionnelle a-t-elle changé ?

Le premier numéro a été réalisé en très peu de temps (trois mois) et par une équipe de deux-trois membres qui ont contacté les groupes du label principalement, ce qui donne un chouette visuel mais manque un peu de fond. Dès le second, nous avons fait appel à des "vieux/vieilles" potes en leur proposant de participer à l'aventure en écrivant quelques articles : Olivier de Imodium, Fred de Radio 666, Léo de 442ème Rue, Mumu

de Has Been Mental, Régis de Do Or Die, Fabian, Pascale à La Réunion, Doc Beer Beer, Steph et Marylène Deviance, Laurent de L'Oreille Cassée, Zéric de Trauma Social, Thierry REST, Merdier Bordel, Marcor de Aredje, William et Ka Jah WSD, BB Coyotte, Titi, Coco... La plupart n'ont plus le temps ou l'énergie de sortir leur propre fanzine mais sont partant.e.s pour participer à Punkulture. Bingo ! L'équipe rédactionnelle s'est donc affinée, mais de là à dire que nous avons

le prochain numéro nous consacrons pas mal de pages aux femmes dans le punk, nous voyagerons en Indonésie, Birmanie et aurons aussi des groupes français des années 80 (Guernica, 13ème Section) comme des groupes actuels (Listix, Stylnox, Gastéropodes Killers)...

Publier un fanzine, c'est vouloir partager ses goûts et ses découvertes. Aujourd'hui, il y a les réseaux sociaux pour ça. Quels sont, selon toi, les intérêts d'un support papier, tout en couleurs qui plus est ?

Oui tout comme vous l'avez fait pendant longtemps, nous sommes vraiment heureux.euses de proposer une brochure en couleurs, d'autant que nous sommes entouré.e.s de très bon.ne.s photographes. L'intérêt c'est de s'asseoir dans son fauteuil le plus confortable et de déguster, et surtout laisser l'ordi quelques dizaines de minutes pour lire un fanzine.

Tu tiens pas mal de stands sur des concerts et festivals. Quel est l'accueil du public vis à vis des fanzines que tu proposes ?

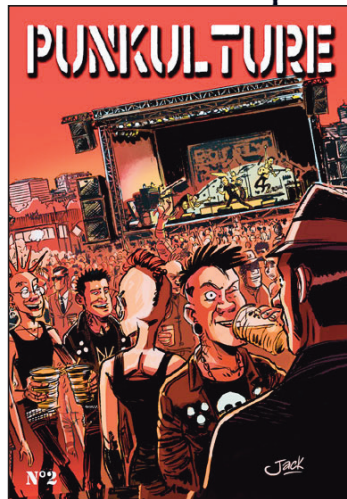
Notre stand cartonne bien plus avec les badges et les t-shirts ; ensuite viennent les disques, les fanzines partent peu. Mais ce n'est pas grave nous avons créé le nôtre et tant que nous arrivons à le distribuer nous continuons, peut-être que nous réduirons le tirage...

Pour terminer, comment se porte la structure / le label Mass Prod ?

L'asso se porte bien dans la mesure où nous n'avons pas fixé d'objectif de grossir, nous sommes heureux.euses de chaque jour vécu : nous avons un bureau composé des vieux/vieilles ami.e.s, des adhérent.e.s fidèles, des groupes géniaux qui enregistrent des albums extras, des assos partenaires qui nous invitent à poser notre stand une trentaine de week-ends dans l'année, quelques lieux (bars et salles) en Bretagne et Normandie qui nous font confiance pour organiser avec nous des concerts (30 soirées en 2017,

23 en 2018), quelques labels avec qui nous nous associons pour les co-prods.

En revanche, il est devenu compliqué de vendre certains disques donc nous limitons les tirages et certains sont fabriqués à seulement 300 copies, la scène punk-ska se perd dans la région et nous constatons moins de participant.e.s sur certains festivals... Nous essayons de rester positifs, au moins pour l'année à venir...

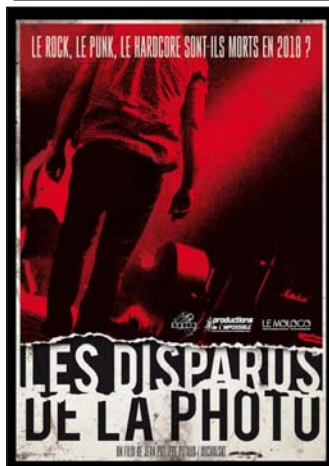
www.massprod.com


une ligne directionnelle, c'est chaud quand même, nous restons très "artisanal".

Peut-on dire que le contenu de Punkulture ressemble à ce que Mass Prod représente et cherche à défendre ?

Oui, il ressemble à la Mass Prod en effet, son contenu est très varié dans les styles musicaux comme dans la géographie des groupes et scènes présentés... La différence est que Mass prod produit des groupes actuels uniquement alors que Punkulture est heureux de parler du passé. Dans

DOCU-ROCK



"De la première région industrielle de France naît-il des groupes de légende ? Qui s'intéresse encore à la contestation en 2018 ? Où se situe l'engagement et l'authenticité aujourd'hui ? Le rock est-il mort ?"

Ces questions, Jean-Philippe Putaud tente d'y répondre dans son docu-rock **Les Disparus de la Photo**. Entre 1995 et 2001, ce dernier a arpenté la scène rock-punk-hardcore de la région de Montbéliard dans le groupe **Nothing To Prove**. Il a tout abandonné en 2008 car il n'a "plus jamais retrouvé l'esprit qui animait cette scène depuis, ni la sincérité avec laquelle [il avait] entrepris de pratiquer

une musique hors jeu." Ce constat lui a tout de même donné l'idée d'aller chercher les réponses qu'il se pose. "Dans **Les Disparus De La Photo**, j'interviewe une quarantaine de personnes qui m'ont défini, contredit, fait douter et enrichi. Ma perception de cette énergie à mon sens disparue, noyée dans le dogme du confort et liée à l'absence de prise de risques, se confronte alors à mes pairs.e.s qui témoignent à leurs tours de ces 5 à 10 années intenses et très productives suivies d'une dizaine plus inerte." Nul besoin d'être originaire de Franche-Comté pour s'intéresser à ce doc, les commentaires des protagonistes ressemblent certainement aux vôtres. **Les Disparus De La Photo** est disponible en coffret double DVD (le film, des bonus à foison et un livret de présentation) sur le site ci-dessous. (FF)

lesdisparusdelaphoto.com

RIP "JEANNOT"

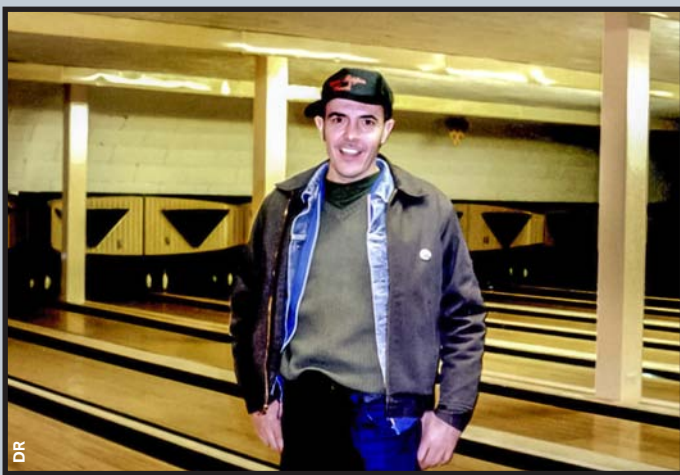
"Life is sad & then you die", c'est le refrain de ce morceau des Schlitz qui m'est venu en tête lorsque j'ai appris la triste nouvelle du décès de **Jeannot** cet été. Jean Truc, dit Jeannot, ou "Jah-No" aussi, un gars que j'ai rencontré par le biais du microcosme punk hexagonal il y a bien des lunes...

Et comme cela n'est pas si souvent le cas, un gars avec qui le courant est tout de suite passé. Tellement bien que même lorsqu'on ne se voyait pas de cinq ou six ans, ça n'avait aucune importance lors de nos retrouvailles. Un mec en or. Simple, pertinent, chaleureux.

Et pour ne rien gâcher, un musicien qui m'a toujours impressionné : sa voix était reconnaissable entre mille et son style à la six cordes mélodique et virevoltant. Dans les années 90, il sera responsable de deux de mes

disques de punk français préférés, le 45t et le 25cm des **Schlitz**. Les deux décennies suivantes, il s'illustrera dans les **Bonzoes** (pour un délire à la Ramones) et dans **Bludge** (pour un heavy-rock plus classique), mais surtout dans **Lobster Killed Me**. Les deux albums et les deux 45t de ces derniers font tout simplement partie de mes disques de chevets des dix dernières années : punk mélodique ombrageux au top ! Et même s'il n'y officiait qu'en tant que guitariste, on reconnaissait illico sa patte mélodique, charismatique au possible. Un mec comme il n'y en a pas des centaines... Je suis vraiment content de l'avoir rencontré (le punk-rock peut aussi faire ce genre de choses) et il va vraiment, vraiment me manquer. (Maz)

lobsterkilledme.bandcamp.



DR

www.la-petroleuse.com

LA PETROLEUSE

librairie de contre culture et de critique sociale

FANZINES

LIVRES

BADGES

PATCHS

T-SHIRTS

ALTERNATIVES

ART

PUNK ROCK

EROTICA

SUBCULTURES

mauvais genre, mauvais esprit et mauvais gout depuis 2004

Association BD Alternative, Fresque Live, Exposition and more...

Kronik

Fanzine bd alternative, Humour noir, Trash, Gore, mais Rigolo ! www.kronikomik.com

THIS IS MY FEST

7
8
9

+

JUIN : **LE GIBUS, PARIS**

25 BANDS EUROS

THISISMYFEST.COM

> Au cœur de la ville endormie...

LES BARROCKS

Les Barrocks, association organisatrice de concerts parisienne depuis 1984, poursuit son activité contre vents et marées toujours avec conviction et enthousiasme.

Par Patrick Foulhoux



L'origine de l'asso remonte à la rencontre entre Ronan Omnes (disparu en 2015) et Pascal Rascal Suquet. Avant cela et chacun de leur côté, Ronan éditait un fanzine graphique en 1977, Scalpel, et Rascal organisait des concerts à Sens de 1978 à 1980. Après un séjour à Londres, Ronan s'installe à Paris et démarre un nouveau fanzine, Creepy Crawly, entre 1982 et 1983. Dans le même temps, il organise des concerts au Gibus Club et des tournées en France. C'est grâce à Creepy Crawly et à la tournée des Meteors que Rascal a lui-même montée, qu'il rencontre Ronan. Après le passage des Meteors au Gibus, la direction ne souhaite plus travailler avec lui, raison invoquée : "Les débordements du public..."

CONSTITUTION & CONCEPT

De cet incident naquit l'idée en 1984 de concerts dans les bistrotts sous l'appellation Paris Bar Rock qui devint les Barrocks en 1987. Au delà de leur passion commune pour la musique, Ronan et Rascal partageaient également un intérêt pour Dada, le situationnisme, l'art brut, la figuration libre, la Beat Generation, la contre-culture US, le DIY punk, etc. Après de longues réflexions, "la question était de savoir pourquoi la scène punk française n'a pas explosé en dehors de sa version post punk qu'était la new-wave génération Rose Bonbon", rappelle Rascal. Le CBGB à New-York de 75 à 77, le Roxy à Londres de 76 à 77, et Mike Spencer des Cannibals avec ces *Night of Trash* en 1983 les inspirèrent. "L'idée était de trouver un lieu pour que le public puisse se retrouver toutes les semaines, pour développer une scène avec de l'émulation et de l'entraide, des groupes, de la bière, un petit prix, de la convivialité et du rock'n'roll !" Rascal précise qu'en dehors d'une scène post punk engagée dans les squats pari-

siens, il n'y avait aucun lieu où jouer. Ils ont donc investi les bars en commençant par le Gambetta, rue de Bagnole, autrement appelé, Chez Jimmy. Les Barrocks naquirent ainsi. De cette époque, le groupe Pigalle a tiré une belle chanson, "Chez Pascal et Ronan".

AUJOURD'HUI

L'équipe a changé au fil du temps. Ronan n'est plus et Rascal a quitté Paris. Aujourd'hui, l'association n'en reste pas moins toujours confrontée aux mêmes difficultés. Ramones, l'actuel Président des Barrocks, confirme : "Il n'y a jamais eu de période faste. Il y a eu des périodes plus faciles avec moins de concerts dans un registre similaire sur Paris et surtout, un public plus motivé. Mais on ne se plaindra jamais de la multiplication des événements." Il arrive que l'association se trouve confrontée à des dilemmes, "parfois, on doit faire des choix. Comme la fois où on a dû choisir entre le groupe et le lieu où devait se dérouler le concert pour des raisons de sécurité. On a dû faire le choix et on l'a très mal vécu. En l'occurrence, on a annulé le groupe pour assurer la sécurité du lieu", se remémore Ramones.

L'ORGANISATION DE CONCERTS À PARIS EN 2018

On entend parler de plus en plus fréquemment de fermetures de lieux sur la Capitale. Ça se ressent forcément au niveau des associations. Ramones est moins alarmiste et se veut même rassurant : "Ce n'est pas la première fois que c'est difficile. On a déjà connu des périodes sombres. Il y a même eu des périodes où on ne pouvait même plus organiser faute de lieu. Ce n'est pas si dramatique. En ce moment, on organise au Black Star vers Bastille. Les gens sont toujours prêts à relever les manches pour faire vivre le rock'n'roll."

Ce qui l'inquiète plus, c'est la désaffection du public. L'association s'est même plantée sur des groupes qui faisaient le plein partout, sauf à Paris. "Paris n'est pas une ville si rock'n'roll que ça, mais on se battra." En ce qui concerne les bars, étant donné l'inflation immobilière, certains acquéreurs font valoir la proximité d'un lieu de concert pour dévaluer le bien au prétexte de nuisances sonores et après acquisition, mettent tout en œuvre pour faire fermer le lieu avant de revendre et empocher une belle plus-value au passage. Au-delà de l'aspect vénel, il y a aussi le phénomène sans cesse croissant de gentrification. Rock'n'roll et embourgeoisement n'ont jamais vraiment été de pair.

L'AVENIR

L'idée d'une fédération comme en ont monté les radios, les disquaires indépendants ou les salles de concert n'est pas inscrite dans les gènes des associations organisatrices de concerts. "On est tellement attachés à notre indépendance qu'on n'est pas fédérés", concède Ramones. "Cela dit, on considère les autres organisateurs comme des partenaires." Les Barrocks ont tissé des liens avec de nombreuses associations partout en France et Ramones constate que toutes sont confrontées aux mêmes problèmes : la pression immobilière, la gentrification, l'érosion du public. Pour autant, les Barrocks ne baissent pas les bras : "On ne va pas lâcher l'affaire. Ça dure depuis 84 et on continue. Tant qu'il y aura des groupes et un minimum de public, on sera là. Et si par malheur, on venait à lâcher la rampe, on sait que d'autres reprendraient le flambeau !"

<http://les.barrocks.free.fr>

XTREME FEST

WE ARE AN XTREME FAMILY

01.02.03.04 AOÛT 2019

CAP DECOUVERTE

ALBI CARMAUX FRANCE



TOY DOLLS
MADBALL
PROPAGANDHI
IGNITE
CANCER BATS
LIONHEART

AND MORE COMING SOON...

TICKETS 3 JOURS DISPONIBLES
3 DAYS TICKETS AVAILABLE

WWW.XTREMEFEST.FR

> L'under gronde !

ET MON CUL C'EST DU TOFU?

Par Frank Frejnik

L'an prochain, le label francilien, aujourd'hui délocalisé en Bretagne, fêtera ses dix ans. Lorsqu'on se retourne sur cette décennie passée, le chemin parcouru par **Pascal** (musicien dans Louise Michels ou Besoin Dead) est impressionnant, par le nombre et la variété de ses productions (parmi lesquelles les disques de Usé, Jessica 93, Taulard, Deux Boules Vanille, Massicot, Petra Pied de Biche, la Chasse, Avenir, Litovsk, Singe Blanc, Daïkiri, Futur.s Mort.s, Lahcen Akil) mais aussi par la cohérence que ce catalogue forme artistiquement et éthiquement.

LES GROUPES DE MON CUL

Pascal : Le point commun entre tous ces groupes, c'est de ne pas jouer le jeu du spectaculaire dont les marchands de musique cherchent à nous gaver. Les magazines parlent d'écuries et de poulains, mais moi je suis plutôt un éleveur de poneys, tu vois ? Je n'aime pas les poulains poseurs, prétentieux et branchés, je suis plutôt fan des poneys humbles et solidaires. Ce qui rassemble ces groupes, c'est tout simplement mes goûts musicaux. Cette diversité était évidente pour moi. Ça ne m'aurait pas intéressé une seconde de ne sortir que du style identique. Le punk m'a permis de m'ouvrir à énormément de musiques différentes. Plus j'y réfléchis, plus le punk, pour moi, se rattache à une démarche, à une façon de penser, plus qu'à un uniforme esthétique et vestimentaire. Cet héritage nous vient tout droit du mouvement dada et de Marcel Duchamp, il s'inscrit dans une tradition de créer avec un mauvais esprit, en détournant les codes de la société dominante pour en faire quelque chose qui soit en rupture avec le "beau" officiel.

L'OBJECTIF DE MON CUL

J'ai toujours eu peur qu'on me reproche un certain élitisme, car c'est le travers dans lequel peuvent se retrouver les personnes qui se créent un réseau parallèle. Du coup, je vends les disques le moins cher possible, je joue sur l'humour pour faire passer des trucs sérieux, j'accepte les interviews, je vais parfois jouer ou tenir un stand dans des salles officielles ; et même si ce n'est pour ouvrir qu'une seule personne à une autre manière de faire et de penser, c'est déjà gagné. Moi aussi quand j'ai commencé à écouter de la musique j'ai intériorisé les codes spectaculaires qui nous font détacher ces musiciens de leur propre réalité. Nous les mettons sur un piédestal, les considérons comme des dieux, et on s'invente des formules creuses comme le talent, le don, le génie. C'est en rencontrant des Ian Mackaye, des Marsu, des Buzz Osborne que l'on commence à relativiser toutes ces choses. Le musicien ne doit pas être traité différemment d'un plombier (là, je détourne une formule de Steve Albini) ; ben ouais, tout ça c'est du boulot, et je suis autant admiratif d'un éleveur, d'un couvreur que d'un musicien. (...) La fausse idée la plus répandue [à propos de Mon Cul] : que nous sommes une petite entreprise de quinze personnes et que ça me permet de gagner ma vie ; en réalité je fais ça tout seul et je suis bénévole. Les gens ne semblent pas avoir compris que l'industrie du disque était en train de crever, les miettes pour les artistes déviants sont donc de plus en plus rares.

LES CHOIX DE MON CUL

À part le cas des Stratocasters, je ne me suis jamais engagé à sortir le disque de gens que je n'avais jamais vu jouer ou que je ne connaissais pas. Le travers de la démultiplication de nos labels est que nous incitons les gens à en chercher alors que l'autoproduction est simple aujourd'hui. Mais les

pauvres petits poulains n'ont pas le temps de faire ça, tu sais, ce sont des êtres torturés que nous devons câliner, infantiliser surtout... Bordel, quand je pense que Dead Moon enregistraient leurs disques, faisaient leurs matrices, les envoyaient à l'usine de pressage vinyle, et auto-éditaient avec leur propre label... [Pour en revenir à mes choix], c'est plutôt quand je vois un groupe jouer que ça me donne envie de leur sortir un disque. J'ai surtout besoin que l'on soit sur la même longueur d'onde et qu'ils ne prennent pas notre collaboration comme un tremplin pour leur "carrière" (encore une notion de merde).

MON CUL EN TÉLÉCHARGEMENT LIBRE

J'avais à peu près 20 ans quand internet a commencé à se généraliser. Après des années de frustration à ne pas pouvoir écouter la moitié des groupes dont j'entendais parler, je pouvais enfin tout découvrir grâce à Soulseek. Ce côté non marchand d'internet était très important pour pas mal d'entre nous. Dès le départ, ce fut évident qu'il fallait proposer un téléchargement gratuit ; pas mal d'autres groupes et labels en faisaient de même, alors qu'aujourd'hui on me prend pour un fou. Je

ne suis clairement pas un gestionnaire, je n'ai pas de formation de marketing musical, j'ai fait de la sociologie et - pour citer Mike Watt - j'ai passé un diplôme de punk rock.

NOFX ET MON CUL

NoFX fait partie de ces groupes que j'ai commencé à écouter ado, et ils se sont accrochés à moi à jamais. L'année dernière, on a perdu une vieille copine, Julia, qui jouait dans Missfist, et ça m'a replongé dans NoFX que j'écoute de manière obsessionnelle quand je suis triste. Peu de gens voient le côté mélancolique que peut avoir NoFX — ce qui saute aux yeux, c'est l'aspect débile. J'ai vu qu'ils avaient sorti ce bouquin, *Baignoires, Hépatites et Autres Histoires*, je me suis dit que j'allais me changer les idées en le lisant, et en fait il m'a totalement retourné. Je n'arrivais plus franchement à faire grand-chose (...) alors j'ai décidé de me lancer dans ce projet de traduction pour me remettre sur des rails. Et comme je faisais une formation de correcteur, je me suis dit que s'offrait à moi un super travail pratique !

BAIGNOIRES, HÉPATITES ET AUTRES HISTOIRES

Ce livre est drôle, triste, intéressant, dégueulasse, pas besoin d'avoir aimé ce groupe quand vous aviez un appareil dentaire pour y trouver votre compte. C'est une sorte de livre universel sur la vie d'un groupe de punk rock. 40 000 exemplaires ont été vendus en trois semaines aux États-Unis. J'ai vendu les 530 exemplaires de la première édition française en trois mois, alors que c'était le premier bouquin que je sortais et que j'ai essuyé pas mal de refus de la part de libraires. Ceux qui m'ont aidé à distribuer le livre ne l'ont pas regretté, eux ! Ce livre ne sera pas distribué par Amazon ou la FNAC ; les fans de NoFX sont obligés de me contacter directement, ou d'aller demander à leur libraire de me le commander, ou d'aller se le procurer chez un disquaire indépendant ou une distro. L'idée est donc de se servir de la notoriété de NoFX pour mettre en lumière toutes ces initiatives indépendantes.

HENRY ROLLINS ET MON CUL

Henry Rollins était en Australie, il est entré chez un disquaire qui était en train d'écouter Teledetente 666. Rollins a accroché direct, il a demandé au vendeur des infos sur le groupe, a acheté le disque, et le vendeur lui a expliqué que tous les disques de mon label étaient en téléchargement libre. Il a tout chopé sur son disque dur et a passé régulièrement des morceaux du catalogue dans son émission. Je n'ai rien demandé, et je ne l'ai jamais rencontré... Je t'avoue que ça m'a fait tout drôle quand j'ai entendu Rollins prononcer le nom de mon label et en faire l'éloge. J'étais dans mon HLM de banlieue parisienne (dans la même pièce où j'avais écouté Black Flag pour la première fois) à me demander si j'étais en train de rêver.

moncul.org



m'imaginer toujours à la place des gens : bordel je n'ai pas assez de fric pour acheter tous ces disques, du coup je vais en télécharger une partie, et je n'hésiterai pas à leur donner un peu de fric quand je pourrais pour qu'ils puissent continuer. Je ne prends pas les gens pour des cons et j'espère qu'ils préféreront donner un peu de sous à des petits labels comme le mien qu'à des enfoirés qui brassent un max.

MON CUL EN BALLADE

Comme je mise sur le fait de vendre pendant mes tournées, mon fonctionnement diffère dans le sens où je m'en cogne que mes disques soient présents dans tous les bacs, j'amène mes bacs directement vers les gens. Je cherche à avoir un rapport direct avec celles et ceux qui sont curieux de ces musiques, j'essaye de jouer mon rôle de passerelle. Je



BY THE PUNKS FOR THE PUNKS

NOSUN
— MEDIA —

**PRESSAGE VINYLE
IMPRESSION MERCH**

demande de devis : hello@nosun-media.fr

WWW.NOSUN-MEDIA.FR



TOUJOURS FAUCHÉS SOUVENT MARTEAUX

Lorsqu'en 2008 Punk Rawk a pointé pour la dernière fois son logo dans les kiosques, il va s'en dire que le punk rock n'a pas vacillé. Il existait bien avant l'apparition du trimestriel, il s'est toujours bien porté sans lui. Certes, il a été heureux lorsqu'on vantait sa vivacité et sa diversité, qu'on ait parlé de son passé et surtout de son présent. Mais le punk rock a continué son chemin, rien à battre des blessé.e.s et des disparu.e.s, il n'a de comptes à rendre à personne et n'en fait qu'à sa tête. Il est comme ça, le punk rock, il avance, il fonce, il continue de hurler et de pester car tel est son destin. Et c'est comme ça qu'on l'aime. Bon nombre de groupes que le mag a couverts durant ses dix ans d'existence ont également poursuivi leur chemin, forcément. Eux aussi n'ont cessé d'avancer, de foncer, de hurler et de pester. Certains étaient déjà en activité avant 1998, date de la création de Punk Rawk, et ils le sont toujours en 2018, vivants et parfois plus productifs que jamais. À certains de ces "habitués" du magazine, on a demandé leurs secrets de longévité.

Par Frank Frejnik



TAGADA JONES

Si 2008 est l'année où Punk Rawk a cessé d'exister, l'année importante pour le groupe rennais est 2014. À cette date, il se réorganise (nouveau line-up) et renforce ses acquis, jusqu'à devenir, aujourd'hui, l'une des valeurs sûres du rock français.

Durant la dernière décennie, quel a été l'événement le plus important pour le groupe ?

Niko (chant-guitare) : Sans aucun doute le passage du cap de nos 20 ans, en 2014. Beaucoup de changements majeurs sont arrivés à ce moment-là. Artistiquement, nous avons décidé de recomposer à l'ancienne, dans un local de répétition ! Exit les pré-prods, post-prods et autres longues soirées passées derrière un ordi. Comme à nos premières heures, nous avons opté pour des compos plus brutes, plus énergiques, plus sauvages et naturelles. Nous avons aussi organisé, pour la première fois, un festival anniversaire en invitant les copains et copines à venir fêter ça avec nous. C'est aujourd'hui devenu un rendez-vous annuel : 5 éditions, 5 sold-out dans des salles de 3000 places. Cette année nous passons en jauge 5000 par soir, et les deux soirées de nos 25 ans vont à nouveau afficher "complet" ! C'est complètement fou, jamais nous n'aurions imaginé ça auparavant... Enfin dernier point, c'est l'année de départ du dernier line-up Tagada.

Tagada Jones ne semble jamais s'arrêter. Toujours en vadrouille. Toujours un disque sur le feu. Toujours des projets (Le Bal des Enragés, notamment). C'est le secret aujourd'hui : ne jamais se faire oublier ?

Il s'agit vraiment d'envie et de motivation. Je crois tout simplement qu'on aime ce que l'on fait. Tourner en France et à l'étranger est un vrai kiff, nous avons donné presque 1900 concerts dans 34 pays et nous comptons bien continuer à découvrir le monde. Rien n'est réellement prémédité, il y a une part d'imprévu et de surprises dans tout ça, un peu à l'instar du Bal des Enragés, un projet arrivé de manière totalement inattendue dont on est tous tombé amoureux. Le véritable secret, c'est sans doute de juste rester soi-même et de continuer de vibrer pour la musique. Il faut aussi savoir se renouveler et s'adapter. L'image et internet sont aussi rentrés pleine balle dans l'équation de la musique. Aujourd'hui, difficile de faire sans. Pour un groupe qui commence à avoir de la bouteille, il est aussi essentiel de renouveler son public. On ne peut pas compter uniquement sur le public de la première heure. Celui-ci est important, c'est même la base, mais les enfants, la famille, le boulot sont autant de facteurs qui réduisent les possibilités de se déplacer aux concerts. Force est de reconnaître que les salles se remplissent plus avec des jeunes, il faut donc compter sur eux pour que les groupes continuent d'exister. Les jeunes sont l'avenir de tout y compris de nos carrières de vieux croutons (rires).

Hormis l'expérience, qu'avez-vous de plus que les groupes d'aujourd'hui ?

Nous avons évidemment des bases solides sur lesquelles nous reposer : des réseaux, des fans, des contacts, des ami.e.s, et beaucoup, beaucoup de très bons souvenirs !!!

Il est extrêmement facile pour nous de construire une nouvelle tournée, à chacun de nos nouveaux albums, on dépasse les 150 dates. Naturellement un jeune groupe n'a pas tout ça, il arrive juste avec sa fougue et ses compos au milieu d'un monde musical sévèrement sclérosé qui ne va pas lui faciliter la tâche pour s'épanouir. Bien souvent les jeunes groupes n'ont pas, non plus, de maisons de disque ou de tourneur, tout est à faire ! De notre côté, nous n'avons certes plus cette jeunesse et la fraîcheur qui va avec, mais nous avons toujours autant de motivation et les tournées "rock" conservent quand même bien l'état d'esprit du tout-à-fond et peu importe ce que sera demain, profitons à fond du moment présent. Seul les corps peuvent parfois se rappeler à nos bons souvenirs.

Quel nouveau groupe français vous a impressionnés récemment ?

Redemption que nous avons vu au Hellfest. Et même si leur registre n'est pas tout à fait le nôtre, quel kiff de voir deux frères de 10 et 17 ans envoyer le boulet comme ils le font. À découvrir en live absolument !

Dernier disque en date : **Live at Hellfest 2017 (At(h)ome, 2018)**

www.tagadajones.com



GARAGE LOPEZ

Il y a peu, Le trio parisien fêtait "20 ans de suicide commercial" avec un 45 tours (sur lequel il invitait des chanteurs et chanteuses ami.e.s) et un CD (comportant en plus ses propres versions des chansons du 45t). Le temps n'a pas de prise sur Garage Lopez, son punk'n'roll étant toujours aussi furibard et excessif.

Motivation ?

Bruno (guitare-chant) : Je pense que si tu aimes VRAIMENT ça et que ça fait partie de ta vie, tu ne te poses même pas la question... C'est comme la chanson d'OTH : "Parce que ça nous plaît !"

Jean-Luck (basse-chant) : Absolument, tant que tu prends du plaisir à jouer avec tes potes, la question ne se pose pas ! Bon, à notre âge, il faut aussi la santé (on s'en est rendu compte récemment) (rires) ! On n'a jamais fait ça pour l'argent et heureusement, je pense que si on fait le bilan depuis qu'on fait des concerts et des disques, on est en négatif. D'où nos "20 ans de suicide commercial" !

Henri (batterie) : L'intégrité ! Depuis l'âge de mes quinze ans où j'ai pris conscience de ce que représente le rock'n'roll dans ma vie, je n'ai jamais dévié de ma route.

B : [Ce qu'on y a gagné] c'est des bénéfices humains, des centaines de rencontres de gens super cool partout en France. Que du bonheur, vraiment. On ne pense pas qu'on appartient à une scène, mais en 23 ans on s'est rendu compte qu'il y a beaucoup plus de rock'n'roll qu'on pouvait le croire au pays du Camembert.

Dialektik Records

B : Steph Moreau nous a contactés via Facebook. Et ça s'est passé comme en 1997 : "Hey les Lopez : on va aller dans un super studio, vous avez un budget illimité, on sort un 45 tours avec une pochette 3D, et on monte une tournée de 15 dates !" On est allés dans un super studio (au Garage Hermétique à Nantes) et le 45 tours est quand même sorti quelques mois après la date prévue. Mais Steph fait partie de la famille Lopez, il a investi énormément de son temps (et de son argent) dans ce projet. Ça nous a fait marrer de mettre le logo Dialektik sur le disque mais c'est plus un clin d'œil qu'une nouvelle prod du label... qui n'existe plus depuis belle lurette.

J-L : Dialektik, c'est tellement de bons souvenirs, ça restera toujours une grande part de Garage Lopez. Quand Steph réapparaît quelque temps, on essaie de faire des trucs ensemble. Puis, il disparaît... jusqu'à la prochaine fois.

Guerilla Asso

B : À cause de nous la moyenne d'âge de Guerilla Asso a considérablement augmenté (rires). On s'entend bien et on connaît surtout celles et ceux qui ne se la racontent pas ! Comme Charly Fiasco, Maladroit, Guerilla Poubelle, Mon Autre Groupe pour ne citer qu'eux. Tiens, c'est chelou, c'est tous ceux qui chantent en français (rires). Plus sérieusement, je ne nous vois pas comme des parrains de tout ça, la plupart des nouveaux groupes de Guerilla Asso n'ont jamais entendu parler de nous ou ne kiffent pas du tout ce qu'on fait, mais nous, on a découvert un max de super bons groupes du label : 9-11, Nina'School.

J-L : Ils ne sont plus tous jeunes non plus les groupes historiques de Guerilla Asso ! Tu as vu, ils ont tous de la barbe ! Plus sérieusement, l'amitié est une des raisons principales [de notre relation]. Et puis je crois qu'on a beaucoup d'idées et de points en communs comme sur le DIY, le punk-rock et ce qu'il représente encore aujourd'hui et comment on a intégré ça très tôt dans notre vie.

H : C'est avant tout une relation et une aventure humaine !

Dernier disque en date :

20 ans de Suicide Commercial (Dialektik Records, 2016)

www.garage-lopez.com



BRIGITTE BOP

De mémoire de rockeur.euse.s, Brigitte Bop a toujours existé. Qui plus est, il semble que l'entité orléanaise avance en 2018 avec les mêmes motivations et convictions que naguère.

On fait du rock pour plein d'autres raisons : pour se défouler, se faire plaisir, partager des bons moments, rencontrer des gens sympas, vivre des moments forts. Ça n'a pas changé avec les années et on y prend toujours autant de plaisir. L'imagerie punk a clairement été absorbée et recrachée à sa sauce par le business de la mode et du marketing. La musique a été digérée par des tonnes de groupes. Mais il nous reste l'esprit punk. Cette rage revendicative, cette envie de faire, de dire, de dénoncer, de gueuler, de réfléchir autrement, d'agir à notre manière, de refuser la pensée unique d'une société qui ne vit que

pour le fric. Si on se revendique encore du punk aujourd'hui, c'est parce qu'on essaie toujours de bousculer un peu les gens pour les amener à penser par eux-mêmes, à réagir voire à agir, pour être autre chose que de simples consommateurs. trice.s, égoïstes et individualistes, tel.le.s que la société actuelle cherche à nous formater. On est aussi là pour rappeler quelques fondamentaux : la droite, c'est mal ; les fachos, c'est très très mal ; les Rats seront toujours le meilleur groupe punk-rock du monde. Tant que ces trucs-là ne seront pas inscrits dans les programmes scolaires, on devra les gueuler en concert."

Brigitte Bop au ministère de l'éducation ? On vote tous pour vu le pedigree des messieurs. Écoutez un de leurs disques et c'est une leçon de punk rock. Et pas seulement pour la forme. "Ça nous amuse de truffier nos textes, albums ou présentations de morceaux de plein de références ou de reprises, mais le but est de susciter la curiosité ou l'étonnement. Tu sais, quand tu regardes un film peinard dans ton canapé et que tu reconnais un dialogue que tu connais par cœur parce que c'est l'intro d'un disque ou d'un morceau que tu as écouté mille fois."

En 2004, sur l'album *Back in eul'* Berry Brigitte se moquait des "Vieux Punks". Quatorze ans après, comment évitent-ils de ressembler à de vieux punks ? Réponse sans appel. "En étant toujours jeunes et cons dans notre tête. En continuant à faire les choses sérieusement, mais surtout sans se prendre au sérieux. En n'essayant pas de péter plus haut que le médiateur. C'est justement le thème d'un de nos derniers morceaux qui s'appelle "J'y Arrive Pas". Ça dit qu'en vieillissant, on devrait jouer moins fort et moins vite, arrêter de se fringuer comme des ados, qu'on devrait évoluer, voire kiffer la droite, qu'on devrait être responsables et respectables ... mais on n'y arrive pas. On est des vieux schnocks accros au punk rock. La rime est riche et c'est tellement vrai. Malheureusement, ça ne nous empêche pas de parfois annuler des concerts pour cause de lumbago."

Dernier disque en date : Les Gens Aiment Bien (Trauma Social / Kanal Hysterik, 2016)

brigittebop.fr



CHARGE 69

Vingt-cinq piges ! Un quart de siècle que le combo messin défend la cause d'un punk rock "simple et efficace" contre vents et marées.

Oui, foutus vents (les modes qui passent, le punk rock qui trépasse) et diabesses de marées (les fréquents va-et-vient des musiciens) ! Heureusement, la vie d'un groupe n'est pas faite que de soucis. Le CV de Charge 69 est plutôt conséquent en concerts, tournées, rencontres et virées à l'étranger qui sont autant de bienfaits. "Si je ne devais en retenir qu'un, ça serait sans doute la finalisation du volume 1 de Much More Than Music où nous avons invité nos "idoles" de jeunesse (parmi elles : TV Smith, Charlie Harper, Roger Miret, Beki Bondage — ndr) à chanter en anglais sur un de nos titres", explique Caps, le bassiste fondateur du groupe. "Ça a été magique d'entendre leurs voix sur nos morceaux et quand j'ai écouté l'album fini et mixé pour la première fois, ça m'a vraiment remué les tripes. Un rêve de gosse qui se réalisait. Du coup, je suis impatient de finir le second volume." Ce disque, c'est également une des réponses à la longévité du groupe : ne jamais oublier de se faire plaisir. Caps : "Je pense qu'il faut aussi sérieusement s'accrocher, savoir qu'il y a des hauts et des bas, tout comme dans la vie en générale, essayer de ne pas trop faire attention aux ragots et autres rumeurs et continuer à avancer coûte que coûte. Se fixer une trajectoire, une ligne droite et s'y tenir. (...) Il faut faire ce que l'on a envie de faire sans se soucier des autres, des modes ou des attentes du moment. En fait, être soi-même et surtout ne pas se comparer : on est tous unique, pourquoi vouloir ressembler aux autres". Voilà des paroles qui pourraient être une belle recommandation à la jeune génération. D'ailleurs, est-ce que Caps a, un jour, rencontré un vieux sage qui lui a prodigué pareil conseil ? "Charlie Harper des UK Subs m'a montré qu'on pouvait choisir un mode de vie "alternatif" et qu'il fallait vraiment être tenace et ne jamais renoncer... Il y a aussi eu Mark Brennan de The Business qui me disait que lorsque l'on sort un disque il faut en être fier et satisfait car on ne sait jamais, ça sera peut-être le dernier." Pour s'accrocher, Caps s'accroche. Tant d'opiniâtreté est une leçon de discipline, notamment devant l'un des problèmes récurrents de Charge 69, les changements de line-up. "À l'heure actuelle il y a Gaut' au chant, Tony Fomblard à la guitare, Nico SK à la batterie et moi à la basse. C'est vrai que les line up ont pas mal changé dans Charge en 25 ans. D'un autre côté, en un quart de siècle, c'est un peu normal. Certains décident de se consacrer à leur famille ou à une autre passion, d'autres en ont tout simplement marre ou ne supportent plus un autre membre du groupe. Je pense que tant que "l'univers Charge 69" continuera à m'apporter ce rêve, je continuerai à m'accrocher. C'est ma vie !" Ceci n'a pas gâché les 25 ans de carrière de Charge, symbolisés par la ressortie du catalogue complet des messins en 5 CD. "C'était vraiment très agréable de réécouter tout ça, surtout les vieux morceaux issus de compiles ou de split EP, que je n'avais plus écoutés depuis un sacré bout de temps. Rechercher les vieilles photos pour les livrets a fait ressurgir plein de souvenirs..." Mais, place à l'avenir maintenant. Un album live enregistré sur la tournée des 25 ans est dans les cartons. Et aussi un nouvel album studio. "On bosse actuellement sur des nouveaux titres et on est impatient d'enregistrer ça." Et nous d'écouter ça. Pour terminer, des jeunes groupes qui t'ont marqué, Caps ? "Ces derniers temps nous avons bien aimé **Social Diktat**, **Total Dezordre** et les **Butters** de Metz." À suivre donc.

Dernier disque en date : **25 Ans 7"** (Combat Rock, 2018)

www.combatrock.com

LOS TRES PUNTOS

23 piges au compteur, les Puntos ! Et pas un pète de jeu. Pas un défaut, ni une faiblesse. Oh bien sûr, depuis 1995, il y a eu quelques bosses et des éraflures, mais pas de quoi chambouler la joyeuse équipe ska qui se régénère quoi qu'il arrive. Bilan express avec Max, le guitariste et porte-parole du groupe.

Los Tres Puntos a-t-il encore des choses à prouver ?

Ça paraîtrait très prétentieux de tenir un discours pareil. Tu as toujours à apprendre et rien n'est jamais acquis. Depuis que le groupe existe, une chose est sûre, c'est qu'il faut savoir tout remettre en jeu à chaque concert. Tu peux avoir des automatismes, de la bouteille, une certaine expérience, mais ce qui me paraît réellement important, c'est de rester généreux et authentique. Chaque concert est unique et il faut le jouer comme si c'était le dernier.

Le milieu de la musique a connu bien des secousses ces dix dernières années. Quelle est celle qui a failli avoir raison du groupe ?

Avec la chute du marché du disque, on a connu pas mal de fermetures de distributeurs (Tripsichord, Productions Spéciales et Discograph). La fermeture de Discograph en tant que distributeur a été super compliquée pour nous. C'était en 2011, on venait tout juste de sortir l'album *Hasta la Muerte* et au cours du mois de la sortie, ils ont mis la clé sous porte. On n'a jamais touché 1 euro sur la mise en place. On a tout juste réussi à récupérer nos stocks. On s'est assis sur un bon paquet et on s'est retrouvé dans une belle merde financière. On a mis deux saisons à sortir la tête de l'eau en faisant rentrer au fur et à mesure l'argent des concerts dans l'asso. C'est la scène qui nous a sauvé ! Au final, on revient à la base d'une certaine logique, un groupe existe parce qu'il joue, pas parce qu'il vend des albums...

Entre 2008 et 2018, quel a été l'événement le plus important pour le groupe ?

Sans hésitation, ça a été de traverser l'Atlantique et d'aller jouer pour la première fois à Mexico. Depuis l'apparition du net, on a toujours reçu beaucoup de messages de fans mexicains du type "Venga a Mexico !". Ça nous a toujours fait rêver d'aller jouer là bas.

Mais ce n'est pas une mince affaire que d'envoyer 11 Puntos à l'autre bout du monde. Il a fallu être patient et trouver le bon interlocuteur sur place. Ça en a pris du temps. Ce qui est certain, c'est qu'une fois sur place, on s'est vraiment pris une grosse claque. On savait qu'il y avait une certaine attente, mais on ne pensait pas que ce pourrait être à ce point là ! La salle de 5000 personnes était complètement blindée, les gens connaissaient les chansons par cœur et passaient leur temps à nous demander des photos. Pour la petite anecdote, les premiers à nous demander des selfies ont été les douaniers à l'aéroport à notre arrivée à Mexico... Complètement surréaliste !

LTP est programmé dans des festivals, mais on fait aussi appel à lui pour l'anniversaire de lieux underground. À l'aise partout, Los Tres Puntos ?

On vient de la scène associative et alternative, ce sont nos racines. C'est l'école de la débrouille et de l'art de faire des concerts avec plus d'envie que de moyens. C'est là qu'on a appris à jouer. On a évidemment un attachement particulier à certains lieux plus militants comme Les Tanneries à Dijon ou le CICP à Paris, où on se débrouille toujours pour passer une fois dans l'année. Après, on a toujours eu la chance d'être pas mal sollicité et d'enchaîner les concerts dans différents types de lieux, des plus underground aux plus costauds. On a appris à s'adapter quelles que soient les conditions. Avec Los Tres Puntos, on se retrouve à jouer à l'Huma devant 10000 personnes et le week end suivant à Hamburg dans un club à moins de 100 places. L'important, c'est de jouer ces dates de la même manière et avec autant de convictions. Encore une fois, on a la chance de pouvoir jouer, alors on joue et avec plaisir !

Dernier album en date : **Contre Vents et Marées** (La Onda Records, 2015)
www.lostrespuntos.com





TOXIC WASTE

En avril 2016, le groupe lillois fêtait ses 25 ans d'âge lors d'un concert en compagnie des Sheriff, Burning Heads et PKRK. Boosté par l'événement, il continue sur sa lancée, bien décidé à user de son droit de protester.

Le 2 avril 2016 était un double événement. Le groupe célébrait son anniversaire, mais également la sortie de son dernier album, *En Dépit du Bon Sens*. 25 pages ou pas, le groupe a toujours l'envie. "Ce n'est ni un résumé, ni un nouveau départ, même si dans le groupe, il est notre album préféré", admet Loran, le batteur. Nous défendons l'idée d'artisan du rock. Ceci permet d'avancer à un autre rythme et de ne pas devoir se plier à des concessions. C'est certainement la recette de notre longévité. Pas de business plan. Pas de présence sur le net. Ceci nous joue certainement des tours. On essaie de rester entier et intègre. On n'a jamais cherché à être le groupe qui marche." Les raisons pour lesquelles on rentrait dans le punk rock hier sont-elles les mêmes aujourd'hui ? Pour Brewst, "dès lors que tu aimes l'énergie et les guitares saturées, il y a des chances que tu aimes le punk. Y'a beaucoup de gens différents qui trouvent leur compte dans cette musique et elle devient même un credo pour certain.e.s." Quoi qu'il en soit, pour Brewst et Loran, le punk rock a encore du sens en 2018. "Il faut du mal-être converti en rage, être excité à l'idée d'envoyer du punk-rock pour des gens qui l'apprécie, des copain.ine.s, des futurs copain.ine.s, l'envie de vivre des moments forts, détester la routine, se plaire dans l'inconfort, ne pas avoir peur de perdre des thunes et une attitude particulière pour la fête", énumère Loran. "Tout ça remplit d'expérience et de joie ! C'est le sens de la vie, non ? Ça, c'est pour la "vue de l'intérieur". Ensuite, tu as intérêt à avoir énormément de temps à perdre. (...) L'important pour avancer est d'avoir des projets. Ça motive et ça donne du sens. Nous sommes sur de nouvelles compos et si les conditions sont réunies, peut-être un sixième album verra le jour." En dépit du bon sens, on vous dit...

Dernier album en date : **En Dépit du Bon Sens (Trauma Social, 2016)**
www.toxicwaste.fr



NOTHING MORE

Depuis 1992, le groupe n'a cessé de produire son punk mélo. 2018 a vu la sortie de son troisième album, *Game Of Truth*, 20 ans pile après sa participation au premier CD Punk Rawk Explosion.

L'art, éternelle remise en question ?
Francis (basse & chant) : Il se peut que cela arrive à certain.e.s, qui figeraient un début et une fin à leur créativité, à leur succès commercial ou

d'estime. Mais j'ai plutôt tendance à penser qu'effectivement, l'art est généralement une éternelle remise en question, pour reprendre ta formule. Et c'est d'autant plus vrai pour nous aujourd'hui qu'à peine l'album masterisé, je me suis enlevé une phalange de l'auriculaire gauche avec une machine de menuiserie. Je reprends donc mes vieux exercices à la basse pour pouvoir rapidement remonter sur scène et défendre l'album. Notre aventure est avant tout celle d'amis. Ce sont des histoires vieilles de 20, 30 ans. L'amitié ça s'entretient, on se le prouve à chaque fois que l'on se voit, que l'on joue ensemble. On y gagne d'autant plus que l'on partage notre passion, et au final une partie de notre vie, et ça a encore plus de sens en 2018 qu'auparavant. Ce qui a motivé *Game Of Truth* c'est le fait d'avoir encore des choses à dire, avoir encore cette envie de mettre du Nothing More dans nos vies. Sortir de notre cave pour aller jouer dans d'autres.

[Sur le dernier album] on y a mis 15 titres qui je l'espère tracent bien toutes ces années d'existence passées à jouer ensemble, sans jamais arrêter. À côté de [nos] trois albums figurent aussi trois EP et trois splits, pas mal de compilations, au

final nous devons avoir plus 60 titres dehors. De quoi faire six albums pour certain.e.s. Ceci dit, je ne pense pas qu'il faille réduire notre quart de siècle à notre discographie ou nos rares tournées. Faire de la musique ce n'est pas simplement jouer dans un groupe comme on irait à la piscine, le punk rock n'échappe pas à la règle. Ecouter, jouer de cette musique c'est rencontrer des amis, des amours, des passions, c'est un prétexte à la vie. On le fait très certainement aussi pour partager nos sensibilités, mais on le fait principalement pour ce que cela nous inspire. Nous sommes arrivés au début des années 90 avec un certain bagage, des influences que l'on avait plus ou moins digérées. Aujourd'hui nous ne jouons pas de la même manière qu'il y a 25 ans, nos influences ce sont affirmées, étoffées. À défaut de devoir répondre à des attentes quelconques, nous nous accordons la liberté de mettre ce que l'on veut dans nos productions. Il y a sûrement une certaine marque de fabrique dans Nothing More, c'est juste de la fidélité et de la sincérité.

Dernier album en date : **Game Of Truth (Chanmax Records, 2018)**
nothingXmore.bandcamp.com

TWO TONE CLUB

Ragaillard par son dernier opus, le bien nommé *Don't Look Back*, le gang ska du Doubs apparaît plus serein que jamais. Plus de dix ans auront été nécessaires pour que cet album prenne vie et cela n'aura pas été sans conséquences.

Revenons en 2007. Une année clé pour TwoToneClub. Avec la sortie de son troisième album *Now Is The Time*, enregistré à Genève avec Brian D. du groupe américain The Aggrolites, suivie d'une grosse période de concerts, le groupe "décide de sauter le pas et de s'intermittentiser (novlangue)", explique-t-il par email. "Et c'est à partir de là que ça déraile, l'establishment étant peu favorable à ce que de jeunes gens vivent de leur passion ! Conséquences : désenchantement, galères, départs successifs de trois membres fondateurs, etc. Coup dur pour le groupe, mais défi relevé : la release de *Don't Look Back*, quatrième opus enregistré et produit par Tony Platt (producteur anglais ayant bossé avec Bob Marley et Toots And The Maytals mais aussi AC/DC et Motörhead — ndr), apparaît logiquement comme l'événement le plus important de ces dix dernières années pour TwoToneClub." On l'aura compris, TwoToneClub est de ces groupes qui ne se laissent pas aller. Un genou à terre, mais jamais totalement vaincu, les bons souvenirs effaçant les galères et l'avenir en ligne de mire plutôt que le passé ! Positive mental attitude, comme dirait l'autre. "On n'évite pas la routine, on l'envisage juste différemment. Always look on the bright side of life ! On se réjouit de revoir de vieilles connaissances, de rencontrer de nouvelles têtes, et le shoot d'endorphine d'après concert relance la machine. Tout est sensation. Et on a passé le cap des 27 alors autant continuer façon Lemmy ! Et bien sûr merci à nos proches pour leur soutien." Rien ne peut donc entamer le moral des troupes. Même le biz de la musique qui s'effrite un peu plus chaque année. TwoToneClub s'en tape royalement. "On ne passe pas à la télé, ni à la radio, on n'est pas à la mode, So What !"

Dernier album en date : **Don't Look Back (Productions Impossible, 2018)**
www.twotoneclub.fr



WASHINGTON DEAD CATS



Déjà morts à leur naissance en 1984, les Chats de Washington ne craignent ni le temps qui passe, ni les modes qui se succèdent. Le groupe parisien œuvre toujours au service d'un rock'n'roll fiévreux et divertissant après dix albums. Mathias, le chanteur, transmet son savoir.

Secrets de longévité ? Se renouveler sans cesse, avoir envie d'écrire de nouvelles chansons en essayant de ne pas se répéter, trouver de nouveaux terrains de jeu. Surtout ne pas faire comme certains groupes, qui jouent leurs premiers albums toute leur vie. Nous modifions notre répertoire à chaque tournée afin de prendre des risques, ne pas jouer des morceaux que les gens attendent mais des nouvelles chansons. Nous organisons des événements par plaisir, le plaisir de jouer reste notre première motivation. Nous participons tous à plusieurs groupes, dans différents registres musicaux, ce qui permet de nous enrichir sans nous lasser, car il y a toujours le risque, avec un projet unique, d'avoir l'impression de tourner en rond.

Has been ? Nous étions déjà le groupe le plus has been du monde à 18 ans quand nous avons commencé car nos influences faisaient déjà partie du passé (rockabilly, surf, blues, country, punk 77) (rires). (...) Nous n'avons jamais voulu naviguer au gré des modes ou tenter d'être autre chose que ce que nous sommes : un groupe de rock'n'roll.



8°6 CREW

En 2008, après un arrêt de plusieurs années, 8°6 Crew reprenait du service pour le plus grand plaisir de son public et le sien. Une pause salutaire qui permet au gang parisien de retrouver l'élan de sa prime jeunesse et dont les effets sont encore perceptibles en 2018. Charly au micro.

Motivations :

En plus de la passion ? Le public, qui a toujours été présent et nous donne beaucoup, c'est ce qui nous motive avant tout. Sinon, c'est l'envie de composer, faire des concerts, rencontrer des gens, faire un truc qui nous sort de nos vies ordinaires, ça procure beaucoup d'excitation et de fierté. (...) On a tous évolué mais nos caractères et les conneries qu'on raconte sont plus ou moins

Modes :

Pour être franc j'ai toujours eu l'impression d'être has been. Je ne me suis toujours senti en marge, être skinhead n'est pas une mode, c'est un mode de vie. Je pense que c'est l'authenticité et le fait de ne pas virer à sa propre caricature. Ça, on ne nous l'a jamais reproché. C'est surtout les nouvelles générations qui nous donnent un coup

Coups durs ? Rien ne peut avoir raison de nous, nous venons d'une culture fondamentalement DIY ou indépendante, donc nous ne subissons pas les remous de l'industrie musicale. Il est évident que le piratage et le MP3 peuvent être un problème, car nous avons besoin de vendre des disques pour en produire de nouveaux, mais nos tournées marchent suffisamment et la vente de vinyles ou de t-shirts en concerts compensent le manque à gagner des ventes de CD. Les modèles économiques changent mais sont sans doute plus durs pour les groupes de variété (...). La seule chose qui aurait pu avoir raison de nous c'est le vol de notre matériel il y a 3 ans en pleine tournée. C'était vraiment une galère ! Mais je crois que cela a duré deux heures avant que nous nous reprenions et repartions jouer à Toulouse. Nous avons reçu tellement de messages de solidarité, de groupes voulant nous prêter leur matériel dans les villes où nous passions... ça a été vraiment réconfortant.

Vertus de l'âge ? Il est évident que ce que nous avons [de plus que les groupes débutants] après 34 ans de tournée, c'est l'expérience, le sang froid dans les situations difficiles et aucun problème de gestion d'ego. Ce que nous n'avons pas c'est sans doute la naïveté, qui est un véritable moteur quand tu commences un groupe et que tu crois que le monde t'appartient. Cette naïveté je l'entends sur notre premier album et sur les premiers albums de beaucoup de groupes. Elle se retrouve parfois par bribes mais jamais de la même manière.

Héritiers ? En rockabilly : **Howling Jaws**, qui sont ouverts musicalement et insufflent une énergie nouvelle à ce style. En punk rock, **Breakout**, pour leur énergie et leur volonté. En garage, **Les Gry Gry**. En new psychobilly, **Crazy Dolls and the Bollock** (Bordeaux). Et en blues, **Dirty Deep**.

2019 ? Le nouvel album *Attack of The Giant Purple Lobsters* est un disque qui parle de la mutation de homards en homards violets géants suite à l'accident de Fukushima et à la pollution de l'océan par les échappées radioactives de la centrale, qui tue ou transforme tout. Les homards violets géants viennent se venger et détruire l'inconsciente race humaine. C'est musicalement un album plus rentre-dedans que les précédents, avec pour certains titres un retour à un Punkabilly tendu, et à l'inverse l'exploration de nouveaux styles musicaux. Nos influences ont toujours été assez larges et nous conservons la même volonté de tenter d'écrire des chansons avec une énergie punk influencée par différents styles : le blues, le garage punk, le surf, la country, le punk 77 et rockabilly.

Prochain album : *Attack of The Giant Purple Lobsters* (2019, Devil Deluxe) www.washingtondeadcats.com

les mêmes depuis qu'on se connaît. Mais la routine, la fatigue et la démotivation sont le lot de chaque groupe. Il faut savoir mettre son ego de côté.

Ce qui peut tuer un groupe, ce sont souvent des mauvais choix. Nous avons la chance d'être sur un bon label, UVPR?, ce qui permet vraiment de se consacrer au groupe, en évitant beaucoup de tracas techniques sur la fabrication et la distribution de nos disques. On a de bonnes ventes, même si tout est relatif, et nous jouons régulièrement bien que notre style musical, le ska/reggae ne soit plus beaucoup à l'affiche.

de vieux bienveillant, car comme nous à notre époque, il y a, en général, beaucoup de respect pour "les anciens". On compare nos expériences et c'est très enrichissant pour tout le monde.

Old timers... :

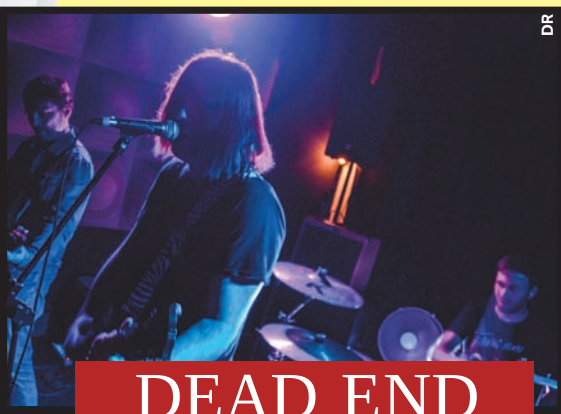
C'est un éternel recommencement, on est forcément plus blasé, on ne fait pas de sauts périlleux quand on nous propose un concert, mais on est toujours fiers de jouer avec des groupes qui nous ont inspirés ou qu'on a kiffé quand on était plus jeunes. On a la réputation pour nous, le nom 8°6 circule depuis 20 ans, ça donne un peu d'avance sur un novice. Mais [les jeunes] sont partout sur les réseaux sociaux et là j'avoue, ils regagnent de la distance. Plus tu arrives tard, plus c'est dur de faire un truc original, mais comme je l'ai dit, c'est un éternel recommencement, avec des groupes qui innovent et surprennent. Dans la musique tout est possible, il faut juste trouver la bonne alchimie.

... et nouveaux groupes :

Il y en a beaucoup [de bons]... Si on reste dans la oi!, je pense que **Lion's Law** sort du lot. Ils ont de bons morceaux, mais c'est surtout le fait d'avoir fédéré autour d'eux toute une nouvelle jeune scène oi! avec une vision positive et décomplexée. Ils ont des contacts à travers le monde, ils ont joué partout, c'est un groupe de stature internationale et bien rock'n'roll...

Dernière album en date : *Working Class Reggae* (2017, UVPR?)

le86crew.free.fr



DR

DEAD END

"La passion est ma seule motivation. Le punk-rock m'a littéralement sauvé la vie. Je suis entré dedans au moment où ma vie était en sursis. Pourquoi en sortirais-je à part pour mourir ? Le plus tard sera le mieux...", explique Wattie. Cela n'étonnera donc personne si Dead End, son groupe, est toujours là... contre vents et marées.

Tu as financé *Suicide Notes*, le dernier album, via une plateforme de crowdfunding. Pourquoi ?

Depuis que je n'ai plus de label et qu'aucun autre n'a été intéressé, j'ai utilisé les moyens qui s'offraient à moi et je les assume. Les gains obtenus lors de mon passage à un jeu TV ont permis de financer *Clusterfucktabulous!* en 2010 et le financement participatif Ulule a permis de sortir *Suicide Notes*. On ne se sent jamais à l'aise quand on lance ce genre de projet, cela met beaucoup de pression car on espère être à la hauteur des attentes des contributeurs.rice.s.

Sur Internet, on trouve à peu près tous les services pour qu'un groupe donne vie à ses idées et les promotionne derrière un écran. Dans la réalité, un groupe seul, comme Dead End, s'en sort-il vraiment ?

Ça t'étonne si je te dis non ? D'ailleurs il y a peu de groupes qui peuvent prétendre s'en sortir, surtout dans ce style musical, et en plus en France. La raison est que nous sommes noyés dans l'offre aujourd'hui. Internet a fait émerger un nombre important de groupes, du pro à l'amateur, parfois au même plan. Il y a des groupes qui jouent de la daube dans leur cave qui ont plus de followers qu'un groupe qui se casse le ionf depuis des années à faire des disques et des concerts. J'ai toujours considéré Dead End comme un groupe semi pro, c'est à dire qu'on fait les choses aussi consciencieusement que les pros mais avec de modestes moyens. Mais cela coûte plus que cela ne rapporte. (...) Les plateformes de services sur Internet ne prennent aucun risque. Dans leurs propositions pour "aider les artistes", ce qui compte c'est qu'elles gagnent de l'argent sur ton dos. Ce sont les contributeurs.rice.s qui font le succès du projet, ne l'oublions pas, la plateforme met juste un système en place et empoche sa commission.

Dead End s'est produit en concert il y a peu. Cela faisait longtemps que ce n'était pas arrivé, non ?

Dead End se produit modérément en concert, mais n'a jamais cessé d'exister malgré quelques petites remises en question. On vient de sortir notre cinquième album en plus de 20 ans d'existence. Nous le défendons sur scène dès que possible car d'une part, je ne peux pas assurer plusieurs concerts d'affilée et d'autre part, les membres de Dead End ont aussi leurs propres groupes qui tournent régulièrement. Mais l'année 2019 risque de nous voir jouer plus que jamais. Un EP vinyle coloré avec 4 titres inédits est en préparation pour cette même année...

Dernier album en date : *Suicide Notes* (Cruxifix, 2017)
deadend.free.fr



DR

PANIK LTDC

1981 : formation de Panik à Paris. 1983 : sortie de l'album *Panik LTDC*. 1986 : split du groupe. 2008 : renaissance sous le nom Panik LTDC (pour Les Troubadours Du Chaos). 2018 : Sortie d'un nouvel album intitulé *Aujourd'hui plus qu'hier*.

Christian, le chanteur du groupe d'Île-De-France, et Guy le guitariste, sont les seuls rescapés du Panik d'antan. Si la motivation des deux compères ne semblent pas avoir failli, il a été difficile pour eux de trouver des musiciens avec qui continuer l'aventure. "Trois ans après le premier album, le groupe a explosé", explique-t-il, "mais j'ai continué avec Guy pendant quelques années avec des influences plus métal. Deux maquettes ont été enregistrées à cette époque. Puis à partir de 1998, plus rien. Le groupe ne s'est reformé qu'en 2008 toujours autour de Guy (guitare) et moi (chant)." Si cette reformation était avant tout prétexte à accompagner la réédition CD du premier album de Panik, Guy concluait néanmoins son interview dans Punk Rawk #39 par la volonté de graver de nouvelles compositions sous peu. L'album est bien là, mais il aura fallu attendre dix ans. "On a enchaîné les batteurs et les bassistes jusqu'à trouver une stabilité en 2013, ce qui nous a permis d'enregistrer notre album. Un groupe, c'est comme un couple, à quatre c'est pas évident", lance Christian, aujourd'hui confiant dans sa décision d'avoir fait de Panik ce qu'il est. "Il ne faut surtout pas se laisser aller dans un train train quotidien malgré les années. Je n'ai jamais perdu ma passion pour le rock en général, elle est intacte et les sujets de société ne manquent pas. Bref y'a encore beaucoup de boulot pour des passionnés comme nous." Avec un titre comme *Aujourd'hui Plus Qu'Hier*, le ton est donné. "Pendant l'interruption du groupe, je me suis rendu compte que je m'endormais, je repensais à nos jeunes années et la nostalgie me rongait. Il faut se mettre des claques, ne pas se dire "c'est comme ça, on ne peut rien faire". Pour moi, être punk aujourd'hui n'a jamais été aussi d'actualité, parce que le No future est vraiment palpable, bien plus qu'il y a 30 ans !"

Dernier album en date : *Aujourd'hui plus qu'hier* (Combat Rock, 2018)



© Laurent Lagarde

ATTENTAT SONORE

Ce n'est pas un groupe connu. Il joue peu. Il est discret sur le web. Mais depuis 1988, Attentat Sonore est là, œuvrant dans l'ombre au service d'un style qui est (beaucoup) plus que de la musique.

On joue toujours pour les mêmes raisons", lance Raf (guitare), "Participer à ce qu'on aime, parce qu'on a notre mot à dire, parce qu'on n'aime pas être juste spectateurs ou consommateurs. C'est une des différences fondamentales entre le punk et le reste du rock : le DIY, la reprise en main de toute la chaîne entre la musique et sa distribution, l'autogestion." Pour Tolbi (chant), la longévité du groupe est accessoire. "J'ai du mal à considérer Attentat Sonore comme un "vieux" groupe, c'est une formation qui a tout le temps été en mouvement que ce soit au niveau du line-up ou des influences, créant du renouveau comme un groupe récent." Bref, Attentat Sonore en 2018, ça a du sens. "Vu ce qu'il se passe ces derniers temps, entre le mépris du gouvernement Macron, le repli sur soi, l'extrême droite au pouvoir en Europe et dans le monde, il y a de quoi dire et de quoi faire niveau rage en 2018", explique Tolbi. "La détermination est là au départ mais elle est renforcée par les rencontres avec les actrices et les acteurs de cette scène", continue Raf. "La solidarité y règne davantage et les amitiés la rendent plus attractive, loin de l'esprit de compétition. Avec le recul on arrive sans doute mieux à se rendre compte de l'importance de ces valeurs, loin des paillettes et des succès plus ou moins éphémères, ou des retours sur scène de groupes qui ont tout lâché depuis longtemps et viennent faire du cash facile. (...) Le punk n'est pas un hobby pour nous, parce qu'il nous apporte beaucoup, autant individuellement que collectivement. C'est à la fois un moyen d'expression, un mode de vie, une catharsis, une culture et une fête permanente... (...) On prend tout ça au sérieux, mais ça reste tout dans le rouge et ça correspond à ce que l'on est." En 2018, Attentat Sonore, c'est *Turbulences*, son dernier disque, soit plus de 30 ans de culture punk-rock.

Dernier album en date : *Turbulences* (DIY Vinyl, 2018)

www.attentatsonore.com



NEOPHYTE

Il était au sommaire du dernier numéro de Punk Rawk en 2008, venant de sortir le maxi *Effort Discographique #1* et en était plutôt fier. Romain, chanteur-guitariste du trio messin, revient sur les dix ans écoulés et ceux à venir.

Après 2008 ? Chaque sortie de disque [de Néophyte] est en soi un évènement et le moins qu'on puisse dire c'est qu'en dix ans nous n'aurons pas eu souvent l'occasion de sabrer le champagne... [Après] la sortie du maxi *Effort Discographique #1* (...), on aura connu les joies de la mise en rayon en 2011 avec l'album *Faux Mouvement*, en 2017 avec la compilation *Etat Des Lieux* et en juin dernier pour le cinquième opus *Vue d'ensemble*. Mais parce que l'aspect humain reste la chose la plus importante, je dirais que l'évènement le plus significatif de la dernière décennie reste le départ de notre batteur Ludo et l'arrivée d'Arnaud.

Mutation de l'industrie musicale ? C'est évident que nous n'atteindrons plus jamais les chiffres de vente

les efforts nécessaires pour rendre mon discours limpide et intelligible de tous. Artistiquement, Néophyte a toujours été dans une démarche radicale en refusant de donner aux gens ce qu'ils étaient en droit d'attendre. Ça donne les nombreuses escapades acoustiques que le groupe compte, les incursions de violons de *Vue d'ensemble*, les longues minutes de larsen de *Perspective Forcée*, la chanson unique de 41 minutes de *Faux Mouvement*... Dis comme ça, j'ai bien conscience du caractère élitiste et un poil pédant de l'entreprise alors que nous n'avions à la base qu'un seul but : celui d'offrir une alternative au punk rock festif et politiquement paresseux.

États des Lieux ? L'exercice [de la compilation commémorative] est compliqué et cruel car il te renvoie

indécents de la première partie des années 2000. Pour autant, les disques de Néophyte continuent à se vendre sans avoir besoin de tourner inlassablement. Malgré un budget de production assez élevé, *Vue D'ensemble* a été presque immédiatement remboursé à sa sortie. Si ça ne témoigne pas nécessairement d'un regain de vitalité de l'industrie du disque, ça prouve au moins que le groupe peut encore compter sur un noyau dur d'une fidélité à toute épreuve...

Néophyte, incompris ? Définitivement mais j'aurais tort de m'en plaindre car je n'ai jamais fourni

systématiquement à ta propre médiocrité, à ton incapacité à mener à bien un projet. Il prouve qu'au final ton travail n'aura eu que peu de résonance et n'aura jamais vraiment dépassé le stade de l'anecdotique. Cela n'enlève rien au fait que j'ai rédigé le texte États d'âme avec beaucoup de plaisir et que je me suis même surpris deux ou trois fois à esquisser un sourire derrière mon clavier...

Combat Rock ? Néophyte serait encore là [sans le label] mais probablement pas dans les pages de ton magazine ni sur les étals des disquaires de la région. On serait un énième groupe fantomatique local luttant pour placer quelques dizaines d'albums en dépôt-vente. Nos liens avec Combat Rock ont évolué depuis tout ce temps. La confiance que Caps m'accorde est un luxe dont je ne saurais me priver. Au même titre que son amitié.

Punk Rock romantique ? Érudit, Caps a certainement utilisé le terme en toute connaissance de cause. Une chose est sûre, Néophyte pourrait se revendiquer du romantisme. L'utilisation abusive de l'expression du moi, la mélancolie, le goût pour la solitude, la volonté de retrouver la liberté dans l'art, l'engagement dans le combat politique, la nostalgie... On retrouve tout ça dans les albums du groupe.

Après 19 ans d'existence ? Il me reste des tonnes de choses à découvrir, à apprendre et à assimiler. Même musicalement, je suis sur le point d'utiliser les 6 cordes de ma guitare en même temps. Démonstration si besoin en est que le nom [du groupe] a encore du sens. Et objectivement, on jouit d'une très mauvaise réputation avec ce patronyme-là, j'ose à peine imaginer ce que ça donnerait avec celui d'Expert.

Dernier album en date :

Vue D'ensemble (Combat Rock, 2018)

www.neophyte-net.com

BURNING HEADS

Communément appelés "Les Patrons" du fait de leur longévité (30 ans en 2018) et de leur parcours exemplaire au sein du punk rock mondial, les Têtes Brûlées font bien plus que de la résistance, ils l'organisent.

L'abandon, la baisse de motivation ou la routine, chez Burning Heads, on ne connaît pas. Il n'empêche qu'il faut respecter quelques principes pour tenir trente ans. "Il faut aimer la musique et aimer ses collègues", avance Thomas, le toujours fringant batteur de la formation orléanaise. "Il faut avoir toujours 15 ans, il faut toujours faire ce que l'on a envie de faire même si ça ne ressemble pas à ce qu'on a l'habitude de faire, il faut faire des beaux concerts, partager des choses et il faut essayer de profiter de tous ces moments au maximum." Principes confirmés par Pierre (chant & guitare) : "La routine aurait été de faire toujours le même concert avec les mêmes morceaux, mais on a changé de set à chaque fois que l'on commençait à ressentir une certaine monotonie. Et même si on avait voulu faire exactement le même concert tous les soirs, on n'aurait pas pu : un concert punk n'est pas calculé du début à la fin de soirée. (...) Un bon concert, quand tu es sur scène, c'est le public qui te le donne." Pierre conclut le sujet : "Rien ne peut

arrêter ce groupe, à part nous-mêmes." En 30 ans, le groupe semble avoir tout fait : des disques (des CD, des vinyles, du studio et du live), des tournées (des longues, des courtes, des marathons) ; quadriller la France et l'Europe, jouer aux USA et au Japon ; partager la scène avec des débutant.e.s, des têtes d'affiche et même ses idoles ; jouer dans des rades et des squatts et même des festivals grand public ; revisiter le reggae, toucher à l'électro et même chanter en français (sur le split CD avec Vulgaires Machins). "Personnellement, je suis souvent dans le moment présent", avoue Thomas. "Je ne suis pas comme un ancien combattant qui se souvient des jours glorieux et qui a besoin de ça pour exister. J'ai jusqu'alors pas vraiment réalisé le chemin parcouru et pas du tout comptabilisé les concerts, les tournées et toutes nos aventures." Voilà qui tombe bien puisqu'un livre sur le groupe est en cours d'écriture. *Hey You!* (c'est le nom de l'ouvrage) mettra non seulement en relief l'histoire des Burning, mais aussi l'influence tentaculaire qu'ils ont eue sur la scène française. "C'est parce que des gens ont eu envie d'écrire un livre sur les Burning Heads que j'ai réalisé que nous avions une histoire et quelle était suffisamment riche pour pouvoir en faire un bouquin", continue le batteur. "C'est en fouillant dans nos souvenirs que j'ai commencé à voir tout ce chemin parcouru dans le monde du punk rock. Jusque là, je n'avais pas eu le temps, ni eu le besoin de plonger dans notre passé." Même sentiment chez Pierre. "C'est un plaisir de savoir que les mecs qui écrivent ça sont des personnes qui nous comprennent car ils ont vécu une partie de notre histoire en tant que spectateur, mais aussi en tant que musiciens dans leurs propres groupes." N'empêche, trois décennies à brûler les planches, ça laisse des traces, forcément. Et ce même si les concerts des Burning restent toujours des moments de haute considération. Avec le temps, "ce qu'on n'a plus, c'est la fougue, l'énergie, l'envie de tout bousculer, sans peur des réactions", avoue Pierre. "Il nous manque aussi des dents, on tient moins longtemps une session de skate et il faut une semaine pour se remettre d'une seule soirée (rires)." "Le niveau technique des jeunes est bien meilleur que le nôtre à l'époque. J'ai l'impression que nous maîtrisons moins bien nos instruments lorsque nous avons commencé." Et quels sont les nouveaux groupes qui ont impressionné "les Patrons" ? Pour Thomas, une réponse : "Not Scientists et leur ascension fulgurante" ; pour Pierre, "Not Scientists, Jodie Faster, Youth Avoiders, MSSFRNCE, Johnny Mafia... des groupes qui font ce qu'ils veulent, des sales gosses qui jouent bien mieux que nous et qui envoient la purée sans se préoccuper de savoir si ça va vendre un disque ou pas." La relève est donc assurée si un jour elle a besoin de l'être.

Dernier album en date : *KXLU Live 1999* (Nineteen Something, 2017)

oppositeprod.bandcamp.com



RAGE TOUR &
ENRAGE PRODUCTION
présentent



LIVE AT
HELLFEST

Et édition deluxe 2Cds
«la peste et le choléra» disponibles

www.tagadajones.com - www.enrageprod.com - www.athome.fr

Retrouvez l'intégralité du merchandising sur :

Merchenligne.fr

© ENRAGE PRODUCTION

XXV^{EME} ANNIVERSAIRE



ON N'A PLUS 20 ANS

Vendredi 12 avril :

LE BAL DES
ENRAGÉS
ULTRA VOMIT
NO ONE IS INNOCENT
LOFOFORA
BLACK BOMB A

Samedi 13 avril :

TAGADA JONES
SICK OF IT ALL
LES SHERIFF
LES RAMONEURS
DE MENHIRS
PUNISH YOURSELF

12 ET 13 AVRIL 2019
FONTENAY LE COMTE (85) ESPACE RENE CASSIN



Tarif 1 jour 28€ (+ Frais de loc)
Mise en vente des pass 1^{er} vendredi 30 Nov à 18h
WWW.RAGETOUR.COM



RAGE TOUR
CONTACT Booking
RAGE TOUR
3-11 rue du Décan
20000 Brest
www.rageprod.com
booking@rageprod.com

athome

ENRAGE PRODUCTION



certificat d'authenticité
du label officiel de la
Commission de la Musique

YAMAHA

maise

AGNER
EQUIPEMENTS

Disco

EMERAL

Ltd

Rock Hard

MYROCK

oui FM

NOT SCIENTISTS

Électrons Libres

Par Olivier Portnoi • Photo Olivier Ducruix



FONDÉ PAR DEUX EX-UNCOMMONMENFROMMARS, NOT SCIENTISTS S'EST TRÈS VITE AFFIRMÉ COMME UNE FORMATION À PART ENTIÈRE ET NON PAS COMME LA PROLONGATION DE. ARMÉ DE **GOLDEN STAPLES**, SON SECOND ALBUM, LE GROUPE ÉLECTRISE LES ROUTES D'EUROPE AVEC PLUS D'ENTRAIN QUE JAMAIS IMPOSANT SA MIXTURE ENTRE LA POP, LE PUNK ET LA NEW WAVE GRÂCE À UN LIVE FOUDROYANT.

Qu'est ce que cela a apporté à Not Scientists de signer sur un label allemand comme Kidnap ?

Ed (chant/guitare) : On a pu trouver un tourneur en Allemagne, bénéficier d'un véritable travail de promotion et avoir des passages radios. Il est désormais plus facile d'y jouer régulièrement dans de bonnes conditions. Et il y a plus de monde aux concerts.

Tu as le sentiment que la scène allemande est différente des autres ?

Ils ont peut-être plus de public pour la musique rock. D'ailleurs, les groupes américains ou anglais tournent plus en Allemagne qu'en France. Ce n'est pas une nouveauté. Il y a peut-être plus de salles autonomes et plus d'endroits où jouer. Les salles bénéficient souvent d'un sleeping au dessus de la scène, ce qui est pratique pour les groupes... J'ai l'impression qu'il y a plus d'endroits adaptés à ce genre de musique qu'en France par exemple. Chez nous, les endroits où l'on peut faire du rock ou du punk ont tendance à malheureusement fermer à cause des lois contre les nuisances sonores et autres conneries. Dès que l'on a fini le dernier album, on l'a envoyé à des labels de différents pays. On a eu trois réponses de trois labels allemands. C'est Kidnap qui s'est montré le plus enthousiaste.

Depuis le début de Not Scientists, vous avez eu cette volonté de tourner à l'étranger. C'est peut-être l'une des grosses différences par rapport aux débuts d'Uncommonfrommars. Aujourd'hui, chaque nouveau groupe sait qu'il est possible de jouer ailleurs.

Oui, c'est vrai. Quand on a attaqué Not Scientists, on a continué dans la même dynamique que les Unco à la fin. On tournait alors beaucoup à l'étranger. On a suivi ce modèle. On s'est parfois cassé les pattes dans certains pays, comme en Allemagne par exemple où on s'est rendu compte que l'on était inconnus et que le groupe avait besoin d'un peu d'aide.

La scène punk change d'un pays à l'autre ?

Partout, on retrouve des fans de punk rock. Les gens s'habillent toujours un peu pareil, avec les mêmes t-shirts, les mêmes patches de groupes. C'est ce qui est intéressant avec cette scène. Tu peux aller partout dans le monde et retrouver des gens qui ont les mêmes idées que toi et partagent la même passion pour la musique. Cela t'aide à te sentir un peu chez toi où que tu ailles. Après forcément en Italie, on boira plus de café et on mangera plus de pizza. En Angleterre, on boira plus de pintes de cidre. Mais les fans de ce style de musique se ressemblent beaucoup.

Il y a un gros cycle de travail chez Not Scientists. Outre les innombrables tournées,

vous avez déjà deux albums, deux EPs, des inédits pour divers projets. C'est un rythme que l'on a conservé des dernières années d'Unco. C'est plus intéressant pour tout le monde quand il y a constamment de la nouveauté. Y compris pour nous. Cela permet aussi d'avoir tout le temps une actualité et un prétexte pour tourner.

L'idée de Not Scientists est-elle apparue avant la fin des Unco ? Avec Jim (bassiste passé gui-

tariste/chanteur), aviez-vous déjà cette envie de faire autre chose musicalement ?

Non. Ce n'était pas prémédité. Bien que sur la fin d'Unco, ce n'est pas que l'on se lassait du genre mais quand on réécoute notre dernier album, on sent des tentatives d'essayer autre chose. Peut-être qu'inconsciemment on tendait vers autre chose et que quand le groupe s'est arrêté, cela nous a paru comme une évidence. Démarrer Not Scientists nous a permis de nous libérer, entre guillemets, d'un style et de se réinventer sans avoir cette pression inconsciente de devoir appartenir à un style particulier.

Quand vous avez ouvert pour Superchunk à Paris en septembre dernier, tu as expliqué sur scène à quel point ce groupe a été important pour toi dans la genèse de Not Scientists.

Complètement. J'ai écouté Superchunk avant d'écouter du punk rock. C'est un de mes premiers amours en musique. Quand on a arrêté Unco, bizarrement, c'est ce groupe qui est revenu à fond. Pas que lui. Il y en avait d'autres comme The Cure, The Pixies. D'un coup, tout paraissait possible. Puis petit à petit, on est arrivé à définir notre style quand on a réussi à comprendre notre son. On savait que l'on allait être comparés aux Unco au départ. Avec ma voix et celle de Jim, c'était inévitable. Mais la composition des morceaux s'est faite dès le départ de manière totalement différente.

“On savait que l'on allait être comparés aux Unco au départ. Avec ma voix et celle de Jim, c'était inévitable. Mais la composition des morceaux s'est faite dès le départ de manière totalement différente.”

Ed

Il y a un gros travail de son sur Not Scientists. Fini les Marshall. Votre son clair et votre texture sonore vous démarquent des groupes de punk rock plus traditionnels.

On a tout fait à l'envers en commençant Not Scientists. On a d'abord acheté les amplis pour nous forcer à partir dans une autre direction. Quand pendant 15 ans, tu as écrit un certain type de musique, c'est difficile d'en sortir. On a acheté des amplis différents qui ne saturent pas et qui nous ont forcé à composer différemment et à jouer différemment. Cela nous a amené dans des directions que l'on attendait pas vraiment. Mais on a pu réapprendre à écrire et à jouer. Quand je dis que l'on a tout fait à l'envers, c'est vrai. On a même commencé à booker des dates sans avoir rien enregistré. On n'avait même pas de nom de groupe. Cela nous a forcé à écrire très rapidement, enregistrer et puis trouver un nom. On a choisi le moins pourri que l'on avait en stock (rires).

C'était quoi les autres noms possibles ?

Je ne m'en souviens plus mais ce n'était pas terrible (rires). Le nom Not Scientists nous a plu car il était atypique et bizarre. On n'était pas sûr de l'assumer au début mais au final,

je trouve qu'il nous va bien parce qu'il est justement bizarre. Avec Not Scientists, on ne sait jamais trop où se placer. On peut jouer avec des groupes de punk rock, de hardcore, de pop mais on ne ressemble à aucun d'entre eux. On n'a encore jamais joué avec un groupe où l'on s'est dit on fait le même style qu'eux.

Est-ce que l'on aborde la musique différemment à vingt ans qu'à l'approche de la quarantaine ?

Je ne peux parler que pour moi. Mais non, je n'ai pas l'impression qu'il y a un changement. Si tu en parles à mes proches, ils te diront sûrement que j'ai un peu du mal à grandir (rires). Je ne sais pas si c'est le syndrome de Peter Pan, mais le corps vieillit alors que le cerveau reste le même.

Vous n'avez fait qu'une seule tournée aux Etats-Unis qui a été un peu compliquée non ?

Oui. Bazile, notre batteur, n'est même pas sorti de l'aéroport. La douane l'a emmené dans un bureau pour un interrogatoire plus poussé. Ils ont pris son téléphone et son ordi, ont fouiné dans ses mails et ont trouvé des traces de la tournée que l'on s'appropriait à faire alors que l'on n'avait pas de visa de travail, beaucoup trop coûteux pour nous. On était venus avec de simples visas de tourisme comme le font tous les groupes européens. Bazile a été mis en prison pendant 24 heures

avant d'être raccompagné jusqu'à son siège dans l'avion pour qu'il rentre en France. Il n'a eu droit qu'à un coup de fil pour nous prévenir. On ne savait pas quoi faire. Dans notre misère, on a eu un peu de chance. On devait tourner avec les Copyrights et Masked Intruder. Mickey Erg faisait la batterie pour les Copyrights et vu que l'on se connaissait, il s'est proposé d'apprendre les morceaux en une nuit. Après une répétition, on était sur scène avec lui. Pendant tout ce temps, on ne savait pas où était Bazile. Il a vraiment été traité comme un criminel. Mickey Erg a simplifié quelques parties pour être à l'aise et on a pu faire la tournée jusqu'au Fest à Gainesville où Luke, le véritable batteur des Copyrights, a pris sa place sans que l'on ne répète une seule fois avec lui si ce n'est dans une chambre d'hôtel où il tapait avec ses baguettes sur un oreiller. Il a vraiment assuré et de là, on est parti une semaine avec lui. Au final, on a réussi à sauver cette tournée même si c'était vraiment nul et atroce pour Bazile. Cela serait compliqué d'y retourner aujourd'hui, à moins d'avoir une grosse opportunité.

notscientists.bandcamp.com

FRUSTRATION

Au bonheur des drames

Par Jérôme Treuvelot • Photos Blaise Arnold & Titouan Massé



JAMAIS LAS DE CREUSER LE MICROSILLON ET L'ASPHALTE, **FRUSTRATION** S'EST AU COURS DES ANNÉES FORGÉ UNE RÉPUTATION QUI DÉPASSE DEPUIS BIEN LONGTEMPS NOS FRONTIÈRES. LA RAGE AU VENTRE ET LE CŒUR SUR LA MAIN, LE GROUPE S'APPRÊTE À RENTRER EN STUDIO AFIN DE NOUS BALANCER UNE NOUVELLE MANDALE DONT EUX SEULS ONT LE SECRET. RENCONTRE AVEC **FABRICE GILBERT**, CHANTEUR ET PAROLIER DU QUINTEtte.

Deux ans après la sortie de *Empires of Shame* quel bilan tires-tu ?

Fabrice : On a énormément joué pour la sortie de cet album, qui tombait également au moment des dix ans de Born Bad, notre label, et de toutes les dates prévues à l'occasion de cet anniversaire partout en France. Néanmoins, je ne dénote pas de différence majeure, si ce n'est que nous avons beaucoup joué. Pour moi il y a vraiment eu un départ pour le groupe à la sortie de *Relax*, notre premier LP en 2008.

Evidemment nous sommes sans doute de plus en plus connus maintenant car nous avons eu une petite portée médiatique et avons pas mal tourné, mais nous sommes sur une sorte de plateau depuis et nous savons que nous irons difficilement plus loin. Ceci dit, cela nous va très bien. Après, vu que nous avons passé beaucoup de temps sur la route, nous n'avons pas beaucoup composé. Néanmoins, ceci nous a permis d'expérimenter une nouvelle méthode de travail. Nous nous sommes servis pour une

fois de la modernité, on a groupé tous les plans que nous avions composés et nous avons partagé les fichiers sur internet afin d'échanger autour et de les transformer en morceaux, vu que nous sommes assez prolifiques au niveau de petits thèmes mais pas sur des morceaux en eux-même. C'est Pat, notre bassiste, qui a initié et organisé cette nouvelle méthode de travail. Nous avons pioché dans tout ce que nous avons enregistré au gré du temps à droite à gauche, il y a même des plans très vieux que nous n'avions

pas utilisés jusqu'alors. J'ai pu travailler sur les paroles tout en ayant les titres à disposition sur mon ordinateur, j'arrivais ensuite en répétition avec le bon nombre de pieds et la mélodie, le travail de chant était fait, ce qui fait que nous avons gagné beaucoup de temps sur la composition des nouveaux titres.

Justement, vous allez bientôt enregistrer un nouvel album ; par delà votre nouvelle méthode de travail vous prenez ça comme un nouveau tournant ?

F : Alors pas du tout, nous appréhendons ce disque comme les autres, comme une continuité. Nous avons un rythme de sortie d'un disque tous les trois ans, nous allons l'enregistrer cet hiver et cela va donc normalement sortir fin 2019. Lorsque nous avons assez de titres nous enregistrons, c'est aussi simple que cela. Pour parler de cet album en lui-même, il va y avoir une dizaine de morceaux dont au moins deux, voire trois en français car j'ai vraiment envie d'écrire en français désormais. *Uncivilized* était froid et personnel car je n'étais pas très bien pendant cette période, *Empires of Shame* a amorcé un tournant un peu plus social dans les textes, sans oriflamme brandi non plus. Cette fois, je vais rester sur cette lancée pour la moitié des titres, mais avec une certaine portée vacharde et revancharde assumée. Musicalement, il ne va plus y avoir de titres qui tirent vers la dark folk comme sur *Empires of Shame*, mais on reste dans la tendance de ces années 85/86 avec quelques morceaux un peu plus électroniques et l'apport de boîtes à rythme, la batterie sera toujours là mais un peu en retrait. Électronique, certes, mais pas à la façon de ce que nous avons pu faire sur *Uncivilized* avec "It's Gonna be the Same" par exemple, là il y a des morceaux qui vont être très très froids, je parle beaucoup de la liberté et du respect des gens dans le prochain album.

Il y a toujours eu une certaine pluralité dans votre musique, tout en restant très fidèle à l'identité du groupe. Qu'en dis-tu ?

F : Il y a certain.e.s de nos détracteur.ice.s qui, au début du groupe, disaient que nous faisons trop de styles différents. Pour eux et elles, nous passions trop aisément de la cold wave au post punk en passant par la dark folk. Selon moi, il y a aussi un esprit de tronc commun dans notre musique et cela ne nous gêne pas qu'il y ait aussi un côté madeleine de Proust, que l'on retrouve toujours un goût certain dans nos disques et sur les 15 années de vie du groupe. Mais la pluralité cela nous semble assez naturel en tant que gros acheteurs de disques et spectateurs de concerts tous autant qu'on est.

Justement, s'abreuver de tout ce qui se fait encore est quelque chose de moteur pour vous ?

F : Absolument, il y a une tonne de groupes bien. Par exemple la scène australienne est incroyable avec des groupes comme The UV Race, Suppression Ring à l'époque, Total Control et consorts. Nous écoutons énormément de choses, peut-être plus trop de trucs de hardcore maintenant, mes camarades écoutent de la pop, pas moi mais nous nous abreuons de beaucoup de choses et nous le faisons sans aucun complexe, quitte à ce que l'on nous taxe de pilleurs, on s'en fout on le vit très très bien, nous faisons partie intégrante de quelque chose.

Au niveau de cette scène punk rock, vous avez fait beaucoup de grosses salles ces dernières années, vous avez l'impression de vous en éloigner ou de porter les choses plus loin ?

F : C'est un avis personnel mais j'aimerais bien que l'on soit plus dans le 50/50, en Allemagne

ou en Espagne nous avons la chance de jouer dans des squats ou lieux autogérés, en France on est plus sur une structure de groupe petitement connue, ce qui fait que sur la proportion de concerts joués il y a pas mal de salles de réseaux. Je n'ai rien contre ces endroits, et je ne vais pas me plaindre de remplir des salles, il y a un certain confort de jeu également mais pour un groupe comme le notre, le côté débrouille et artisanat n'est jamais très loin tu sais, on est vite rattrapés. Néanmoins, en 2019 nous avons décidé d'aller jouer dans des villes où nous ne sommes jamais allés, explorer de nouvelles petites salles, sortir un peu du côté normatif de certains lieux.

Pour toi, quelle est la différence entre le Born Bad Records de l'époque Magnetix, Cheveu, Frustration et ce qu'est le label maintenant ?

F : Par rapport au début, JB Born Bad a pris un tournant, une francophonie plus affirmée, et je trouve l'exploration qu'il fait de certaines "musiques du monde" très intéressante. Je pense aux disques de Francis Bebe, Pierre Sandiwi ou les compilations antillaises... Cela dit, je ne suis pas supra client de trucs plus pop, j'aime bien Forever Pavot mais je suis moins fan de certaines



"Nous nous abreuons de beaucoup de choses et nous le faisons sans aucun complexe, quitte à ce que l'on nous taxe de pilleurs, nous faisons partie intégrante de quelque chose."

Fabrice

choses plus psychédéliques, mais ce ne sont que mes humbles goûts. Je sais que les choix de JB peuvent être très critiqués ces temps-ci, mais je sais également qu'il aimerait bien trouver un groupe de punk, ou post-punk qui lui plairait assez pour le sortir, rien ne l'intéresse follement ces temps-ci, et surtout il fait ce qu'il veut.

Cela va être votre premier disque sous une nouvelle ère présidentielle, cela change quelque chose pour toi ?

manquer de thèmes de paroles, mais je suis très très inquiet pour la suite des choses.

Pour conclure, donne moi le top 3 de tes disques de post-punk pour celles et ceux qui souhaiteraient se familiariser avec le style.

F : Alors, *Closer*, le deuxième album de Joy Division, *Bad Moon Rising* de Sonic Youth et *Loin de la Plage* des Provisoires.

frustrationblind.bandcamp.com





JUSTINE LEAGUE

SI JUSTINE EST EN COUVERTURE DE CE ONE SHOT DE PUNK RAWK, C'EST QUE LE GROUPE NANTAIS SYMBOLISE À NOS YEUX LA SCÈNE PUNK ROCK FRANÇAISE ACTUELLE, CELLE QUI NE REPRÉSENTE PAS GRAND CHOSE ÉCONOMIQUEMENT PARLANT, MAIS QUI DEMEURE UNE FORCE D'OPPOSITION (AU MAINSTREAM, AUX IDÉES REÇUES, À LA SOCIÉTÉ LIBERTICIDE, À LA BEAUFERIE GÉNÉRALISÉE) FERTILE ET REVIGORANTE. UNE SCÈNE TAPIE DANS L'OMBRE, ŒUVRANT À L'ÉCHELLE DU PETIT, DU RÉGIONAL, DE L'INDIVIDUEL ET DE L'INTIME ; MAIS QUI, PAR SES CONNEXIONS À TOUTES LES AUTRES FORMES DE RÉSISTANCE, FORME BIEN PLUS QU'UNE SCÈNE MUSICALE.

par Frank Frejnik • photos Delphine Gabet

Justine a hérité des codes du passé de ses aînés (ses frangins comme ses modèles), digéré les influences américaines qui ont bouleversé le circuit à la fin des années 90 et profité de ce qui avait été construit par d'autres. Mais ce qu'en a fait le quatuor lui appartient entièrement, tout comme ce qu'il en fait maintenant. Cependant, pour être plus terre à terre, Justine a sorti en 2017 l'album *06 72 43 58 15* qu'on peut considérer comme une pièce maîtresse du genre (si, si !). Et comme personne n'en a parlé, mettre le groupe en couverture s'est imposé de fait.

Avant propos : pour une parfaite compréhension, veuillez prendre note du vocabulaire *justinien* concernant le nom des albums du groupe :

DPAM = *Du Pareil Au Même* (Crash Disques, 2006) ; **A7** = *Accident n°7* (Crash Disques, 2008) ; **TUA** = *Treillières Uber Alles* (2011, Guerilla Asso / Can I Say?) ; **D+/M-** = *D+/M-* (2014, Guerilla Asso / Can I Say?) ; **06** = *06 72 43 58 15* (2017, Guerilla Asso / Can I Say?)

Chaque nouvel album de Justine est irrémédiablement comparé à votre second, Accident n°7, qui reste la référence de votre discographie. N'est-ce pas déstabilisant d'être toujours ramené vers le passé ?

Fab (basse) : En effet, c'est parfois comme si le reste ne comptait pas vraiment. Mais ça veut dire aussi que pour ces gens-là, A7 a eu un fort impact. On pourrait avoir cinq albums sans qu'aucun n'ait eu un tel impact, toutes proportions gardées pour le petit monde du punk rock

francophone. Mais A7, c'était un gros alignement de planètes : premier gros son, première formule à quatre (celle qui est selon moi le vrai début de Justine), on était tous ultra disponibles pour le groupe, plus jeunes et moins cérébraux, le public Guerilla Asso était à son apogée, etc. Fort à parier que si on sortait A7 aujourd'hui, il serait plus discret. Je comprends aussi que TUA et D+/M- soient plus hermétiques. Ceci dit, j'en suis très fier et j'ai très peu de regrets.

Fikce (batterie) : Ayant découvert A7 en étant simple fan du groupe à l'époque (*Fikce devient le batteur de Justine après la sortie de A7* — ndr), je pense que cet album a apporté un truc nouveau dans le punk-rock français. Quand un groupe réalise un bon album, on s'attend à ce qu'il fasse la même chose à chaque disque. Pour moi, les trois albums suivants sont tous aussi aboutis, mais ils ne peuvent pas rivaliser avec la nostalgie liée aux premières écoutes d'A7.

Olive (guitare) : On aurait dû rajouter le morceau "Vie De Merde" sur chacun des albums quand on les a réédités. Ainsi, personne n'aurait pu nous dire que tel ou tel album "manque d'un petit tube à la "Vie De Merde".

Alex (chant) : Et je ne sais pas si on pourra réunir à nouveau les conditions de création et de production d'A7, tellement nos vies sont embarquées aujourd'hui dans une multitude d'autres choses à côté de Justine.

Faire un disque est-il de plus en plus compliqué ou, à l'inverse, de plus en plus simple ?

Fx : Il ne me semble pas que nous ayons déjà galéré à faire un disque. Que ce soit pour la

composition, où la méthode est rodée : pause des concerts, répétitions et aller-retours d'Alex pour le chant (*Alex habite désormais en région parisienne* — ndr) ou bien pour l'enregistrement où Fab gère tout désormais. Le fait qu'on enregistre chez Fab (au studio *Chipolata Framboise à Treillières* — ndr) nous permet d'être plutôt libres au niveau du planning et de l'organisation. Financièrement, c'est intéressant pour le groupe, le Chipso c'est sympa et pas cher.

Fa : On a pris le parti de simplifier le processus : auto financement via précommandes, sortie sans distribution nationale et entre potes (avec les labels Guerilla Asso et Can I Say?), enregistrement chez moi. Clairement tout est plus simple. Ça peut sonner comme un manque d'ambition, mais depuis qu'on a auto-produit nos disques (*le premier fut TUA* — ndr) et qu'on a abandonné label pro et distribution nationale, on n'a jamais été en galère pour gérer le groupe, le stock de merch ou le camion. Faudrait se balader dans un monde parallèle pour voir si on y aurait gagné à continuer de manière plus pro, mais encore aurait-il fallu trouver les bons partenaires.

O : Pour l'enregistrement de DPAM, on avait 20 ans, pas de boulots, pas de thunes, pas de public. On a racketté nos potes et nos familles pour payer le studio. Aujourd'hui, c'est carrément plus simple, les gens qui écoutent le groupe nous font confiance en finançant le disque, parfois même avant qu'on ait commencé à composer.

A : Du côté de l'écriture des textes et des lignes de chants, c'était quand même devenu un peu étrange avec mon éloignement géographique, les gars composaient la musique à Treillières,



“Il y a chez Justine une espèce de passion pour le non-sens, les antihéros, les losers, le désordre, le bazar.” Alex

m'envoyaient ça et je faisais les trucs un peu tout seul dans mon coin, en région parisienne. Et avec le boulot que je faisais à l'époque en pédagogie et maintenant en psychiatrie alternative, passionnant mais très prenant, j'ai, juste après A7, commencé à vraiment manquer de disponibilité et de temps pour Justine. Sur *TUA*, par exemple, les gars ont découvert les textes et certaines lignes de chant au moment de l'enregistrement. Sur certaines chansons, ça le faisait, sur d'autres pas du tout. Pareil pour *D+/M-*. On s'est dit qu'il fallait qu'on se remette à composer tous les quatre ensemble, musique, lignes de chant et textes pour 06. Effectivement, c'est plus efficace.

06 est effectivement mieux abouti, plus complet et d'une cohérence parfaite. Il représente le meilleur de Justine. La réussite de cet album tient-elle au fait qu'il découle de ce vrai travail collectif ?

O : Ça faisait depuis *DPAM* qu'on n'avait pas composé tous ensemble en répète. C'était trop cool de fonctionner comme un groupe classique, de pas avoir de temps de latence entre la création du riff ou de la ligne de chant et le ressenti de chacun.

Fa : Contrairement à *TUA* et *D+/M-*, Alex a été présent à chaque répète. Ça nous a permis de prendre en compte directement le chant dans les compos et d'aller à l'essentiel.

MOLLO SUR LE ROCK'N'ROLL

Vous pouvez compter sur un public dévoué au groupe vous permettant, par exemple, de financer l'intégralité des pressages de disques grâce aux précommandes. Faites-vous des disques uniquement pour les gens qui vous aiment, même inconsciemment ?

Fx : Je ne sais pas si ça serait plus facile de faire un disque uniquement pour les gens qui nous aiment. De manière générale, j'ai l'impression que tout ce qu'on veut faire à chaque nouvel album, c'est juste un disque qu'on a envie d'écouter, plutôt punk-rock car c'est ce qu'on sait à peu près jouer. Je n'ai pas le souvenir qu'on se soit auto-censurés sur nos albums en se posant la question de l'accueil de tel ou tel morceau par le public, ni de composer un morceau en se disant que ça allait faire plaisir à ceux qui aiment

"Vie de Merde".

Fa : Ça sonne cliché, mais on fait les chansons pour nous, nous sommes le seul auditoire à convaincre. Et mine de rien c'est pas si facile, on est quatre, il faut convaincre quatre gars. Je crois que ce qui plaît vaguement aux gens, c'est ce résultat. Et calculer, même inconsciemment ce genre de truc, ça va de paire avec l'ambition et le succès. On est très mollo avec ces deux notions.

Qu'on vous ait imposé la pochette de votre premier album est-il pour quelque chose dans votre obstination à faire coûte que coûte ce que vous avez choisi, même si vos concepts graphiques sont d'un mauvais goût absolu et "invendables" ?

Fab : À partir du moment où l'on n'est plus dans les bacs, RAB d'avoir une pochette racoleuse en tête de gondole. Noyées dans une cascade de pochettes belles et classes, nos pochettes frappent direct la rétine par leur laideur. Et je trouve ça trop cool. Pour autant y'a vraiment du boulot là-dessus. Cette laideur est parfaitement maîtrisée.

A : Tu n'as pas tort de parler d'une réaction au premier album et plus généralement à la dynamique générale qui s'est mise en place sur *TDAM* avec plus de visibilité, les disques en FNAC, un code barre, de la pub, plein de concerts, des t-shirts de tête de mort (avec des couettes !). Personnellement, tout ça m'a fait flipper. Justine a commencé à prendre beaucoup de place et je n'avais pas envie que l'activité du groupe soit centrale dans ma vie et empêche de faire sérieusement autre chose à côté. Il faut voir le temps que ça prend et la fatigue que ça génère, les concerts, les tournées, faire des albums... Et puis j'ai un gros problème : quand je commence à faire la fête je n'arrive plus trop à m'arrêter. Donc c'est bien que ça reste un petit truc tranquille avec les potes, de temps en temps. Mollo sur le rock'n'roll !

Le punk rock à la nantaise, c'est quoi exactement ?

O : On fait du punk rock à une touche de balle comme dirait l'autre. Je crois que le terme était associé à Zabriskie Point. On fait du punk-rock, on aime le football, on vient de Nantes, tout comme eux. Je crois que c'est un jeu basé sur le collectif, que quoi qu'il arrive on doit se soutenir. À plusieurs, on est forcément plus forts.

A : Je dirais du punk rock à la nantaise qu'il se

pratique principalement dans des petits cafés et des petites salles de la région d'abord et puis dans le reste de la France et parfois en Belgique si le cœur lui en dit. Il s'amuse, il aime bien les after chez l'habitant et parler politique.

Vous revendiquez haut et fort votre amateurisme.

Fx : On revendique l'amateurisme par sincérité. On est bien là où on est. On peut faire ce qu'on veut sans comptes à rendre. Ça nous permet de nous organiser au mieux sans forcer, de continuer par envie plutôt que par nécessité.

O : On essaye de faire les choses de la meilleure des manières possibles. Parfois c'est raté, parfois c'est génial. Comme nos vies, en fait. De plus, Justine ne remplira jamais des grandes salles. Ce n'est pas seulement par manque d'ambition, c'est aussi faire avec la réalité. Essayer d'en vivre, ce serait justement composer ce que les gens veulent entendre en s'oubliant au passage. On fait avant tout tout ça pour nous. Le fait que ça plaise à des gens, c'est la méga cerise sur le gâteau.

Fa : C'est une question d'échelle, je pense qu'on a l'attitude adaptée au punk rock francophone et au public qu'on ramène. Penser pouvoir dégager un salaire en vendant à peine 3500 copies par album et en ramenant 200 pélos par dates, le tout sans faire grimper le prix des entrées, c'est con. On peut faire changer ces chiffres avec un plan de carrière et de l'ambition. Mais Justine n'a pas la place centrale dans nos vies, et je pense que c'est pour ça que ce groupe résiste au temps qui passe.

LA FÊTE ET LE POLITIQUE

Vos pochettes, vos concepts, votre mauvais goût assumé ainsi que votre attitude de branleurs autoproclamés donnent de vous une image de groupe plutôt fun. Ce que vous n'êtes assurément pas lorsque vous interprétez "Une Ode à la Mort", "Le Septième Titre" ou "Elise Reclus !". Quelles sont les fausses idées tenaces et récurrentes concernant Justine ?

A : La fausse idée principale, c'est que l'on soit des professionnels de la musique, que Justine soit notre métier, notre activité principale.

Fa : Il y a toujours un équilibre entre sérieux et humour. Pour moi, le punk rock c'est l'énergie, la camaraderie, la fête et le politique. Je ne suis

pas au quotidien dépressif. On a le discours et la teneur politique via les textes d'Alex et les démarches de soutien, le message est là. J'ai pas envie de plomber l'ambiance lors des concerts. Je suis un petit clown, je crois que l'on dégage ce que l'on est sur scène.

O : Je trouve pas forcément contradictoire d'aimer se marrer et d'être politisé. Les gens qui nous connaissent vraiment savent qui on est, ce qu'on défend. Sur Nantes, politiquement, on est assez proches de Heavy Heart ou Chaviré. Chaque groupe a sa manière de faire les choses et c'est tant mieux.

Justine met de plus en plus en avant les actions d'associations et de collectifs pour que ses "concerts soient un peu plus que de la musique...". Votre public est-il réceptif ?

A : Il y a ce désir là, oui, en ce moment de rajouter, tables, caisses de soutien, présentation d'initiatives collectives dans les concerts, mais c'est pas Justine toute seule, c'est lié aussi à la démarche de nos frères et amis de The Attendants, One Thousand Directions et maintenant Heavy Heart. On est de plus en plus tenté par ce genre de gestes, d'actions, disons, directement militantes.

Fa : On a amassé plus de 3000 € avec Heavy Heart, The Attendants, Poésie Zéro et Guerilla Poubelle sur les stands. Donc, ouais je trouve que les gens jouent bien le jeu.

O : Les gens sont carrément réceptifs. On récupère beaucoup plus d'argent pour la caisse de soutien que pour le groupe et c'est rassurant. L'autre jour, à un concert de The Attendants à Rennes, une nana est entrée dans le bar et s'est dirigée directement vers la caisse de soutien. On a discuté deux minutes de la démarche et de la cause que l'on soutenait, elle a déposé quelques pièces sans prendre de disque en retour, puis elle est repartie du bar. J'ai trouvé ça incroyablement cool.

Fx : Ça ne peut pas faire de mal de proposer un peu plus que de la musique. Au pire les gens s'en foutent et au mieux ça les informe, les fait réfléchir et discuter entre eux ou avec nous.

Les paroles forment un catalogue de références et de dates historiques, d'événements sociaux et de noms propres dans lequel on peut facilement se perdre. Vous a-t-on déjà dit "j'adore ce que vous faites, mais je ne comprends rien à ce que vous chantez" ?

Fa : On va dire que c'est la phrase type, oui ! C'est peut-être un défaut, peut-être une force, mais l'univers du groupe demande un certain effort. Les références bibliographiques sont dans les livrets pour pousser les gens à découvrir des trucs. Moi aussi, grâce à Alex, je découvre des trucs. L'auditoire devient actif et pas simplement passif, s'il veut bien faire la démarche. Et si on a la flemme, j'aime croire que la musique du groupe et les sonorités du chant suffisent à faire leur petit effet. C'est clairement de cette manière que j'écoute avec dévouement Deportivo par exemple.

A : C'est vrai que c'est un peu le feu d'artifice les textes, peut-être pour contourner ou faire rebondir les énoncés classiques du punk, même si j'adore et que je vibre sur l'efficacité de certains textes des Sales Majestés ou de Bérurier Noir. Des groupes comme PKRK ou Zabriskie Point ont été des influences majeures pour moi avec beaucoup de poésie, d'ironie, de référence et de détail.

Alex, l'écriture des textes est-elle une expérience difficile ?

A : C'est plutôt une joie, j'aime bien écrire et c'est souvent l'occasion de rassembler ou de mettre en chanson d'autres écrits qu'il peut m'arriver de produire pour le travail, à l'époque où j'étais branché sur la psychiatrie à La Borde, sur les alternatives pédagogiques à l'école de la Neuville, et aujourd'hui à Saint-Denis avec l'expérience des groupes d'entraide mutuelle. On a résumé toutes ses influences dans un petit bouquin qui s'appelle *Onze Joueurs* (paru sur *I Read Books* qui a également édité le livre de Fikce *Un Hiver* à Paris— *ndr*), puisque les textes des premiers albums étaient très influencés par des auteurs comme Deleuze et Guattari, Foucault, Tosquelles, les frères Oury, l'album *D+/M-* par la triade Rancière, Agamben, Zizek et je rajouterais pour le dernier album, Lucien Bonnafe et Frantz Fanon.

Vos textes dépeignent une société en déclin. Pour autant, si le propos est plutôt noir (la mort toujours présente), il ne me semble pas désespéré. Au contraire, on perçoit des appels à se réveiller, à changer, à intervenir. Que cherchez-vous à déclencher chez les gens qui écoutent.

Fx : De la discussion, du débat, du rire, des interrogations, de la recherche à propos des références. En fait, je pense qu'on aimerait que ça déclenche chez les gens ce que ça peut parfois déclencher chez nous quand Alex nous présente ses textes.

A : C'est en écoutant Zabriskie Point que j'ai découvert les écrits de Deleuze qui m'ont emmené vers ceux de Guattari, puis vers La Borde... Donc, le punk des Zab m'a emmené, quelque part, à influencer ma trajectoire, ma vie. Si certains textes, certaines références peuvent servir de porte d'entrée, donner l'envie d'aller y voir de plus près, ce serait super.

Alex, considères-tu tes textes comme des pamphlets politiques, des poèmes satiriques ou des tracts de propagande ?

A : Les formes sont variables et peuvent recouper ces trois styles d'écriture effectivement, on pourrait rajouter des emprunts au surréalisme d'Artaud et au théâtre de l'absurde d'un Beckett ou d'un Ionesco. Il y a chez Justine une espèce de passion pour le non-sens, les antihéros, les losers, le désordre, le bazar.

UNIVERS ÉTENDU

Deux d'entre vous ont publié des livres. Pour le dernier album, vous avez sorti un jeu de société (créé par Fikce). Justine est-il un univers étendu sans limites ?

Fx : Effectivement, on planche actuellement sur un carré de moquette.

A : Pour *O6*, je voulais qu'on devienne carrément une plateforme de service où les gens pourraient appeler le numéro s'ils avaient besoin sur Nantes ou sur la Seine Saint Denis, d'un coup de main pour réparer la voiture, régler des galères administratives, repeindre un appart, ou avoir des conseils juridiques. Mais devenir un service social, c'est chaud, faut trouver un peu de subventions, être disponible à fond... Affaire à suivre.

Vous jouez tous dans d'autres groupes. Parce que Justine ne vous satisfait pas à 100 % ?

O : Il y a des choses que je n'aurais jamais pu jouer avec Justine parce que ça n'aurait pas fait

consensus. J'ai aussi vachement progressé à la guitare en jouant dans The Attendants. Je pense que si je n'avais pas cette saloperie de boulot de merde j'aurais encore plus de groupes pour multiplier les expériences.

Fa : Mon premier amour, c'est Metallica. Le punk rock a ensuite débarqué et a changé ma vie, mais n'a pas éludé mon côté métal. Je ne pourrais pas avoir seulement Justine, je ne pourrais pas avoir seulement Ultra Vomit. J'ai du bol, j'ai les deux.

Fx : (qui vocifère dans *Poésie Zéro* — *ndr*) Pour ma part, ça permet d'exprimer d'autres choses, d'une manière différente. Et ça me permet de faire de la musique sans galérer à la grosse caisse, c'est très plaisant.

A : De mon côté, je chante maintenant dans Les Gèneurs, la Chorale du groupe d'entraide mutuelle de Saint-Denis, reprises de chansons françaises, bon délire.

Vous avez mis à contribution vos parents sur un morceau bonus du précédent album, "On A Des Guests". Comment comprennent-ils votre engagement (en temps, en argent, en énergie) pour quelque chose qui ne vous rapporte rien ou pas grand-chose ?

Fa : Ma mère est très fière de tout ça. Je crois qu'elle a bien pigé l'idée que de faire quelque chose à plusieurs est le but en soi.

Fx : On est très fiers de cette chanson. Mine de rien, on conçoit que ce qu'on fait n'est pas évident à comprendre, les week-ends sur la route pour jouer devant 50 personnes sans être payé, c'est un modèle étrange pour les personnes extérieures. Mes parents m'ont toujours laissé faire ce que je voulais. Je pense que maintenant ils ont compris que je ne passerai jamais chez Drucker mais que j'y trouvais mon compte quand même.

O : C'est pas mon instru préféré et pourtant c'est probablement la chanson de Justine dont je suis le plus fier. Probablement parce que c'est aussi à mes yeux la plus tendre. Au-delà de ça, mon père est très investi dans une troupe associative de théâtre amateur de Treillières, donc dépenser du temps, de l'argent et de l'énergie pour ne pas gagner un radis en retour, il connaît bien.

A : J'aurais adoré faire slammer ma mère au Mondo Bizzaro à Rennes. Le papa, il a toujours été dispo déjà très tôt, à l'adolescence, il filait des coups de main à mon frère pour construire une salle de musique dans la maison et puis pour Justine, il nous a filé des ronds, prêté son camping-car plusieurs fois quand on était en galère de camion au début, donc gros soutien logistique, merci papa ! Je crois que ce qu'il aime le plus c'est quand on est en photo dans Ouest France.

Vous avez fait connaître Treillières à travers la France mieux que n'importe quel office du tourisme. La municipalité a-t-elle prévu, maintenant ou dans un futur proche, de vous récompenser ?

Fa : La mairie a autorisé les travaux pour le Chipolata Framboise Studio version 3.0, je lui en demande pas plus !

O : En ce moment, on a une mairie de droite à la tête de la commune avec en son sein des gens qui sont un peu à la droite de la droite, donc ça m'étonnerait qu'ils nous récompensent de quoi que ce soit.

Fx : Je vais militer pour une statue d'Alex, place de la mairie. Ou une chaise sur un rond-point.

www.justinepunkrock.com
justinepunkrock.bandcamp.com



Justine ne remplira jamais des grandes salles. Ce n'est pas seulement par manque d'ambition, c'est aussi faire avec la réalité." Olivier

GUERRILLA POUR

La République en

IL Y A DIX ANS, ON AVAIT LAISSÉ **GUERRILLA POBELLE** APRÈS DEUX COUVERTURES DE PUNK RAWK, UN DEUXIÈME ALBUM, ET SURTOUT UNE GROSSE RÉPUTATION EN FRANCE ET AU QUÉBEC – OÙ LE GROUPE PARISIEN REMPLISSAIT LES SALLES. MAIS AUSSI AVEC SON LOT DE DÉTRACTEURS DÉCÉRÉBRÉS, QUI DÉVERSAIENT, À L'ÉPOQUE, UNE HAINE SOUVENT INJUSTIFIÉE SUR LES FORUMS ET MYSPACE. UNE DÉCENNIE PLUS TARD, FORCE EST DE CONSTATER QUE PUNK RAWK N'EST PLUS (EXCEPTION FAITE DE L'EXEMPLAIRE QUE VOUS TENEZ ENTRE LES MAINS), ET QUE LA HATE SE TROUVE DÉSORMAIS DU CÔTÉ DES RÉSEAUX SOCIAUX. EN AYANT, HEUREUSEMENT, FOUTU LA PAIX À GUERRILLA POBELLE.

Par Jérémie "Braddy" Maire • photos Delphine Gabet

Car le groupe, lui, existe toujours. Et il est en pleine forme. Till – accompagné de Paul (batterie) et Anthony (basse) – continue encore de chanter le mal être de cette société, plus malade que jamais, dans une rage terriblement actuelle. À l'heure où Guerilla Poubelle affiche au compteur 1000 concerts (1000 !) entre l'Europe, le Canada, les États-Unis, le Brésil et le Japon et cinq albums (sans compter les EP, splits et compiles), tentons de rattraper les dix ans qui nous sont passés sous le nez, avec Till, tête pensante du groupe existentialiste, entre constat amer et humilité qui le définissent si bien. Alors, c'était mieux avant, GxP ? Certainement pas

Ça fait dix ans que Guerilla Poubelle et Punk Rawk n'ont pas discuté. Qu'est-ce qui s'est passé durant ce laps de temps ?

Till : C'est très difficile de tirer le bilan quand on a le nez dedans comme moi, surtout que j'ai toujours mené ce groupe à fond. Ça fait quinze ans qu'on tourne, on en est à mille concerts, dans plein de pays, dont huit fois au Québec depuis qu'on s'y est fait refouler, en 2008. Contrairement à ce que pensent certain.e.s, on est toujours vivant, malgré de nombreux changements de line-up. Pour ce qui est du groupe en son sein, 2008 correspond au moment où Alex, le batteur, a souhaité ralentir puis quitter le groupe, à la suite de changements dans sa vie. Paul l'a remplacé. C'est ensuite Ken, à la basse, qui a décidé de partir. Après six mois de long vide, on a redémarré avec Jamie à la basse, qui nous a apporté un son plus hardcore. Et finalement, Jamie a été remplacé par Antho. En tout, depuis que GxP existe, on a changé quatre fois de bassiste, quatre fois de batteur et c'est ce line-up, avec Paul et Antho, qui est en fait celui qui a duré le plus longtemps.

Tu dirais que c'est celui qui correspond le mieux à Guerilla Poubelle ?

Je n'ai jamais trouvé que les line-up de GxP étaient à côté de la plaque. Seulement, les gens finissent par changer, surtout quand on est jeune. Ce n'est pas facile d'être dans un groupe DIY qui a du succès. Aujourd'hui, Guerilla Poubelle est composé de trentenaires. Quand tu joues dans ce genre de projet à cet âge-là, tu sais pourquoi tu le fais et tu sais ce que tu veux dans la vie. On communique plus, on ne s'impose rien. GxP n'a jamais accepté la demi-implication. C'est ce qui a pu créer des tensions, des départs, des séparations. Désormais, on verbalise mieux. On a tous des agendas sur un an qui nous permettent de voir ce que chacun fait dans ses autres groupes, dans son boulot et dans sa vie. C'est beaucoup plus facile aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Dans ce groupe, tantôt je propose – les autres valident ou non –, tantôt on se laisse porter par ce qu'on nous propose – on ne court après rien. Artistiquement et humainement, les autres membres ne sont en aucun cas des mercenaires. Ce n'est pas Till et ses poubelles !

PUNK ROCK IS NOT A JOB

Comment expliques-tu que vous fonctionniez encore avec cette vision de "Punk rock is not a job" ?

On joue plus qu'un groupe professionnel, et on vend sûrement plus aussi. Mais dans GxP, il n'y a pas cet aspect financier, administratif ou obligatoire qu'il peut y avoir dans des formations pro. GxP reste un loisir, jamais une corvée. Alors oui, parfois c'est chiant de descendre un ampli de 80 000 kilos dans un escalier plus petit que l'ampli ou d'arriver en retard au boulot à cause de la route au retour d'un concert. On déteste autant qu'on adore ça. On est tout le temps content de dire oui à une date. Si on en refuse une, on s'en fout, on n'a pas besoin de ce cachet pour payer notre loyer. Cette vision du "Punk rock is not a job" a pu changer parmi les membres du groupe. Moi, je ne me suis jamais projeté dans un plan de carrière, comme certains groupes, souvent jeunes, peuvent le faire sans se rendre compte de la réalité du monde. Ce dont j'ai besoin, c'est l'urgence et la nécessité de le faire.

Le succès t'a-t-il conforté dans cette vision ?

GxP a beaucoup marché, très vite. Plus qu'on aurait pu l'imaginer nous-mêmes. Ce succès n'était évidemment pas attendu. Peut-être que s'il était arrivé plus tard, si on avait galéré pour l'atteindre, on aurait pu avoir cette ambition que je peux trouver dégueulasse chez certain.e.s. Mais même quand on a commencé à avoir de la popularité, à amasser un peu d'argent, à faire des entrées aux concerts, la question ne s'est jamais vraiment posée. On a continué à faire ce qu'on avait toujours fait et ce qu'on avait envie de faire. Tout a été très naturel. Si, il y a treize ans, on avait décidé de prendre un tourneur, un manager, un label, etc., je ne sais pas si le groupe aurait tenu jusqu'à mille concerts. Aujourd'hui, c'est de toute façon trop tard : on est niqué, on ne peut plus retourner notre veste !

DEMAIN IL PLEUT

As-tu remarqué un changement dans le public qui vient aux concerts ?

Est-il toujours aussi nombreux ?

Le public est toujours là, oui. La preuve : on a blindé un Trabendo deux mois avant la date du concert. On aurait pu booker plus gros, mais ce n'est pas notre manière de voir les choses. Il est aussi difficile d'analyser un public quand on a la tête dans le guidon. Il est toujours composé de kids qui viennent nous voir pour la première fois, de gens qui nous ont vus plus de vingt fois, d'autres qui nous écoutent depuis dix ans et qui nous voient pour la première fois alors que c'est la trentième fois qu'on vient jouer chez eux. Il y a aussi des jeunes qui connaissent mieux les nouveaux albums que les anciens. Mais je te rassure : on me réclame toujours autant "Demain Il Pleut" et des chansons des Betteraves. Ce que j'ai remarqué, c'est qu'il y a dix ans, les plus jeunes du public étaient les plus fous, à pogoter et à chanter toutes les paroles. Cette même tranche d'âge, aujourd'hui, a tendance à être celle qui porte le T-shirt du groupe et à regarder le concert sans dire un mot. Ce n'est pas parce que les jeunes ne veulent plus bouger ou chanter – il n'y a qu'à voir les vidéos des concerts de PNL pour constater le contraire. Est-ce parce que GxP est devenu ce genre de groupe qu'il est cool de dire qu'on écoute, pour représenter, mais qu'on ne se passe pas vraiment à la maison ? J'en sais rien. Il y a quinze ans, l'identification culturelle au groupe était beaucoup plus forte. Aujourd'hui, ces kids ne se reconnaissent peut-être plus dans les paroles d'un mec de 35 ans. Heureusement, d'ailleurs, que je n'écris plus les mêmes paroles que quand j'avais 20 ans.

Le public n'a donc pas vieilli avec toi ?

Non, pas forcément. Ça dépend des lieux, de la promotion, des villes ou des événements en fait : le Trabendo ou La Flèche d'or auront des publics plus jeunes que celui du This is My Fest. Il y a toujours des vieux qui viennent nous voir parce qu'on sonne comme des groupes français d'avant.

Le public s'est-il aussi féminisé ?

Nous n'avons jamais été marqués de ce sceau maudit de groupe de fête à la saucisse. Il y a toujours eu pas mal de filles aux concerts de GxP, surtout parce qu'on a toujours eu une attitude inclusive et un discours qui va dans ce sens. Certaines personnes qui ne viennent pas d'habitude aux concerts peuvent s'y sentir en sécurité. Régulièrement, des trans viennent me parler parce qu'on a aussi un discours sur cette thématique. Cette partie de public fait plus attention à qui elle va voir en concert, plus qu'un garçon blanc cis-généré, roi du monde partout. Mais on continue encore et encore à jouer avec des groupes dans lesquels il y a une minorité de filles.

Penses-tu que Guerilla Poubelle pourrait marcher aujourd'hui comme il y a dix ou quinze ans ?

GxP n'est plus un groupe qui buzz. Le buzz est un concours de circonstances, qui n'est pas forcément défini par son époque ou les pratiques de

ELLE

marge



“Les espèces de punks qui détestaient GxP il y a quinze ans sont désormais devenus banquiers, ils ont voté Macron, se foutent de notre groupe, et ce sont les réfugié.e.s qu'ils détestent aujourd'hui.” Till

“Je ne me suis jamais projeté dans un plan de carrière, comme certains groupes, souvent jeunes, peuvent le faire sans se rendre compte de la réalité du monde. Ce dont j'ai besoin, c'est l'urgence et la nécessité de le faire.” Till

celle-ci. Peut-être qu'on aurait pu toucher les gens avec une chaîne YouTube comme on l'a fait avec un site et des mp3 dessus. On remplit toujours les salles, parfois grosses. Mais les gens sortent moins, ils vont moins chercher les infos qu'avant, le bouche à oreille fonctionne différemment dans ce monde qui s'est netflixé. En dix ans, quelque chose s'est perdu dans l'artisanat du concert. Tout s'est lissé, désormais géré par des algorithmes qui te proposent des groupes que t'as déjà écouté mille fois ou des séries que t'as déjà vu cent fois... On s'est tous fait niquer par les algorithmes, moi compris. Je ne suis pas sûr que les choses aillent dans la bonne direction.

De groupe qui crachait une colère un peu ado, GxP semble s'être fait plus mature. Comment a évolué ton écriture ?

Je suis encore dans cette écriture du corps : le sang, l'être, le sourire, les yeux, la mort, mais aussi le noir, l'existentialisme, le situationnisme et Paris. Elle se fait toujours à la première personne – je ne me mets jamais dans un rôle. Quand je regarde les vieux textes – ce que je fais rarement d'ailleurs –, il n'y en a aucun dont j'ai honte. Le processus d'écriture n'a jamais vraiment changé : mes paroles ne me viennent jamais d'une traite, je me sers beaucoup de notes que je prends en lisant ou en regardant un film, de listes de mots dans un même champ sémantique, etc. Mes paroles sont des Lego que je mets en place. Ces dernières années, je constate que mon vocabulaire s'est enrichi, même si je lis moins, malheureusement. Il m'est aujourd'hui plus facile de faire sortir mes sentiments. Mais ce n'est pas pour ça que les thèmes ont évolué. J'ai toujours l'impression d'être dans une ambiance nuageuse, sur le mal être au quotidien, les ruptures amoureuses, le monde du travail et parfois le ras-le-bol sur des thèmes purement d'actualité.

trop vite. Cette période-là a été pénible à vivre pour moi, à cause du comportement que le public adopte autour d'un groupe qui a du succès. J'ai moi-même été très con en réaction à ça. Certes, il y avait aussi de la provocation, mais je n'ai jamais voulu rentrer dans ce jeu de la célébrité, à signer des disques et des affiches, à faire comme si tout le monde était mon/ma meilleur.e pote, ou à tolérer des comportements limites durant nos concerts sous prétexte que c'était mon public. C'est dur à porter, d'être “le mec de Guerilla Poubelle”, pour moi qui suis assez timide et en retrait. Je l'ai vécu comme une agression. Mon mécanisme a été de réagir, parfois, comme un connard. Tout ce que je voulais moi, c'était faire de la musique avec mes potes. Aujourd'hui, c'est évidemment différent. Ça nous arrive encore de nous retrouver en décalage par rapport à certaines personnes ou certains groupes, qui ne nous considèrent pas comme du “true DIY”. Il y a dix ans, on était détesté par les punks à chien à cause du succès. Aujourd'hui, on est snobé par leurs héritier.e.s, parce que ces gens, qui nous écoutaient sûrement quand ils avaient 17 ans, pensent qu'on chante toujours des trucs de gamins, alors qu'on écrit sur des problèmes de trentenaires.

En dix ans, ta structure Guerilla Asso s'est considérablement développée. Comment le label et l'asso ont-ils évolué ?

Le côté label, je suis le seul à l'assumer. En revanche, le reste – concerts, tournées, festivals –, c'est une aventure humaine collective. Pendant un moment, je ne faisais pas attention au nombre de sorties que je faisais : ça m'arrivait de sortir plus d'un disque par mois. Aujourd'hui, je sors moins de disques, ce qui me permet peut-être de faire les choses mieux ou, en tout cas, de me focaliser sur les groupes de copain.e.s qui ont la volonté de tourner de



INCONNU BIENVEILLANT

Du coup, est-ce que tu te sens mieux avec GxP ? Est-ce que tu vas mieux qu'il y a dix ans par exemple ?

Je vais mieux qu'il y a cinq ans, c'est sûr. Ça s'entend sur les disques, de toute façon : le troisième album de GxP tourne plus autour du “je”, le suivant autour du “nous” : une fois que tu as réglé les problèmes qui t'empêchent de sortir de chez toi, tu règles ceux avec les autres gens dehors. Mais l'écriture est toujours rhétorique : j'y dis des choses qui vont évidemment plus loin que mon vrai mal être. C'est le propre de la poésie et du romantisme : on ne va pas chanter des choses banales de façon plate ! En revanche, sur scène, j'encourage beaucoup les personnes qui souffrent de dépression, de crises d'anxiété ou de burn-out à venir me parler après les concerts. C'est un peu le seul moment où parler de ces choses-là avec un inconnu bienveillant n'aura pas d'incidence sur leur entourage. On m'a beaucoup dit que personne d'autre ne le faisait en concert. Le punk rock est aussi là pour ça : si on n'est pas disposé à entendre ces discours, on est juste des poseurs qui essaient d'avoir l'air cool. Faut que ça sauve des vies à un moment. En tout cas, moi, ça a sauvé la mienne : GxP et la scène punk m'ont aidé à aller mieux. Je pense que je ne suis pas le seul.

Il y a dix ans, la question des critiques virulentes – et souvent gratuites – contre GxP revenait sans cesse. Cette haine existe-t-elle toujours ?

Ce n'est plus vrai depuis plusieurs années. Les espèces de punks qui détestaient GxP il y a quinze ans sont désormais devenus banquiers, ils ont voté Macron, se foutent de notre groupe, et ce sont les réfugié.e.s qu'ils détestent aujourd'hui. C'était juste des nazis en puissance, des réacs de droite qui écoutaient du punk rock pour avoir l'air cool : un nouveau groupe arrive, fait la même chose que ceux d'avant mais à sa sauce, a du succès, avec plein de jeunes qui le suivent... Ce n'est pas normal pour eux. Aujourd'hui, on ne se fait plus agresser physiquement – contrairement à l'époque où il y a eu de vraies bagarres. C'était chiant – même si la haine en ligne m'a toujours amusé –, mais c'était aussi symptomatique d'un succès trop grand qui arrive

manière sérieuse et qui ont une façon claire de faire les choses. À l'époque, Guerilla Poubelle servait à faire rentrer de l'argent afin de mener les projets de Guerilla Asso. L'orga et le label sont désormais indépendants financièrement et structurellement du groupe, et autosuffisants. Mais si on arrête GxP, il sera plus difficile pour GxA de continuer, parce qu'on ne sera plus là pour assurer la distro ou la promotion de ce qu'on fait.

De quoi es-tu le plus fier avec Guerilla Asso ?

Je ne suis pas dans un rapport de fierté. Je suis heureux d'organiser le This is My Fest, pour ne citer que cela, parce que j'y retrouve mes potes. Je le fais beaucoup pour moi en fait – mais pas seulement, sinon je ne le ferais pas, évidemment. Si je n'entreprends pas certaines choses, personne d'autre ne va les faire de la façon dont j'ai envie de les voir faites. Je le fais, donc. C'est le principe même du DIY. Mais la fierté n'entre pas du tout en ligne de compte. C'est même dur pour moi d'être remercié solennellement par chaque personne du public ou sur scène ! Je fais une mini-déprime après chaque festival. On le fait tous ensemble ce festival !

Es-tu tout de même prêt à entendre ou à constater qu'en un sens, sans Guerilla Poubelle, Guerilla Asso ou Till Lemoine, une partie de la scène ne serait pas la même ?

On s'en fout, non ? Je fais des trucs, je le sais, mais jamais je ne me force. Ça me plaît, c'est naturel. Sans toutes ces activités, je serais malheureux chez moi, à ressasser des idées noires. Ce n'est pas de l'hyperactivité : je suis hyper fragile face à l'ennui. Alors je m'occupe. Pour ce qui est de Guerilla Poubelle, je suis persuadé que ce n'est pas important ce qu'on fait. Ça passera et puis voilà. Les gens ont tendance à mettre trop d'importance dans des choses comme moi ou le groupe. On parle quand même de la scène punk en France, on n'est ni Jean de la Fontaine ni les dinosaures, on ne va pas marquer l'Histoire. L'humanité va survivre sans nous – même si elle est foutue. Tout ce que GxP montre, c'est que l'industrie du disque ne sert à rien.

gxp.guerilla-asso.com

FATAL MOVE

METAL HARDCORE / ANTWERP, BELGIUM



SOMEWHERE BETWEEN LIFE AND DEATH - CD / LP

www.uselesspride.com



order@uselesspride.com

KIDS OF RAGE

METAL HARDCORE / BARCELONA, SPAIN



HURRY UP !!! - CD / LP

SIGNÉ SUR DEATHWISH, LE LABEL CRÉÉ PAR LE CHANTEUR DE CONVERGE, **BIRD IN ROW** A SU SE BÂTIR UNE SOLIDE RÉPUTATION INTERNATIONALE À FORCE DE TOURNÉES ET D'ALBUMS INCANDESCENTS. LA SORTIE RÉCENTE DE **WE ALREADY LOST THE WORLD** EST L'OCCASION DE REVENIR SUR LA DÉMARCHE ATYPIQUE DU TRIO DE LAVAL ET DE COMPRENDRE POURQUOI SON EXISTENCE EST AUSSI IMPORTANTE DANS LE PAYSAGE MUSICAL ACTUEL.

Vous êtes tous crédités par vos initiales (J, Q et B) et vos photos ne montrent jamais vos visages. Pourquoi cette volonté d'anonymat ?

Pour nous, il a toujours été important de mettre la musique et le message en avant. Identifier le line-up d'un groupe, c'est courant et il n'y a aucun jugement de valeur de notre part, mais on ne voulait pas rentrer dans ce genre de boys bandisation. On aime le fait que tout ce qu'on fait est basé sur le collectif. On pense le groupe, on le réalise et on le promeut ensemble. Aucune

décision n'est prise sans concertation, aucun morceau n'est écrit sans qu'on soit trois dans le local, et quand on répond à des interviews, on le fait au nom du collectif. Bien sûr, les gens sont tellement habitués à avoir des infos plus ou moins personnelles sur les artistes, puisque c'est un outil de promo en soi depuis toujours, qu'ils essaient de grappiller des choses sur nous, ou qu'ils publient carrément des infos sans notre consentement. Et ça démontre un peu notre propos. On ne peut pas juste parler de la musique et la prendre pour ce qu'elle est,

on a besoin d'identifier les gens derrière.

Quelle est la signification de la pochette de *We Already Lost The World* avec cette main qui serre une autre main ?

Il est important que la pochette de ton disque reflète ce que tu as essayé de dire ainsi que l'ambiance globale de la musique. Quand on a commencé à écrire cet album, on a très rapidement compris que les paroles allaient dans le sens du rassemblement. Le précédent, *You, Me & The Violence*, était en réaction à un ressenti d'oppres-

BIRDS IN ROW

Libre arbitre

Par Olivier Portnoi • Photo Thomas Dilis



sion. Il y avait cette impression que personne ne nous comprenait et que nous on ne comprenait personne. On a eu un rejet un peu automatique de ce qu'il y avait autour de nous. Beaucoup de gens l'ont interprété comme un message super nihiliste et presque haineux envers les autres. Mais ce n'était pas notre intention. On voulait juste mettre en avant notre malaise. On a tenu à être plus clair dans ce second album et dire que oui on n'est pas obligés d'aimer tout le monde, mais que l'on doit quand même essayer d'avancer ensemble. Très rapidement nous est venue cette image un peu idyllique et métaphorique. On essaie de ne pas être naïf à 200%. Ce n'est pas facile d'aimer les gens autour de nous, mais on doit passer au-delà de ça pour avancer. Cette pochette marque le rassemblement.

Ce côté entraide et rassemblement vous est-il inspiré par la scène DIY dans laquelle vous évoluez depuis vos débuts ?

On a énormément appris, pour ne pas dire tout, de la scène DIY. Quand tu commences un groupe, tu n'as pas le choix. Personne ne va s'occuper de toi. Tu es forcé de te prendre en charge toi-même. Le DIY nous a énormément appris sur la capacité de construire quelque chose en collectif sans demander de rétribution. Un mec en Pologne qui ne t'a jamais vu et qui ne te reverra peut-être jamais se débrouille pour te trouver un concert dans sa ville juste parce qu'il a envie de soutenir l'action du groupe. C'est génial. Mais il y a aussi un côté plus négatif et pessimiste qui nous vient de la scène DIY parce qu'elle est inscrite dans le monde qui l'entoure. Ce n'est pas une scène qui vit en autarcie. Il y a forcément des gens au sein de cette scène avec qui tu n'es pas d'accord. C'est la même chose que partout. Mais encore une fois quand on ne s'entend pas sur des détails, cela ne nous empêche pas de créer quelque chose ensemble. C'est quelque chose qui manque aujourd'hui. On n'a jamais été autant connectés les uns aux autres et pourtant on ne s'est jamais aussi peu écoutés.

C'est ce qui explique que le dialogue avec le public après vos concerts soit quelque chose que vous recherchez ?

Oui, c'est ultra important si on veut que les gens comprennent ce que l'on a envie de dire. On a conscience que les paroles sont toujours un peu cryptiques. Quand on avait 13/14 ans et que l'on rêvait d'être dans un groupe, on se disait toujours que l'on ne serait pas politisés à cause de tous les groupes qui avaient des messages trop directs et donnaient l'impression de faire la morale. L'idée avec nos paroles n'est pas de dire aux gens ce qu'ils doivent penser mais de créer une réaction. C'est intéressant d'en débattre avec eux et de voir ce qui les a touchés. Et c'est aussi important de discuter afin de faire comprendre aux gens que ce que l'on fait, ils peuvent aussi le faire. Plus jeune, j'étais fan de groupes comme Uncommonmenfommas, Sons Of Buddha, Burning Heads. Et se retrouver à la même affiche qu'eux, se rendre compte qu'il n'existait aucune forme de hiérarchie entre eux et le public a été révélateur pour nous. Cela a été la même chose quand on a rencontré Converge. Quand il n'y a pas d'idolâtrie entre les groupes et celles et ceux qui viennent les voir, c'est là qu'il y a un vrai dialogue. Une gamine qui voit un groupe de punk rock dans une cave se dira plus facilement, je peux faire comme lui, que quand elle ou il verra un groupe dans une grande salle sur une scène entourée de barricades. Pour nous, c'est essentiel. On ne se sent pas au-dessus de qui que ce soit. Ce que l'on fait, on y arrive parce que l'on a l'énergie de le faire, et aussi parce que l'on a

des opportunités et la chance d'avoir du soutien. Mais sur le papier, n'importe qui pourrait faire ce que l'on fait. C'est important que les gens le comprennent.

Vous vendez votre merchandising à prix libre à vos concerts. Pourquoi ce choix ?

À la base, on ne voulait même pas faire de merch. Un groupe comme Fugazi a toujours refusé d'en faire. C'est génial. Après quand tu connais Fugazi, tu sais qu'ils ont eu l'opportunité de refuser ça parce qu'ils ont bénéficié du passif Minor Threat et Dischord, et que leur fonctionnement le leur a permis. Aujourd'hui, un petit groupe qui commence peut difficilement se passer de merch. C'est ce qui lui permet de survivre et de payer l'essence du camion. Ce n'est pas comme s'il allait avoir beaucoup d'autres rentrées d'argent. Si tu payes tout de ta poche, tu ne tiendras pas une année. Comme on s'est retrouvé un peu obligé de faire du merch, on s'est dit qu'on allait le faire différemment. De manière à se sentir plus à l'aise. On a alors choisi d'apprendre la sérigraphie, d'imprimer nos t-shirts, de sérigraphier nos pochettes de disques. On n'est pas le seul groupe à faire ça. Beaucoup d'autres ont la même démarche. Mais à l'époque, on n'avait pas forcément d'exemple. Puis on s'est demandé comment on allait vendre ce merch. On n'avait pas envie que cela soit un

créée autour de Guerilla Poubelle et qui a eu un impact sur toute une génération. Grâce à Guerilla, plein de gens se sont mis à organiser des concerts dans des patelins où il n'y en avait pas. Sauf que cela ne collait pas forcément avec ce que l'on proposait. Du coup, on s'est dit qu'on allait arrêter de galérer à essayer de jouer toute l'année en France et tenter notre chance en Allemagne et ailleurs. Il a fallu que l'on se construise une réputation ailleurs avant que l'on commence à vraiment intéresser des gens en France.

À quoi ressemble votre contrat avec Deathwish ? Avez-vous demandé des conditions particulières ?

On entend toujours dire que Deathwish est un gros label, parce que c'est un label qui a réussi grâce à Converge. Mais en réalité avec eux, cela se passe exactement de la même manière qu'avec nos anciens labels plus petits qui nous ont aidés avec nos premiers EP. Entre eux et nous, c'est essentiellement un contrat moral. On leur fait confiance et ils nous font confiance. On discute de tout. Ils respectent entièrement ce que l'on a envie de faire et en même temps, ils nous proposent des trucs pour nous sortir de notre zone de confort. Ce n'est pas plus mal car l'industrie musicale n'est vraiment pas une chose à laquelle on pense et que l'on maîtrise. On leur dit ce que l'on accepte de faire et ce que l'on n'a pas envie de faire. Une fois que l'on a compris que ce n'était

«On ne se sent pas au-dessus de qui que ce soit. Ce que l'on fait, on y arrive parce que l'on a l'énergie de le faire, des opportunités et la chance d'avoir du soutien. Mais sur le papier, n'importe qui pourrait faire ce que l'on fait. C'est important que les gens le comprennent.»

simple échange marchand où les gens viennent acheter un t-shirt et partent avec un t-shirt. On s'est dit que cela pourrait être intéressant que leur argent soit une donation au groupe et non pas un simple acte commercial. On n'est pas H&M où tu vas acheter un t-shirt Ramones. L'idée est qu'ils se disent, c'est notre façon d'aider ou de soutenir le groupe. On aime sa musique, son message et ma participation aidera peut-être à mettre de l'essence dans le camion et lui permettre de continuer.

Ce système est-il viable ? Les gens jouent-ils facilement le jeu ?

Oui, parce que les gens ne sont pas cons. Ils ne sont pas radins comme certains pourraient le penser. Ils comprennent la démarche et ne vont pas te donner quelques centimes pour un t-shirt qui t'a coûté plusieurs euros à produire. Souvent, ils donnent même plus que ce à quoi on s'attend. Ce qui est intéressant, c'est que par ce biais il y a un échange, une communication. On vient nous dire "je n'avais jamais vu ça ! Pourquoi vous agissez ainsi ?" et on s'explique avec plaisir. Encore une fois, notre idée est de proposer des alternatives à des choses que l'on n'avait pas spécialement envie de faire au départ.

Birds In Row s'est bâti une réputation à l'étranger avant d'être reconnu en France. Comment expliquez-vous cela ?

À nos débuts, la scène française n'était pas accueillante pour un groupe comme le nôtre. Du moins celle dans laquelle on jouait. On a été témoin de cette incroyable dynamique qui s'est

pas une blague et qu'ils voulaient vraiment nous signer, on est allé jouer aux États-Unis et on est resté cinq jours chez eux à Boston à bosser dans leurs locaux pour voir comment ils fonctionnaient. On a clairement vu que ce n'était pas une grosse machine de guerre, mais vraiment un label indépendant. Tout le monde met la main à la pâte, s'occupe des envois, place les vinyles dans leurs pochettes, etc.

Quand tu dis que Deathwish vous propose des choses différentes, de quoi s'agit-il ?

Pour te donner un exemple, on déteste les clips. Mais Deathwish nous a expliqué qu'il était primordial d'en avoir un pour la sortie d'un album. Ils nous ont poussé à y réfléchir. De la même manière que cela nous fait chier de faire des t-shirts mais qu'on a réfléchi à une manière de les faire qui nous satisfasse, on a essayé d'aborder le clip autrement. Une autre de nos discussions avec Deathwish concernait le merch. On refuse de vendre le nôtre en ligne puisqu'il nous sert juste à payer les frais de tournée. Mais eux ont besoin d'en vendre pour pouvoir fonctionner en tant que label et sortir des disques. Les ventes ne suffisent plus aujourd'hui aux labels. On a accepté de leur passer des designs afin qu'ils vendent du merch autour du groupe. Comme je le disais plus haut, c'est un contrat qui fonctionne sur la confiance.

birdsinarow.bandcamp.com



Vous commencez à avoir de l'expérience, comment avez-vous envisagé la composition de *Relentless* ?

Chris : Oui, ça fait 9 ans qu'on joue, on n'a quasiment pas changé de manière de composer les morceaux depuis notre démo. La création de ce disque nous a pris pas mal de temps car on a enchaîné les concerts et on n'avait pas trop le temps de répéter. On était assez content de notre premier album donc on voulait faire aussi bien, voire mieux. On s'est pris un peu la tête à ce niveau-là. Il y a quelques morceaux que l'on a abandonnés car on jugeait qu'ils n'étaient pas assez bons, mais sinon le processus reste le même qu'au tout début : on commence par un riff de guitare, puis un autre qui colle avec le premier. On décide de la structure et ensuite on fait tourner la basse et la batterie par-dessus. Le chant vient tout à la fin. Pour cet album, les paroles ont été écrites au moment d'enregistrer, j'avais quelques idées de thèmes mais surtout pas mal de pression ! On s'est fixé une deadline à partir du moment où on a booké les dates pour le studio d'enregistrement. A ce moment-là, il nous manquait à peu près la moitié de l'album, mais finalement on arrive à mieux fonctionner dans l'urgence.

Marlon : Pour essayer de trouver la bonne formule, on essaie surtout de trouver des riffs qui nous marquent. Pour l'anecdote, on a trouvé l'une de nos mélodies, chantée par des prêtres,

en visitant une église franciscaine à Florence l'année dernière.

Quelles sont vos envies pour cet album ? C'est votre second LP après huit ans d'existence, cela marque un tournant.

C : On a toujours envie de jouer un peu partout, le plus possible. En fait, je n'ai pas l'impression qu'il soit vraiment un tournant, mais ce deuxième album montre peut-être aux gens qu'on est toujours là avec la même envie. La sortie d'un album aide à se faire connaître un peu plus aussi, ça peut aider à jouer dans de nouveaux endroits. Au niveau des retours, les gens ont l'air d'apprécier l'album, on a eu quelques chroniques positives dans des zines comme *MaximumRocknroll*. On a lancé le repressage, donc c'est toujours un bon signe.

M : On voulait composer un album sans temps mort, rempli de violence et de mélancolie avec un son très brut. On a pu remarquer que les compositions évoluaient naturellement et qu'on ne pourrait plus, instinctivement, sortir un morceau similaire à ce qu'on aurait pu faire en 2009. Nos inspirations ont évolué et on a simplement composé ce qui nous correspondait le mieux à ce jour.

En parlant de tournée, vous étiez en Asie cet été, comment était-ce ?

M : La tournée s'est hyper bien déroulée,

on a sorti notre album en cassette là-bas, du coup les gens connaissaient un peu notre groupe, certains chantaient les paroles et les concerts étaient vraiment fous. Certains lieux de concerts étaient super atypiques, on a joué au 18^e étage d'un immeuble à Kuala Lumpur, dans un centre commercial à Singapour ou encore sous une tente au milieu de la jungle en Indonésie. Pendant toute la tournée, tout le monde était vraiment super accueillant et sympathique, ils nous ont fait visiter pleins de chouettes lieux, c'était parfait.

C : C'était l'une des meilleures tournées que l'on ait faites, l'ambiance aux concerts était dingue.

Vous avez été adoubés par MaximumRocknroll, vous êtes signés sur Deranged, vous tournez souvent aux USA, avez-vous un lien particulier avec l'Amérique du Nord ?

C : Je ne sais pas si on a un lien particulier avec les USA mais c'est là que se trouve la plus grosse scène en punk et en hardcore, tant en nombre de groupes reconnus que par leurs concerts et festivals aux affiches folles. Du coup, dès que l'on en a eu l'opportunité, on est parti tourner là-bas. On a fait une première tournée en 2012 sur la côte Ouest qui était top, avec Acid Fast et Autistic Youth. C'était notre première vraie tournée, c'était un peu comme des vacances et on a découvert les concerts dans les maisons, les garages,

YOUTH

A VOIDERS

Le pari de la jeunesse

A FORCE DE JOUER DU COUTEAU AUX QUATRE COINS DU GLOBE, YOUTH AVOIDERS EST DEvenu SANS CONTESTE UNE DES FINES LAMES DE LA SCÈNE HEXAGONALE. RENCONTRE AVEC CHRIS ET MARLON, RESPECTIVEMENT CHANTEUR ET BATTEUR, À L'OCCASION DE LA SORTIE DE LEUR NOUVEL LP, *RELENTLESS*.

Par Jérôme Treuvelot • Photo DR



les disquaires, etc. Du coup, on a trouvé ça tellement cool que les années suivantes, on a enchaîné et on en a fait trois autres. Une tournée sur la côte Est avec Gasmask Terrör, une de nouveau sur la côte Ouest avec le groupe anglais Dry Heaves, et une autre tournée sur la côte Est avec Stalled Minds.

M : Parmi nos meilleurs souvenirs, il y a le Damaged City Fest à Washington où on a eu le plaisir de jouer devant Ian MacKaye et Brian Baker. On nous a aussi invité à jouer à Porto Rico en prenant un vol depuis la Floride.

jours avec No Guts No Glory. Je dirais que c'est de cette tournée que l'on a les souvenirs les plus fous. En passant par les coins un peu "paumés", tu vis des expériences que tu ne peux pas avoir ailleurs, avec le choc culturel, leur manière de vivre, leur manière de fonctionner, etc. Le public se donne à fond à chaque concert, comme si ça allait être leur dernier, ça te marque. On profite de pouvoir aller dans ces coins-là, on sait aussi qu'on ne pourra pas forcément y retourner en dehors des tournées avec le groupe.

M : On était dans un bar en Russie après un concert, une bagarre s'est déclenchée, quelqu'un a sorti une gazeuse pour se défendre. Le lacrymo s'est répandu dans toute la pièce, du coup tout le monde toussait et pleurait. Les mecs qui étaient derrière le bar ont enfilé des masques à gaz et ont continué à servir des pintes comme si de rien n'était. Ça, c'est la Russie !

Par-delà les "familles" ou "chapelles" punk rock en France, on dirait que vous faites l'unanimité, qu'en pensez-vous ?

C : On peut coller avec des groupes d'un peu tous les styles de punk et de hardcore. C'est pour ça qu'on est invité sur des affiches différentes d'un concert à un autre. En mélangeant un son de guitare "clean" et une rythmique hardcore, on ne rentre pas dans une case. Je pense que c'est aussi ce que l'on recherche inconsciemment, car dans le groupe on a

C : En fait, partout, les concerts punks seront toujours un peu aseptisés dans les salles de concerts. Il faut chercher à jouer dans les endroits politisés, squattés, les lieux alternatifs avec une âme. Malheureusement ce n'est pas toujours possible, à Paris c'est d'ailleurs assez compliqué maintenant. La politique de la ville fout dehors ceux qui font du bruit et qui ne rentrent pas dans le moule. Le festival Ville Maudite récemment nous a permis de découvrir certains lieux alternatifs méconnus, malheureusement souvent éphémères. Il est vrai que la subversion est de plus en plus rare parmi les groupes punk mais on trouve important que les groupes restent sincères, qu'ils soient eux-mêmes sur scène. Les groupes qui forcent le trait pour être subversifs sont des guignols.

La scène punk rock en France a connu un réel dynamisme politique ces dix dernières années, où êtes-vous là-dedans ?

C : J'ai l'impression qu'il y a 10 ans les groupes étaient déjà politisés. Il y avait des tables de presse, des concerts à la CNT, au CICP, plus de squats (la Miroiterie, la Cerise, le squat du 13, l'Alternation). Sur scène les groupes se revendiquaient straight-edge, végétariens, même si c'était parfois bateau, ça critiquait les flics, les politiques. C'est un peu moins le cas maintenant, mais avec les réseaux sociaux, les initiatives sont sûrement plus relayées. De notre côté, on s'est toujours

«Il est vrai que la subversion est de plus en plus rare parmi les groupes punk mais on trouve important que les groupes restent sincères, qu'ils soient eux-mêmes sur scène. Les groupes qui forcent le trait pour être subversifs sont des guignols.»

C'était cool de pouvoir découvrir cette île et profiter de la plage au milieu de la tournée.

À ce sujet, avez-vous des souvenirs plus marquants que d'autres ?

C : On a tourné deux fois en Europe, une fois en Grèce et une fois en Russie pendant 15

tous des goûts musicaux variés, on n'est pas scotché que sur le punk.

Il est de bon ton de dire que de nos jours les concerts sont aseptisés. Vous qui tournez beaucoup, comment vous positionnez-vous à ce sujet ?

considéré comme un groupe qui ne se revendique pas politique mais qui l'est indéniablement de par ses convictions personnelles et ses paroles.

youthavoiders.bandcamp.com

LA FLINGUE

par Romain Fraysse

Balle masquée !

Tout a commencé par un échange de courriers électroniques qui aurait pu être une excuse à l'avortement des lignes qui suivent. Il a fallu aller chercher l'agitateur phocéén un peu plus en douceur, et avec des arguments convaincants pour que celui-ci se prête volontiers au traditionnel jeu des questions/réponses. Rencontre avec Olivier Gasoil, figure du punk rock marseillais (même s'il détestera sans nul doute l'appellation), et vieux roublard des planches du monde entier. inutile de préciser que nous avons délibérément omis d'évoquer les cas de Jul et Soprano.

Olivier le chanteur est-il aussi agréable qu'un rapport d'autopsie, ou est-ce un moyen de faire vivre le personnage incarné dans chacun de ces groupes précédents ?

Olivier : Je n'incarne aucun personnage, hormis moi-même. Ce qui est déjà pas mal de boulot. Après je ne pense pas avoir essayé de jouer l'homme aux mille visages, style David Bowie. J'ai choisi le punk comme moyen d'affirmation, l'obligation d'être cool tout le temps, hé bien ça me passe un peu au dessus de la gambette. Bon, j'ai été un peu sec quand j'ai reçu ta demande d'interview. Je ne savais pas d'où ça venait, de qui, pour quels sponsors fallacieux ? Quand tu as sorti l'atout Punk Rawk magazine, là, j'ai failli tout envoyer chier pour de bon. Et puis finalement non, Frank Frejnik m'a assuré qu'il n'y avait pas de groupe de presse pourri ou de sponsors...

Vous avez choisi de sortir uniquement, mais régulièrement, des maxis. Qu'est-ce qui motive ce choix ?

Certainement un peu de paresse, et de l'arrogance. Sauf quelques classiques, les albums de punk rock sont un peu chiant sur la longueur. Les maxis 30cm nous semblaient un bon compromis entre le single percutant et le LP qui, sauf génie, sont toujours comblés avec 4-5 morceaux de remplissage. Et surtout la pochette reste comme celle d'un LP !

On peut entendre La Flingue s'exprimer en anglais, mais aussi, en allemand ou en français. Dans le processus de composition, quel est l'élément déclencheur qui va pousser à chanter dans une langue plutôt qu'une autre ?

Dans le groupe, on a tous appris à jouer avec des morceaux en anglais, des reprises de Punk 76 ou des Stooges, ou de pub-rock boogie, et puis on a réalisé l'artificialité du truc, mais merde c'est nos racines, et c'est facile, pourquoi s'en priver ? L'allemand, vient de ma vie personnelle, je le parle couramment, j'adore les groupes allemands de 78-79, qu'on peut découvrir facilement avec la compilation mi punk mi new-wave *Verschwende Deine Jugend* (avec Der KFC, Mittagspause, Abwärts, etc.). La diction martiale, tout ça... Et puis on joue plus en Allemagne qu'en France au final. Pour le français, c'est Métal Urbain qui m'a fait comprendre que c'était possible. J'adore les Les Rats, Les Cadavres, mais raconter une histoire, je ne sais pas faire.

La Flingue possède un univers visuel bien ciblé dans chacune de ses productions. Quelle importance mettez-vous derrière vos pochettes de disques ?

J'ai fait plein de pochettes, mais avec l'instrument de mon époque,

Photoshop. Du coup, à un moment ça m'a vraiment gonflé de faire péter les couleurs en deux clics, de mettre un filtre par ci, d'arriver à un truc cool flashy mais où je n'avais pas mis les mains dans le cambouis. Je me suis dit stop, on sort les ciseaux, la machine à écrire, le tube de colle et le rouleau de scotch. Pochette analogique, quoi... On a un concept visuel : ne faire nos pochettes que sur des vieux disques des Beatles avec du gaffer collé dessus, le dernier c'est sur *Abbey Road*.

La scène marseillaise a-t-elle évolué depuis la sortie de Ton Cuir Noir de Merde ?

Désolé, je ne vais pas pouvoir répondre, je ne sors plus, je ne vais plus aux concerts. Crapoulet Records se bouge beaucoup. Il y a des salles, mais niveaux groupes, rien ne nous excite vraiment, sauf Tomy And The Cougars, qui sont déjà morts il me semble, et Pogy Et Les Kéfars...

Vous avez tourné de manière efficace un peu partout dans le monde. Après toutes ces années, est-il toujours excitant de partir faire le zouave à l'autre bout de la planète ?

Oh oui, c'est le truc qui maintient encore le groupe en vie, après six ans d'existence... Jouer à Tokyo ou à Buenos Aires, oui, ça fait encore bander. Là, il est prévu une tournée de dix jours au Mexique. L'année dernière on a invité un groupe péruvien, Morbo, à venir tourner deux semaines avec nous en Europe. Il suffit de trouver le truc qui rend ça excitant...

Justement, quel serait le prochain truc excitant que vous pourriez avoir dans le

collimateur ?

Répondre à cette interview. Un single sur un label californien, Puke And Vomit, et aussi d'aller jouer à



«Chaque fois qu'on nous compare à The Briefs, j'ai envie de mettre ma tête dans les chiottes et de tirer la chasse.»

☠ Olivier Gasoil

Bagnère-de-Bigorre, il paraît que la nourriture est excellente.

Quelle est la pire chose qu'on ait pu dire sur La Flingue ?

Chaque fois qu'on nous compare aux Briefs, j'ai envie de mettre ma tête dans les chiottes et de tirer la chasse.

Vous êtes sur l'énorme compilation Trash On en hommage à Peter de P-Trash Records. Qu'est-ce que symbolisait ce bonhomme et son label ?

Ils auraient dû renommer le label P-Crash records. Bon, j'arrête les blagues nulles. C'était un passionné, et son label était le meilleur pour le garage-punk en Europe, super gars. Mais qui va sortir nos disques maintenant ?

laflingue.bandcamp.com



SECOND BIRTH NEW ALBUM



LIVE

23/11/2018 : LYON (69) - Le Farmer
30/11/2018 : LAUZERTE (82) - Le Puits de Jour
01/12/2018 : PARIS (75) - QG Oberkampf
14/12/2018 : ARGELÈS (65) - Le Café du Stade
15/12/2018 : SIRADAN (65) - Le Moun's Bar
25/01/2019 : CHARLEROI (BE) - MCP Apache
21/02/2019 : TULLES (19) - Des Lend. Qui Chantent
29/03/2019 : TOULOUSE (31) - La Cave à Rock
30/03/2019 : FRÉJUS (83) - Monster's Art

More soon...

« Réduit à sa plus simple expression, guitare, chant, basse, batterie, Y ? - prononcez Why – trio passionnel, marie le meilleur d'un emocore à vif hérité de Fugazi et des séquences plus bruitistes portées par un jeu sans faille et une communion qui fait merveille à chaque apparition publique. »

Alain Feydri, *Abus Dangereux* (141)



Contacts et infos

i.grek.band@gmail.com

<https://www.facebook.com/YfromPX/>

<http://www.someprodukt.fr>

HEAVY HEART

Le cœur à l'ouvrage

Rencontre avec l'un des groupes les plus actifs et activistes de la scène française, et qui a prouvé qu'en matière de punk-rock, la valeur n'attendait point le nombre des années.

par Sébastien Delecroix

Vous étiez tous dans des groupes avant (*One Thousand Directions*, *Homesick*, *La Rupture*). Comment s'est créé Heavy Heart ?

Lylian : Tous nos groupes se sont arrêtés à peu près au même moment, et on était tous un peu frustrés de s'arrêter là je crois. Je me souviens avoir discuté avec Antoine lors d'un concert de Justine et Guerilla Poubelle à Dunkerque en janvier 2015, c'est là je crois que l'idée de faire un groupe ensemble a germé. Ensuite Louis est arrivé et on a commencé à écrire des chansons ensemble, puis Moreno nous a rejoints.

Louis : Je me rappelle avoir été très frustré dans les précédents groupes dans lesquels je jouais au niveau de l'investissement personnel que chacun voulait ou pouvait y mettre. C'est parfois dur de composer avec les contraintes de chacun. Le deal de départ avec Heavy Heart était de s'investir dans ce groupe et de lui faire de la place dans nos vies au maximum.

La scène semble particulièrement active dans le 44, tant en quantité qu'en qualité. Vous auriez une explication à cela ?

Lylian : J'ai le sentiment que le punk a toujours réussi à se faire une place à Nantes. On pouvait déjà le voir dans les années 90 autour de Zabriskie Point, de Dialektik Records, puis des Femmes, etc. Ensuite, je pense qu'il y a eu une dynamique intéressante née il y a déjà quelques années avec Justine évidemment, mais aussi avec tout ce qui a pu se faire à Nantes ou aux alentours avec CanSay? Records, Millefeuille Prod, Wank For Peace... Des personnes d'âges et d'horizons différents se sont rencontrées, des amitiés se sont créées.

Louis : S'il y a beaucoup de groupes actifs sur Nantes, j'ai pas l'impression qu'il y ait une effervescence spectaculaire autour de la scène punk rock, en terme de lieu on est limité comme dans toutes les villes... Moreno et moi on a tous les deux grandi à Angers, qui est une ville relativement petite mais où, à une période donnée, j'ai vraiment ressenti un engouement particulier pour le punk. Cela s'explique en partie par le fait que les mecs de Wank For Peace organisaient des concerts quasiment toutes les semaines et que l'énergie qu'ils y mettaient a fini par faire des émules. La "scène" est définie par ses acteurs.rices, leur niveau d'investissement, leur manière de faire les choses, et d'un réseau de sociabilité. Comme l'a si bien dit un jour mon pote Florent : "une ville, tu en fais ce que tu veux".

Vous tapez plutôt dans l'indie-punk, à la *Against Me !*, *RVIVR*, *The Menzingers* par exemple. Un genre que l'on n'associe pas forcément au militantisme, et pourtant, votre démarche musicale y est étroitement liée. Vous pouvez expliquer pourquoi, et surtout comment ?

Moreno : Dans nos vies on agit tous politiquement, et on milite pour des causes qui nous tiennent à cœur. Alors quand on monte un projet, comme un groupe de musique, et qu'on est prêt à y mettre énormément d'énergie et d'investissement personnel, ce côté militant est forcément présent, c'est à la fois naturel et nécessaire. Par exemple, on participe à des concerts de soutien, ou bien on organise des caisses de soutien pour des causes qui nous semblent justes. On essaye de casser les rapports marchands de la vente de

merch grâce au prix libre. Et dans la limite du possible on le fait nous même, particulièrement le textile.

Louis : Le punk rock, comme la plupart des genres de musique, s'est associé - ou s'est fait happer, mais là n'est pas la question - à l'industrie de la culture, qui ne laisse pas beaucoup de place au militantisme, si ce n'est aucune. C'est marrant parce que dans les trois exemples cités, on a trois différentes approches de la musique punk, ce qui me laisse penser que le punk n'est pas tant identifiable par un style musical que par une manière de voir le monde et de faire les choses.

Lylian : On n'imagine pas ce groupe comme quelque chose qui existerait à côté de nos vies, coupé de notre quotidien. À travers nos existences, on essaye tant bien que mal de vivre autre chose que ce que nous vend ce monde merdique, en essayant de rester le plus loin possible des rapports de domination, des rapports marchands, des rapports de pouvoir, en essayant de prendre soin des relations qui nous font vivre une situation commune. Il semble naturel de tenter de vivre ça avec Heavy Heart. Malgré toutes les contradictions qu'avoir un groupe peut engendrer, on essaie donc de réfléchir à ce qu'on fait et à comment on le fait, que ce soit concernant la production de notre merch, les concerts auxquels on participe ou plus globalement avec

«J'ai l'impression que de plus en plus de groupes cessent actuellement de voir le punk comme un milieu fermé sur lui-même en essayant à l'inverse de l'ouvrir à d'autres mondes. C'est une excellente chose.» ✖ Lylian

qui on choisit de faire des choses, comment on peut utiliser notre argent, etc. La musique pour nous n'est pas une fin en soi. On voit ce groupe comme un moyen de lutte politique, une sorte de caisse de résonance. Et j'ai l'impression que de plus en plus de groupes de punk actuellement cessent de voir le punk comme un milieu fermé sur lui-même en essayant à l'inverse de l'ouvrir à d'autres mondes. C'est une excellente chose.

Vous chantez en anglais. Est-ce que la question de chanter en français pour faire mieux entendre / comprendre vos idées s'est posée à un moment ?

Louis : Le choix de l'anglais s'est fait pour des raisons pratiques, le fait est que c'est une langue qui est très facile à faire sonner en termes de mélodie (ce qui n'est pas le cas du français). À titre personnel c'est une langue avec laquelle je me sens à l'aise, et du point de vue de la compréhension, si ce n'est pas directement compris par certain.e.s aussi facilement que le français, ça permet de toucher plus de personnes, là où on a pas mal tourné à l'étranger.

Ce numéro de Punk Rawk célèbre les 10 ans de la fin du mag. Il y a dix ans, quel rapport aviez-vous au punk rock ?

Moreno : C'était juste après ma période de transition où je me suis lassé d'écouter Iron Maiden, Children of Bodom et Ska-P, et que j'ai commencé à écouter du punk rock. Je n'y connaissais pas grand-chose, mais je me rappelle avoir acheté ce dernier numéro de Punk Rawk !

Lylian : Il y a dix ans, je jouais dans un groupe de ska-punk, Général Fiasco. Je dévorais tous les Punk Rawk que mon père achetait.

Louis : Il y a dix ans j'étais un adolescent pessimiste qui écoutait Guerilla Poubelle, Justine et NoFX en boucle. Je prenais tout juste conscience que si le monde qui m'entourait était assez déprimant il était toujours possible d'y faire grandir des choses positives.

heavyheartnantes.bandcamp.com



© Chuck ERSATZ

DECIBELLES

Welcome to Elles

Sabrina et Fanny, qui se connaissent depuis leur CP à Lans-en-Vercors, commencent à avoir les guiboles qui démangent pendant leurs sages cours de piano au collège. Avec Emilie, rencontrée "un peu par hasard" à Grenoble, les filles s'enferment quelques après-midis pour jouer du "ska-rock de base" (sic). Decibelles est né. "On n'a pas d'explication particulière sur le nom du groupe, on ne le choisirait sans doute pas maintenant mais comme on a commencé à faire des concert et une démo sous ce nom là on l'a gardé." Car même si Decibelles continue de passer régulièrement pour un jeune groupe, il affiche plus de douze ans au compteur.

Après Emilie, puis Julia, le nouveau bassiste s'appelle... Guillaume. "Ça fait du bien à plein de niveaux d'être mixte. On avait parfois l'impression d'être programmé juste parce qu'on était un groupe de filles, on se retrouvait à jouer dans un plateau 100% féminin mais avec des groupes super éloignés de notre univers musical. Dans d'autres pays, c'est différent." Ainsi, depuis leurs débuts, les filles n'ont jamais rechigné à s'entasser dans un camion et traverser l'Allemagne pour jouer dans les bars et les squats de nos voisins, un pays qu'appréciaient particulièrement les musiciennes. "Dès notre première tournée, on s'est fait plein de contacts là-bas, on a fini par y trouver un tourneur et un label donc forcément on y retourne souvent. Et puis les Allemand.e.s sont vraiment cools." Et réceptif.ve.s à leur musique sans user de la discrimination positive souvent de mise dans les SMAC françaises et autres tournées subventionnées.

D'ailleurs, si vous lancez Fanny sur le "féminisme" du groupe, la volée de bois vert ne se fait pas attendre. "Bien sûr qu'on se sent féministes, on est pour l'égalité entre les hommes et les femmes. C'est important de devoir parler de notre expérience de femmes dans le milieu du rock et des progrès qu'il reste à y faire, mais on est parfois agacé.e.s que ce soit LE sujet qui ressorte à chaque fois. Est-ce qu'on demande aux groupes de mecs s'ils se sentent masculinistes ?". Il est vrai que le raccourci "rockeuses = riot girls engagées" est vite utilisé pour tout ou rien et l'épuisement de devoir sans cesse justifier son statut est bien légitime.

Longtemps considéré à tort comme un groupe de jeunes filles en fleurs, Decibelles, désormais trio mixte, compte bien continuer de balancer des taloches indie-punk à la face de la France et de l'Europe sans demander son reste. Ses arguments : une réputation scénique fracassante et un nouvel album en 2019 enregistré chez Steve Albini. Et faites gaffe, elles ont parfois le seum.

Par François Tong

"On aimerait passer à l'étape suivante, celle où ce serait tellement banal d'avoir autant de meufs que de mecs dans ces groupes qu'on ne prendrait même plus le temps d'en parler. On se sent proche de groupes comme Savages qui ne met jamais le genre en avant et parle juste de sa musique."

De toutes façons, celles et ceux qui ont vu Decibelles en concert savent que le groupe n'est pas là pour faire semblant et que la scène est son terrain de jeu favori. L'énergie déployée en mode power trio fait vite fermer le caquet des plus réfractaires, leur permettant de jouer avec pas mal de leurs groupes favoris : "On a vraiment de la chance, on a joué avec beaucoup de nos chouchous : Metz, Fidlar, Thee Oh Sees et récemment Meat Wave, qui est le groupe qu'on a le plus écouté quand on a enregistré notre dernier album. Si on avait l'occasion on aimerait bien jouer avec Cloud Nothings et Traams."

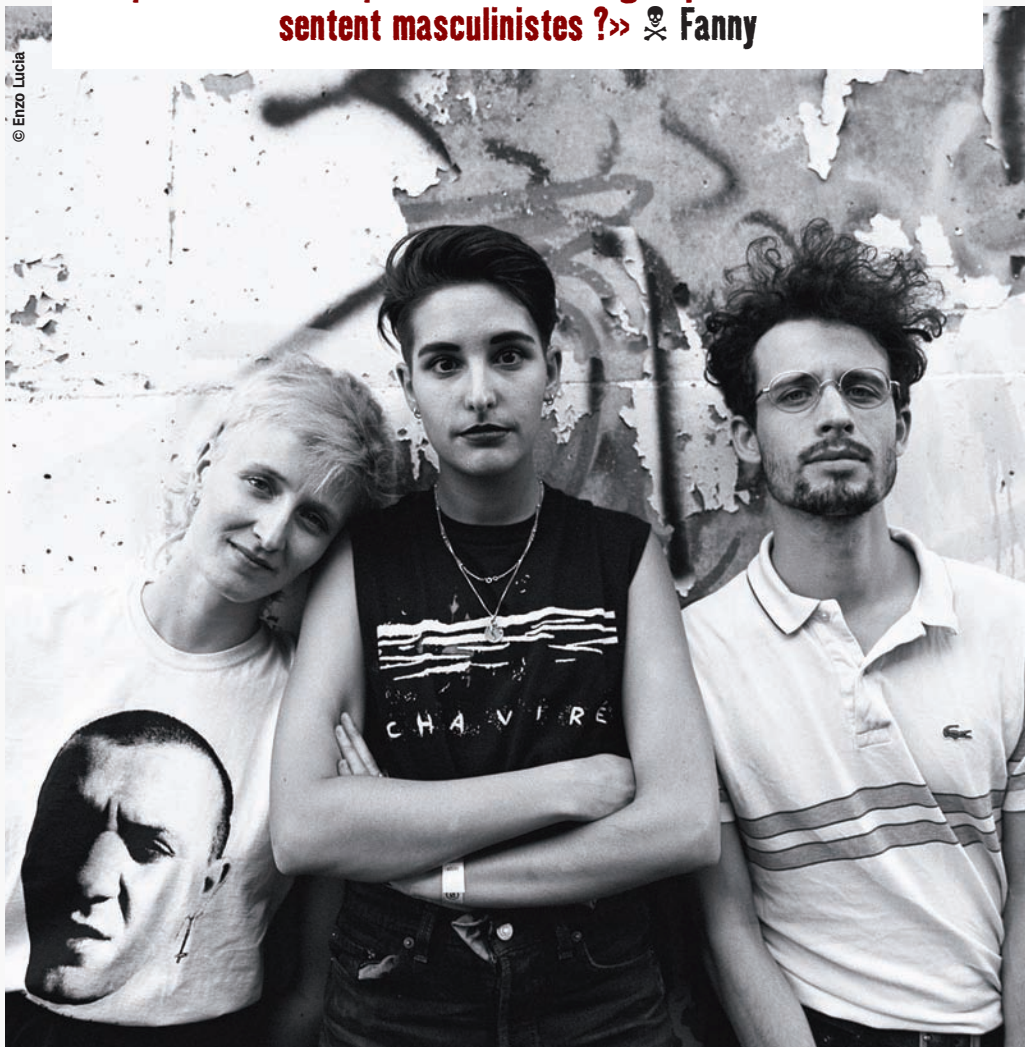
Mais c'est surtout la rencontre avec Shellac qui va être déterminante pour la suite, même si à la base les productions des Américains ne sont pas leurs disques de chevet. "Il y a trois ans, au Confort Moderne à Poitiers, le promoteur a envoyé nos morceaux à Steve Albini et il a bien aimé, on

a fait une date avec eux et depuis, même si on reste peu en contact, ils nous proposent de jouer à chaque fois qu'ils viennent en Europe, c'est trop cool." Malgré la différence d'âge et la

communication pas toujours fluide avec les vieux grigous de Chicago, le courant passe. Decibelles accompagne volontiers Shellac sur des dates en France, Allemagne et Belgique, et plus récemment en Espagne. Et ce qui devait arriver arriva, le groupe partira à la fin de l'année enregistrer son nouvel album à l'Electrical Audio. Le disque sortira courant 2019 sur le label strasbourgeois Deaf Rock Records, qui lui non plus n'hésite pas à s'exporter hors des frontières, avec une préférence pour nos voisin.e.s teuton.ne.s. Voilà qui devrait apporter une reconnaissance plus importante au trio lyonnais. C'est tout le mâle qu'on leur souhaite (blague de masculiniste).

decibelles.bandcamp.com

«C'est important de devoir parler de notre expérience de femmes dans le milieu du rock et des progrès qu'il reste à y faire, mais on est parfois agacé.e.s que ce soit LE sujet qui ressorte à chaque fois. Est-ce qu'on demande aux groupes de mecs s'ils se sentent masculinistes ?» ✖ Fanny



BREAKOUT

punx-o-rama

Par Guillaume "Ged" Dumazer • photos DR



Teotihuacan, Mexico



FIN AOÛT, LES PARISIENS DE BREAKOUT SONT REVENUS, VISIBLEMENT HEUREUX, D'UNE TOURNÉE DE QUARANTE-SEPT DATES (!) AUTOUR DU GLOBE. UNE LONGUE TOURNÉE QUI ÉTAIT ÉGALEMENT UNE BONNE OCCASION POUR EUX D'OBSERVER L'ÉTAT DE LA SCÈNE PUNK UNDERGROUND À L'ÉCHELLE MONDIALE. ON LEUR A DEMANDÉ COMMENT ÇA S'ÉTAIT PASSÉ.

Breakout : Ça a vraiment été une super tournée qui, malgré les deux mois et demi, est passée carrément vite. On a pu observer que la scène punk est encore bien active, surtout dans certains endroits comme Bogota en Colombie, Mexico City et San Luis Potosi au Mexique, mais également aux USA, par exemple en Californie ou au Texas, et même en Russie.

Comment êtes-vous parvenus à monter un tel parcours ?

Nous étions en train de nous pencher sur notre tournée aux USA et lorsque les premières dates ont été bookées là-bas, on s'est dit qu'il serait dommage de ne pas en profiter pour aller jouer au Mexique. Les dates en Colombie se sont ensuite greffées. Ensuite, pour la tournée sur le sol européen, on devait jouer au Resist to Exist (le plus gros festival punk DIY allemand qui fêtait cette année ses quinze ans avec notamment Terrogruppe, Moscow Death Brigade, Ryker's, Oi Poloi... et même Skarface —ndr), à une heure de Berlin, on a donc trouvé des dates sur la route. Au même moment, on nous a demandé si ça nous intéressait d'aller en Russie pour accompagner les Américains de Monster Squad. On a accepté car on voulait vraiment rejouer à Saint-Petersbourg en plus de Moscou.

Quels sacrifices avez-vous dû faire pour réaliser cette tournée ? Des regrets ?

Tu te retrouves à devoir lâcher ton boulot et ça été limite-limite pour certains



Moscou, Russie.



Mexico-City



Moscou, Russie



Bogota, Colombie

«Ça peut paraître égoïste mais en ayant peu de foi en l'humanité, on se focalise plus sur nous-mêmes, en se donnant du mieux possible les moyens de faire ce qui nous plaît, et ce qui nous paraît juste.»

d'entre-nous. Mais on s'est toujours arrangé pour avoir des jobs qui nous laissent du temps. En ce qui concerne le confort, ça allait encore, même si une tournée de cette durée est clairement épuisante, physiquement et mentalement. Aucun regret, mais plutôt pas mal de choses qu'on fera différemment à l'avenir.

Quel accueil vous a été réservé ici et là ?

Ça a été différent pour chaque endroit. Le plus facile pour en parler serait peut-être les USA où on a vraiment eu le droit à toutes sortes d'accueils. De la date où tu es super bien accueilli (en plus d'être bien défrayé) comme cela fut le cas à Minneapolis jusqu'au concert où on ne te file rien du tout (comme à St Louis). Un point important à préciser, aux USA il n'est en aucun cas obligatoire, comme en Europe, de fournir à boire, à manger et une sleeping place aux groupes que tu invites. Par contre, en Russie, on a vraiment été très bien reçu par des gens super. C'est notamment là qu'on a probablement le mieux mangé. Y'a pas à dire, les punks russes sont nettement un niveau au-dessus.

Les musicien.ne.s qui sont allé.e.s en Amérique du Sud en reviennent souvent choqué.e.s par le manque de moyens mais également par l'énorme énergie et la passion que les activistes locaux déploient pour accueillir les groupes.

On a eu le même ressenti quant à la Colombie, et on a aussi pu en parler avec des potes locaux qui nous disaient que c'était compliqué de faire tourner, ou simplement faire venir, des groupes internationaux. Mais qu'ils en avaient vraiment envie, que rien ne les empêcherait de le faire. On s'est rendu compte aussi que le public là-bas est également super content de voir ce genre de groupe car ce n'est pas courant. Pour ce qui est du Mexique (qui ne fait pas partie de l'Amérique du Sud), c'est un peu différent, on a tourné dans des conditions plus aisées, et on sent clairement que le pays est plus riche et que c'est, de manière générale, moins le bordel qu'en Colombie.

On imagine que ces voyages extraordinaires ont pu inspirer de nouveaux morceaux, non ? Compose-t-on sur la route chez Breakout ? D'ailleurs qui arrive

avec la première idée ? Partez-vous de la musique vers les textes ou l'inverse ?

Eh bien ça donne des idées, oui et ça fait réfléchir sur notre vie de manière générale, ce qui peut renvoyer à des idées qu'on avait déjà auparavant, pour les compléter, les modifier. Mais on ne compose pas vraiment sur la route dans Breakout, on a essayé un peu, mais ça n'a jamais rien donné de concret (rires). Il n'y en a pas un de nous en particulier qui arrive avec une idée de base, chacun ramène ce qu'il a trouvé, puis on bosse en commun sur ce qui nous plaît le plus. Quant à savoir si on part de la musique vers les textes ou l'inverse, on nous a déjà plusieurs fois posé la question et on a enfin la réponse : on ne part ni de l'un ni de l'autre, les deux arrivent de manière indépendante. Des morceaux sont créés sans paroles et des textes arrivent également sans composition. On essaie ensuite tel ou tel morceau avec tel ou tel texte, en adaptant au besoin et en faisant les arrangements avec le temps.

En parlant des textes, de quoi parlent-ils ?

Sur "Nothing in Sight", on devine un discours critique envers un monde avide et inconscient, aveuglé par une consommation effrénée et une lecture biaisée de la philosophie. Il y a de quoi désespérer et pourtant le groupe ne semble pas décidé à se laisser faire.

C'est vrai, dans l'ensemble les paroles de notre album sont assez pessimistes. On n'est pas des déprimés de la vie, mais c'est souvent dur de se dire que le futur vers lequel on se dirige sera cool ou simplement mieux que notre présent. On pense à ça notamment lorsqu'on observe ce qu'il se passe autour de nous, le comportement ou la façon de penser des gens dans la rue, au travail, etc. La place (beaucoup) trop importante que la religion a toujours dans notre société, le pouvoir absolu de l'argent au niveau planétaire, etc. Ça

peut paraître égoïste mais en ayant peu de foi en l'humanité, on essaye de se focaliser plus sur nous-mêmes, en se donnant du mieux possible les moyens de faire ce qui nous plaît, et ce qui nous paraît juste. C'est peut-être ça, notre façon de résister (de manière simplifiée bien entendu, sinon il faudrait probablement des heures pour développer cela avec chacun d'entre nous). Se poser des questions, observer, réfléchir et agir en fonction.

Le groupe accorde une grande importance à la scène et part fréquemment sur les routes. Quelles sont vos conditions ?

Comme pour tout groupe qu'on souhaite inviter, il faut de base : une sleeping place, à boire et à manger (en évitant la junk food, car ça n'aide personne), et un défrayement qui prend en charge les frais de carburant et de péage au minimum. Beaucoup de gens ne s'en rendent pas compte, mais un groupe dépense beaucoup d'argent en terme de matos, d'assurance (s'il possède un van ou un autre véhicule), en studio de répète, en enregistrements, etc. Et plus encore si le groupe veut faire les choses bien. Car pour nous être punk ne veut pas dire faire les choses mal ou à l'arrache, mais au contraire les faire bien et surtout par soi-même. S'il faut rajouter des dépenses supplémentaires pour pouvoir jouer, ça ne peut pas marcher.

Voici la place pour le message aux lecteurs, merci pour vos réponses et à bientôt sur la route ! Punk as fuck !

Merci à toi Ged pour l'interview et merci à toi lecteur.rice d'être arrivé.e jusqu'ici (rires). Et formez des groupes, on en a besoin en France !!! Up The Punx !

breakoutpunx.bandcamp.com



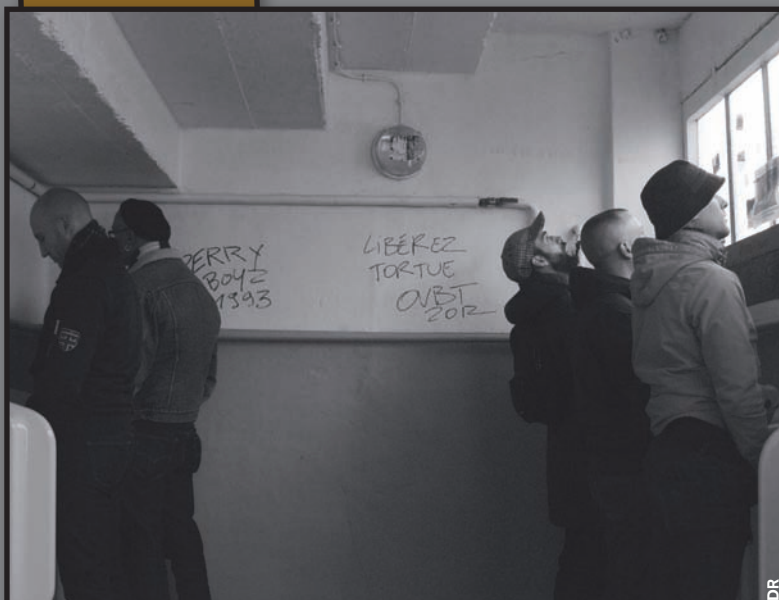
Teotihuacan, Mexico



Moscou, Russie

Oi! SWEAT Oi!

QUI AURAIT CRU QUE LA OI! SERAIT "TENDANCE" EN 2018 DANS LA SCÈNE PUNK ROCK ? SURTOUT, QUI AURAIT CRU QUE LA OI! D'ICI SERAIT AUX AVANT-POSTES DE CE REGAIN D'INTÉRÊT... MONDIAL ? LE GENRE N'A PLUS BESOIN DE SE CACHER DERRIÈRE L'ÉTIQUETTE "STREET PUNK", COMME IL Y A QUINZE ANS, POUR ÉVITER QU'ON L'AMALGAME À DES RELENTS NAUSÉABONDS. EN SE RÉAPPROPRIANT LES CODES MUSICAUX (ET SURTOUT VESTIMENTAIRES REPROCHERONT CERTAIN.E.S), UNE NOUVELLE GÉNÉRATION DE GROUPES ONT REDONNÉ LA (F)OI! AUX RUDE BOYS/GIRLS DE L'HEXAGONE. ILS PRATIQUENT UNE OI! MARQUÉE PAR LES 80'S, PLUS MÉLODIQUE ET MOINS MARTIALE, SOUVENT ENRICHIE DE HARD-CORE, POST PUNK ET NEW WAVE, ATTIRANT AINSI DE PLUS EN PLUS LES PUNK-ROCKER.EUSE.S VERS ELLE. SANS OUBLIER DES THÈMES ET SUJETS, BIEN SÛR, TOUJOURS FÉDÉRATEURS MAIS PLUS ACTUELS QUE JAMAIS. BREF, EN 1987, OI POLLOI EN RÉVAIT ("NO PUNK VERSUS SKINS NO US VERSUS THEM / IF WE STAND TOGETHER WE'LL BEAT THE SYSTEM"), CE SERA PEUT-ÊTRE PROCHAINEMENT LE CAS... (FF)



GONNA GET YOURS

Après douze ans d'activité, les Parisiens de Gonna Get Yours sortent enfin leur premier album *A thousand Faces* (UVPR?) composé de onze titres d'une Oi! mélodique entre Skinflicks, Perkele et la Oi! anglaise des 80's. Rencontre.

par Laurent Laloue

Leur nom signifie "Tu auras ce que tu mérites". C'est un titre du groupe hardcore américain Floorpunch. Certains membres se sont essayés à d'autres styles, mais c'est celui qu'ils pratiquent aujourd'hui qui leur parle le plus : le côté direct, la hargne, les chœurs puissants, l'aspect social. Un temps, ils ont avancé sous la bannière du SHARP (*SkinHeads Against Racial Prejudice* — ndr), mais ne s'en revendiquent plus. Joss (chant) : "On préfère de loin attirer des gens grâce à notre attitude, nos paroles plutôt qu'avec une étiquette, même si le combat est louable. On aime toutes les tribus urbaines mais celle des casuels nous parle plus que celle de la scène skin qui souffre d'un excès de marketing. Le batteur qui n'aime pas le foot n'est pas de cet avis !" Le foot, un sujet récurrent chez Gonna Get Yours. Ils ont d'ailleurs joué deux fois pour les Red Star Fans. "Pour une partie du groupe, c'est notre club. Je fais partie des Perry Boys. Ce club populaire mythique a une âme particulière. Son fondateur, son stade à l'anglaise, les supporters populaires où tu retrouves des membres de groupes (comme 8*6 Crew par exemple). Le foot, on le retrouve aussi sur la pochette du LP. "C'est une photo de 1916, de joueurs anglais qui posent devant des buts avec des masques à gaz. Léonard Undefeated Sun, un dessinateur brillant, l'a reprise avec son trait à la Tardi et a "recadré" la photo, a calé une photo de Bauer derrière. Ces personnages composent une tribu, on sent qu'ils veulent en découdre. Ils n'entrent pas dans les codes de la société. (...) ! En concert ou au stade, les skins ou les casuels veulent chanter, boire, se déplacer en bande, quelques coups de gueules, vivre intensément !" Bref, partager des choses. D'où les disques de GGY en téléchargement libre : "On a la même vision que notre label, on privilégie le support vinyle. On part du principe que si les gens aiment, ils achèteront le LP qui, dans notre scène, est la référence."

Le foot également dans les paroles ? Oui. Mais pas que. "Ça parle de ce que j'ai pu vivre, de mes insatisfactions, de situations extrêmes vécues, du foot, de luttes de libération nationale, d'autonomie, de Rino Della Negra résistant et joueur du Red Star, de la scène, de terreur psychologique, de vengeance contre la maréchaussée..." Et une mention particulière au titre "The Rhythm Of Time", "un extrait d'un poème de Bobby Sands, une figure de la lutte de libération irlandaise. Ce texte ne parle pas spécifiquement de l'Irlande mais plutôt de cette force intérieure que possède le Peuple à travers les âges, cette capacité à se soulever contre l'oppression." Avec la sortie de ce premier album, longtemps repoussé par des changements incessants de line-up ("On en est au sixième batteur ! On est un peu malchanceux et bras cassés aussi !"), Gonna Get Yours voit enfin l'avenir sereinement et multiplie les projets : "La sortie d'un split EP en 2019, sur Crom Rds avec Knock out (Espagne), on a 2 titres dont une reprise de Crisis. Des concerts dont un à Genève pour les supporters du Servette... On a déjà fait une vidéo pour "Thunder" et on va faire un clip pour un autre morceau."

gonna-get-yours.bandcamp.com



LION'S LAW

par Laurent Laloue

Depuis 2013, Lion's Law s'est imposé comme un des leaders de la scène punk-Oi! mondiale. On retrouve d'ailleurs un ex-Komintern Sect (légende des 80's) et actuel Burning Heads à la batterie : Thomas. Leurs disques sortent en vinyle chez UVPR? et en CD chez Contra Records. Le chanteur Wattie (ex Maraboots et actuel Bromure) répond aux questions.

Y a-t-il une différence entre les termes Oi! et street punk ?

Wattie : Le débat est sans fin, on est un groupe de skins qui fait du punk. Donc on est un groupe Oi!

Lion's Law est l'un des groupes phares de ce renouveau français. À quoi est dû ce succès ?

On est sûrement un des groupes punk français qui tourne le plus à l'étranger ! La scène Oi! française est loin d'être morte, c'est sûr ! Du monde aux concerts, plein de nouveaux groupes, ça fait très plaisir ! On espère être une des raisons à ce renouveau. Je pense qu'on a pas mal bénéficié du fait qu'on ait tous déjà eu des groupes avant qui jouaient déjà un peu partout, avoir des contacts et de l'expérience musicale, ça aide. Musicalement, on a aussi ramené un peu de violence à la Oi! qui se ramollissait. On essaye de tout faire péter en live. On est donc définitivement un groupe de scène. C'est ce qu'on aime, voir l'engouement qu'on amène.

Vous faites de nombreux concerts à travers le monde...

On joue effectivement énormément, ce n'est pas toujours facile à gérer avec la vie personnelle et professionnelle et pour ceux qui jouent également dans d'autres groupes. Mais on ne va pas se plaindre, c'est génial, on a des tonnes de souvenirs, de concerts incroyables et de situations bien fêlées ! Notre tournée en Colombie était dingue, ça fait carrément partie de nos meilleurs souvenirs, la scène punk et Oi! est certainement la plus forte et plus vivante que nous ayons pu voir, des centaines de jeunes skins, des dizaines de crew SHARP dans la même ville. C'est malheureux mais on joue carrément plus à l'étranger qu'en France ! Sur notre troisième tournée US, on a enchaîné avec une date à Guadalajara et à Mexico City, deux dates bien dingues, le public là-bas est tellement excité à l'idée de voir un groupe Oi! européen qu'il devient dingue. Les mecs escaladaient la scène et ont même réussi à nous voler notre fond de scène ! Le pogo ressemblait plutôt à une bagarre générale de 500 rasés torsos nus... D'ailleurs, c'était peut-être ça (rises) !

Le chant en anglais, c'était une évidence dès le début ? Est-ce que l'on entendra un jour Lion's Law chanter en français ?

L'anglais a beaucoup aidé pour s'exporter. Mais notre prochaine sortie (fin 2018) sera un 7" de trois nouveaux titres chantés en français ! On avait déjà un titre en français ("Demain") disponible sur la version française de notre dernier album "From The Storm".

Vos morceaux développent des thèmes classiques du genre, cependant vous abordez aussi des choses différentes...

On essaye de s'éloigner des thèmes classiques de la Oi! genre bière, baston, copains... On aborde pas mal de thèmes historiques qui nous tiennent à cœur, des choses plus sombres également, des sentiments malsains qui nous habitent.

Vous partagez des EP avec FAVL, Anger Flares et Stars & Stripes, Lars Frederiksen est présent sur "Faceless Victim". Vous aimez être bien entourés...

Ce sont des histoires d'amitié : FAVL sont de très vieux potes d'Italie, Anger Flares nous ont invité à tourner avec eux au Japon et Stars & Stripes, l'alter ego Oi! de Slapshot, sont un des groupes qui nous a beaucoup inspiré, ils sont devenus des potes. Quant à Lars, il avait déjà fait la guitare sur le solo de "For My Clan". Il était venu en studio avec nous alors qu'il était de passage avec Old Firm Casuals à Paris sur un concert qu'on leur avait monté. Il a toujours montré de l'intérêt pour Lion's Law et a même proposé de produire le prochain album.

Quels sont vos projets ?

On retourne prochainement au Japon et aux USA. Une grosse tournée en Europe avec Bad Co Project (ex-Oxymoron) est également prévue. Le 7" en français sortira exclusivement sur UVPR?. On bosse d'ores et déjà sur un nouvel album pour l'année prochaine !

lionslaw.bandcamp.com



BROMURE

par Frank Frejnik

De la pochette de son EP "A La Roquette" aux thèmes abordés, Bromure semble casser les clichés de la Oi!. Pas spécialement pour couper les ponts avec l'ancien groupe (Maraboots) de trois de ses membres, mais bien par envie et intérêt personnels. En attendant l'album, le quatuor parisien s'explique.

Nico (batterie) : Bromure n'est pas la suite de Maraboots. Il y a une certaine continuité, mais on essaie d'être différents, d'innover dans les sonorités, la voix de Wattie a changé depuis, on a parfois du double chant, on est sur un tempo plus rapide. Les thèmes abordés restent finalement peu éloignés de la Oi! : la rue et les endroits où on traîne, le trip skin, la violence, les ennuis judiciaires, la guerre. On parle de ce dont on a envie, de ce qui nous tient à cœur, Paris, nos ami.e.s, les catacombes... et puis une dimension un peu vieux Paris, historique, authentique. Graphiquement, la pochette ou les t-shirts utilisent une imagerie Art Nouveau (mais sans forcer) parce que ça nous plaît et grâce au talent de Léonard UnDefeatedSun qui illustre bien l'ambiance globale Bromure.

Reprise "La Roquette" d'Aristide Bruant

Nico : On traîne à Paname, dans le quartier Bastille et principalement rue de la Roquette. Le quartier de la Bastille a une grosse histoire, pas seulement lors de la période révolutionnaire, mais fin XIXe et tout au long du XXe siècle, c'est un quartier de culture populaire : les bistrotts, les bals musette, la pègre, etc. Cette belle chanson évoque un condamné avant son exécution à la prison de la Grande Roquette, ça ne raconte pas les moments qu'on passe dans ce coin évidemment, mais elle nous parle, alors on l'a reprise.

Particularité de Bromure, le saxo.

Wattie (chant) : On a toujours aimé le saxo dans la Oi!, et c'est un côté très Oi! française 80's effectivement. Beaucoup de gens détestent le saxo dans le punk, donc je ne pense pas que ça nous rende plus "accessible". En tout cas, ce n'était pas notre volonté. On avait déjà du saxophone dès le début de Maraboots en 2009, maintenant on en met encore plus dans Bromure, tant pis pour celles et ceux qui n'aiment pas ça (rires)!

Particularité 2 de Bromure : Nina.

Nico : Elle nous fait des gâteaux, dessine des papillons sur les murs, se déplace uniquement en sautant et corrige nos paroles en y rajoutant du sucre (rires). Plus sérieusement, Nina est notre soeur, pilier de la bande de Parmentier. Elle nous apporte ce qu'on essaie de tous s'apporter : de la bonne humeur, son jeu de basse ensuite et son enthousiasme. Rien de particulier par le fait que c'est une fille, c'est notre pote.

Nina (basse) : Ce que j'apporte [aux mecs du groupe], c'est en tant qu'individu, pas en tant que meuf.

Oi! française

Nico : Les gens qui font [la scène Oi!] ne la quittent pas au bout de deux ans. Des groupes se montent et durent plus d'un an, il y a pas mal de concerts/festivals organisés. Ça crée un phénomène qui donne envie à d'autres de se lancer. Il y a des jeunes motivé.e.s, des moins jeunes qui le sont toujours et surtout il y en a qui font l'effort de créer des événements pour faire vivre la scène.

Wattie : Il y a clairement eu un regain d'intérêt pour la Oi! française aux USA dans la scène punk lié à MaximumRocknRoll. Ils sont tout simplement en train de découvrir les groupes qui nous font vibrer depuis tout petits. On a de bon retour de l'étranger pour Bromure, des propositions de tournée aux US, en Espagne. On verra après la sortie de l'album !

> Troubadours du K.O.

RIXE

Rixe existe depuis cinq ans. On retrouve Maxime (actuel Boss et Condor, batterie) qui a enregistré le premier EP seul. Wattie (Lion's Law et Bromure, basse) et Tom (Squelette, guitare) complètent le line-up actuel de ce groupe punk-Oi! dans lequel tout le monde chante et comme le dit Maxime, "Souvent, c'est en même temps !"

par Laurent Laloue

Le groupe développe un côté violent de par son nom et avec des titres comme "Coups et Blessures" ou "Rapport de Force". "C'est vrai que c'est un peu violent, un peu comme en live ou sur disque, ça colle avec la musique. Quand tu joues de la Oi!, tu tombes forcément un peu dans le cliché mais je trouve que Rixe pour un groupe de ce style ça fonctionne assez bien. Les chansons racontent des histoires que j'ai vues ou vécues, parfois un peu romancées, mais ça ne parle jamais de baston de rue ou de bar."

Leur Oi! basique fait penser aux groupes français des années 80. "C'est sûrement la meilleure. Des groupes comme Camera Silens, l'Infanterie Sauvage ou même des trucs étrangers comme Nabat ont influencé le groupe. Dans les classiques du punk et de la Oi! il y a une énergie qu'il faut absolument retrouver dans Rixe. On ne retiendra que la musique et pas l'idéologie de certains groupes de cette époque, tu vois c'est que j'veux dire... (...) On n'a pas vraiment de textes engagés politiquement, mais le groupe n'a rien à voir avec l'extrême droite ou les milieux douteux." Les trois EP du groupe sont sortis sur La Vida Es Un Mus, un label anglais. "Je voulais un label qui se rapproche plus du milieu punk/HC DIY que de la Oi! Au final, c'était plutôt bénéfique car on a touché plusieurs scènes en même temps."



Rixe fait une pause et ne sais pas si le format LP marchera comme cela a été le cas pour les EP. Pourquoi ce choix de pochettes épurées ? : "L'imagerie du groupe colle avec le son, quand tu fais simple, c'est parfois plus facile de s'en souvenir. On a gardé la même recette pour les trois EP en changeant la couleur selon les pressages." Qu'en est-il des concerts ? : "On en a fait beaucoup et un peu partout et on a rarement eu de mauvaises expériences. Aujourd'hui on en fait moins mais après quatre ans à tourner régulièrement il fallait si attendre. Tourner aux États-Unis, c'était assez dingue. Le groupe a bien marché là-bas, plus qu'en Europe, on y est allé quatre fois. Le concert le plus ouf de ma vie c'est quand on a joué dans un jardin avec 200 punks déchaînés à Long Beach, CA et que les hélicos de la police ont commencé à tourner autour de nous. Mais au final, rien de grave !".

rixebandcamp.com



SYNDROME 81

par Frank Frejnik

Le groupe brestois est à part dans cette résurgence Oi! hexagonale, sans doute parce qu'il n'était, à la base, pas destiné à en être un des éléments actifs. Il n'empêche que ses disques ont grandement contribué à la richesse et à la profondeur de cette nouvelle scène, dans et hors des frontières du pays.

Vous êtes associés à la scène Oi! mais préférez vous présenter comme "un groupe punk avec des influences Oi!" Pourquoi cette précision ?

F : Parce qu'on ne vient pas de la Oi! Ce n'est pas notre culture de base, on a des références Oi! bien sûr, mais on trouvait important de souligner que nous ne sommes pas des skins qui jouons de la musique de skins pour un public skin. Par respect pour celles et ceux qui se reconnaissent dans ce mouvement et ensuite pour que les gens comprennent que ce n'était pas calculé. (...) Syndrome 81, c'est un projet monté à distance par Jacky et moi, pour se faire plaisir, et qui n'avait pas vocation à jouer. Jacky m'a lancé le challenge de chanter en français, voilà comment on en est arrivé là.

Le rapprochement à la scène Oi! vous a-t-il fait, à un moment donné, réfléchir sur la manière de gérer le groupe ?

Évidemment. La scène skin est clairement une scène à part dans le monde du punk. Lorsqu'on s'est retrouvé face à des propositions d'orga skin, je me suis dit pourquoi pas, soyons pas bégueules, allons voir ! Tout le monde connaît les dérives d'une certaine frange de cette scène, donc je ne vais pas développer. Il y a eu des concerts cool, avec des gens chouettes, des concerts où à l'inverse on ne se retrouvait pas à notre place. On a eu aussi des propositions d'organisations plus craignos. On s'est donc retrouvé à vérifier si l'orga était clean, quels groupes elle programait, pour ne pas se retrouver à jouer avec des groupes patriotes ou autres. Ce sont des questions qu'on ne se posait pas avant, parce que nous étions dans un entre-soi DIY. Mais à l'inverse, c'est facile de pointer du doigt le skin apo ou autres alors que dans la "scène" DIY il y a des gens tout aussi craignos et non-respectueux de certaines valeurs qu'on défend au sein du DIY.

La diversité de vos morceaux (Oi!, post-punk, new-wave) était-elle dès le début dans l'ADN du groupe ?

F : Le postulat de départ c'était : faisons un truc entre Negative Approach et Criminal Damage, mais chanté en français...

Jacky : Après la démo, j'ai voulu travailler un son plus personnel. Le "déclat" est venu de la chanson "Recouvrance", cette chanson représentant "la patte" Syndrome 81. J'essaye de mélanger le côté rapide du hardcore, avec une façon primaire de jouer qu'on retrouve dans la Oi! et des parties mélancoliques qu'on retrouve dans certains groupes de la scène suédoise. Un pote a décrit Syndrome 81 comme un groupe de post Oi! C'est un peu là où je veux aller.

La Oi! d'ici connaît un réel engouement à l'étranger. Vous-mêmes avez sorti votre disque aux USA. Pensez-vous que ça a contribué à accroître l'intérêt des groupes qui y sont associés en France ?

F : Il est trop tôt pour faire le bilan, mais oui je pense qu'il y a des gens qui sont à fond, et qui vont vouloir trouver la dernière pépite française. Comme toute "mode" musicale, ça a donné naissance à de très bons groupes et à une pollution de groupes sans intérêt notoire. Récemment il y a plein de groupes canadiens Oi! francophones qui sortent du placard (rires).

J : Cette mode est à rapprocher de celle du *french emo* du début des années 2000. Comme tout effet de mode ça passera, il faut en profiter.

Le climat émanant de vos morceaux est peu joyeux. Cependant, tout art a un but. Quel est celui de Syndrome 81 ?

F : Le postulat de départ dans chacun de mes groupes, c'est de détruire l'ennui, de s'extraire du réel en jouant (répète ou concert), et de le faire avec des gens que j'apprécie. C'est quand même plus sympa de se prendre la tête à rentrer des morceaux entre gens de bonne compagnie que d'être seul devant BFM TV.

Le punk-rock de Syndrome 81 est-il un miroir déformant ou réel de la société ?

F : Je n'ai pas la prétention d'être un miroir de quoi que ce soit, je livre une perception personnelle d'événements de ma vie ou autre. Certains textes sont des réappropriations de films ou livres qui m'ont touchés. Ce qui émotionnellement me touche m'inspire, réel ou fictionnel. Parler de prisme plutôt que de miroir me semble plus honnête.

Pensez-vous que la musique de Syndrome 81 aurait été différente si le groupe n'avait pas émergé à Brest ?

F : Clairement. Bien que la Californie ait donné naissance aussi bien à Neurosis qu'à Sublime... C'est compliqué, la genèse d'un groupe, le lieu, l'époque mais aussi les personnalités des membres et leur état d'esprit à un instant T, tout ça, ça compte. Mais, en effet, Brest, la Seattle française, je reste persuadé que ça joue... Blague à part, le côté grisaille de la ville inspire forcément pour la composition et l'écriture de des textes.

C'est quoi le Syndrome 81 ?

F : C'est d'être né en 1981 et de continuer à "perdre" son temps à faire de la musique dont peu de gens comprennent la démarche. Essaie d'expliquer à tes collègues de boulot pourquoi t'as roulé dix heures dans le week-end pour jouer un concert de 25 minutes devant 35 personnes pour 150 euros. C'est ça, le Syndrome 81 ! Avoir encore la flamme, à tort ou à raison par contre, je ne sais toujours pas...

syndrome81.bandcamp.com



LITOVSK

Dans ce revival Oi! hexagonal, le moins qu'on puisse dire est que Litovsk fait un peu figure d'exception.

par Maz

Les Brestois le revendiquent d'ailleurs d'emblée : "L'objectif de départ était quand même assez éloigné de tout ce truc de hype, qu'elle soit post-punk ou Oi!. On n'avait aucunement l'envie de participer à une espèce de scène mondiale du punk et de suivre la ligne dictée par certains. On vient d'un coin pourri et isolé, on fait avant tout de la musique pour nos potes, pour les gens avec qui on partage d'avantage de trucs qu'une paire de chaussures, un patch et une vision partielle de ce que serait le bon son du jour et la bonne marche à suivre." On peut d'ailleurs se demander s'il est judicieux de les assimiler à cet univers : le son des guitares renvoie directement au deuxième et troisième album de The Cure plus qu'à 4 Skins. L'ambiance générale semble, elle, clairement héritée de certains groupes anarchopunk des early-80's (The Mob en tête), tout comme l'esthétique développée sur les pochettes. Le résultat est un punk-rock empruntant des éléments au post-punk autant qu'à la Oi! tout en réussissant l'exploit de ne pas sonner obstinément passéiste. Alors ok, ils ont partagé un disque avec Syndrome 81, et oui, ils reprennent les mythiques The Burial... Mais il n'y a pas que musicalement que le bât peut blesser : "On a tous beaucoup écouté de Oi! auparavant donc, oui, ça peut transpirer un peu dans ce qu'on fait. Mais je pense qu'il n'y a aucune volonté de participer à ce "revival Oi! française" dont on parle tant. D'ailleurs, quel intérêt ? Je ne vois pas ce que cette mode (un peu passée maintenant je pense) apporte, au delà d'un trip rétro. Je n'ai pas vu tout à coup des armées de skinheads faire la révolution ou semer la terreur en ville en gueulant du Komintern. Heureusement (rires). On a mis des distances avec la scène Oi! hexagonale parce qu'il y a des choses avec lesquelles on est intransigeant, notamment ce qui touche à un certain patriotisme. On n'a rien à faire, rien à voir, rien à dire à des groupes ou des mecs qui jouent devant le drapeau français, qui défendent une histoire patriotique et que ça ne gêne pas de partager des espaces avec des groupes aux discours et aux comportements de merde." Une attitude sans ambiguïtés dans une scène qui s'est longtemps appliquée à les cultiver. Et des perspectives qui sortent un peu du traditionnel et fantasmé "way of life" et des obligatoires panoplies Fred Perry / Sambas / Triplex : "Est-ce qu'on est vraiment singuliers ? On n'invente pas grand chose, on reste quand même collés, dans notre musique, à une ambiance un peu passée. Mais on essaye de sortir de ça, en mélangeant des influences, en s'affranchissant de certaines barrières. Mais justement je pense que la singularité dépasse la question du groupe, elle se retrouve dans des dizaines de groupes actuellement en France qui portent d'avantage de trucs que seulement de la musique. Il y a tout un tas de groupes, de villes avec qui on est connecté et avec qui on se retrouve peut-être plus dans des pratiques politiques, des manières de nous organiser que dans la musique. C'est la singularité du punk en ce moment en France et son intérêt."

litovsk.fr

HEADLINERS

Ces anciens ou actuels Slim Wild Boar, Abuse, Janitors, Protokids, Pneumonias ou encore The Gift constituent depuis 2006 une des formations les plus singulières que la Oi! de chez nous puisse compter en ses rangs. La preuve : leur deuxième album, *Self Love Affair*, est une perle powerpop. Le guitariste Julien donne sa vision des choses.

par Laurent Laloue

Singularité.

"Le line up n'a connu qu'un changement, c'est ce qui fait sans doute que le projet tient. Nous sommes une bande de potes réunis par notre passion pour la musique. Nous aimons beaucoup de choses différentes, ce qui rend peut-être pour certains notre style atypique. En gros, on a commencé par le street punk et on va de plus en plus vers la powerpop ou parfois quelque chose d'hy

Nantes.

"Si tu as un groupe de Oi!, ou assimilé comme tel, il te faut un morceau sur ta fierté : on est fier d'appartenir à la ville la plus cool du monde. C'est ici qu'on s'est construit, rencontré et qu'on a quand même sacrément zoné. En plus, je suis un fan hardcore du FCN (le Football Club de Nantes pour ceux qui n'aiment pas le foot — ndr)".

Une Vie Pour Rien?

"L'avantage de travailler pour UVPR?, c'est d'abord la proximité et notre amitié pour Ben et Karott. Le label bosse super bien et vend assez de disques de Headliners pour nous permettre de continuer à en sortir. Un album tous les cinq ans, cela nous convient. Nous n'avons pas d'autre ambition. Pour le format, le CD ne se vend plus et le format vinyle est tellement plus classe."



Oi! vs powerpop.

"Détrompe toi, pas mal de skins écoutent du post punk, de la cold wave et de la powerpop ! On est plutôt dans la catégorie des groupes qui évoluent. Contrairement à d'autres — et ce n'est pas péjoratif — qui vont fonctionner sur une formule unique."

Self love affair.

"C'est un album très cohérent, on avait tendance à se chercher un peu auparavant. Nous en sommes vraiment satisfaits."

Projets.

"On commence à travailler de nouveaux morceaux dans un esprit assez similaire, toujours très influencé par la powerpop, voire le mods revival. On peut espérer sortir quelque chose d'ici la fin 2019."

Split EP avec Old Firm Casuals (groupe Oi! de Fredericksen de Rancid)

"On a joué en première partie de OFC à Nantes et suite à cette rencontre, on a évoqué l'idée d'un split EP. On s'est dit que cela ne se ferait jamais mais Lars Frederiksen a tenu parole. J'ai quasiment découvert le punk avec Rancid à 13 ans, ce fut un grand moment ! Les mecs sont tout à fait charmants, super souvenir."

The kids just wanna dance (reprise du groupe Fast Cars sur l'album 2011 de The Headliners, Too Young to Fall in Love)

"La musique en tant qu'exutoire, qu'elle soit politique ou pas, sur une major ou pas, c'est quand même une excellente raison de vivre. Après, j'espère que les jeunes n'en sont pas réduits à seulement danser. La gaucherie permanente empêche toute critique sérieuse, c'est emmerdant."

theheadliners.bandcamp.com



Label Catalogue



HELLBATS

How we learn to die PILP 047

NOUVEL EP 'How We Learn To Die' enregistré par Francis Caste (Kickback, Hangman's Chair, Bukowski...) 5 nouveaux titres à la croisée de l'horror rock, du hardcore et du psychobilly qui marquent le retour à la basse de ce power trio emblématique ! 1 vinyle 30 cm 5 titres, une magnifique pochette avec verni sélectif le tout en 500 ex.

Une co-production : Productions Impossible Records, Kicking Records & Devil Rats Records.

SORTIE LE 01 FEVRIER !



ARNO DE CEA & THE CLOCK...

Rétrofuturisme vol° 1 PILP 046

"A l'instar de Chrome ou Sun Ra dans des styles relativement différents, le nouvel album d'Arno de Cea & The Clockwork Wizards continue d'inscrire le trio dans le club restreint des musiciens hautement influencés par la science-fiction. Tout en restant fidèle à son concept de Brutal Surf Music, le groupe fait preuve ici de plus de diversité et d'une approche plus mélodique que sur ses précédents disques, lui conférant une place à part dans le paysage de la Surf Music."

prix vpc : 17 € port compris
prix distro : 8 € + port



DEMON VENDETTA/ARNO DE CEA

Sergent Surf PILP 045

Sortie à la base sous forme d'une 'split tape K7 audio', le projet 'Sergent Surf' revient en format vinyle avec ce 25 cm | 4 reprises pour Arno de Cea & the Clockwork Wizards - 4 reprises pour Demon Vendetta... Quand la Surf trad 60's est re-travaillée, malaxée, torturée, repensée par des musiciens hors pair ! Un excellent disque !!

prix vpc : 16 € port compris
prix distro : 7.50 € + port



TWO TONE CLUB

Don't Look Back PILP 044

10 ans après l'album 'now is the time', le grand retour discographique du 2 Tone Club ! Enregistré et mixé par le célèbre producteur anglais Tony Platt en Belgique et à Londres, le nouvel effort vinyle du groupe Ska français va marquer les esprits, les oreilles, le cœur... et les jambes ! Ska 60's, Early Reggae, Two Tone... et 1 tube de Northern Soul en bonus 45t dans le disque !! 1 vinyle 33t 12 titres + 1 45t 1 titre + 1 carte mp3 + 1 sticker + 1 insert

prix vpc : 22 € port compris
prix distro : 11 € + port

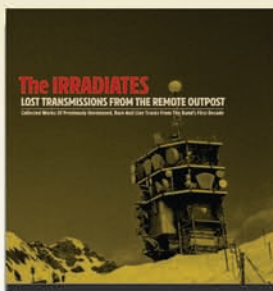


LES VENTURAS

Rétropédalage PILP 042

Nouvelle révélation de la scène Surf française, les Venturas sont de retour avec un 2° album ! Après un premier disque de reprise sous forme de tribute aux Venturas, le trio de chalon-sur-saône nous revient avec 14 compositions originales qui envoient du boulet ! Variée, percutante voir explosive, la zik des Venturas passe facilement de la surf trad 60's à des morceaux aux sonorités et au tempo beaucoup plus tendu comme on aime !!

prix vpc : 17 € port compris
prix distro : 8 € + port



THE IRRADIATES

Lost Transmissions From... PILP 043

Voilà 10 titres rares et inédits enregistrés par The Irradiates au cours de sa première décennie. Des sessions de dernières minutes, aux suppléments d'albums produits par Steve Albini et Jim Monroe en passant par des captations live avec l'apparition au chant de Mike Palm (Agent Orange), le groupe offre un panel élargi de ses différentes expériences sonores aussi bien sur machines à bandes que sur ordinateurs. Avec à l'intérieur de ce gatefold, des notes retraçant l'histoire de chaque titre.

prix vpc : 19 € port compris
prix distro : 9 € + port



ARNO DE CEA & THE CLOCK...

Flash Freezing the Sun PILP 041

Le héros de tous les fans de Brutal Surf, le roi de la reverb sur la west coast, le gourou de la six cordes, l'homme qui joue avec 13 doigts est de retour !!! Après 'surf it up', 'bug terminal', voici : 'Flash Freezing the Sun' ! The Ventures sous champignons mexicains... The Spoutniks sous speed et kétamine à la fois....Chaque album du gars de Cestas et de ses Clockwork Wizards est un nouveau défi aux harmonies, aux tonalités, aux tempos, à la rythmique.

prix vpc : 17 € port compris
prix distro : 8 € + port



THE CHEMIST & THE...

Sound From... PILP 040

Après un premier album enregistré dans l'ancre de feu le Kaiser, le groupe Surf de Dijon sort son deuxième opus. Enregistré chez Lo Spider (Toulouse) et produit par Productions Impossible Records et Maloka, cet album reflète l'évolution vers une surf sombre et explorative du groupe depuis 4 ans. Influencé par Hawaii Samurai, Man or Astroman, The Irradiates et bien d'autres, il distille un disque puissant et énergique à base de grandes vagues de réverb !!

prix vpc : 17 € port compris
prix distro : 8 € + port



ONE WAY TICKET

And Life Just Simply... PILP 038

Après un maxi EP vinyle publié en 2015 et une série de concerts à travers la France avec Paul Collins, Alah-Las, The Riots... One Way Ticket change de line up et nous reviens avec l'enregistrement d'un premier album dans lequel on retrouve les influences de groupes comme The Jam, Small Faces, Buzzcocks, The Kinks et l'apport d'une touche power-pop contemporaine. Le résultat : un superbe vinyle avec des chansons énergiques et toujours mélodiques !

prix vpc : 17 € port compris
prix distro : 8 € + port



HAWAII SAMURAI

The Octopus Incident ? PILP 037

Enfin une édition vinyle du deuxième skeud du groupe surf mythique français. Sorte d'album intermédiaire avec 4 titres inédits, 18 reprises de standards 60's sauce Hawaii Samurai, et 2 lives... Double album Gatefold !! Nostalgiques des riffs exotiques de Dave Myers, Dick Dale, Trashmen, respectueux de LinkWray... ce disque est pour vous !

24 surf rock rockets trax for the whole family !
prix vpc : 25 € port compris
prix distro : 12 € + port

Venez écouter nos dernières nouveautés
et acheter toutes nos productions sur :

www productions-impossible.com
productionsimpossiblerecords.bandcamp.com

Prix distributeurs et
échanges nous contacter.

PRODUCTIONS IMPOSSIBLE RECORDS
10, rue des arbutus 25600 Vieux-Charment
Tél : 06 60 89 96 00
Email : productionsimpossible@gmail.com

CHARLY FIASCO

Nothing
Toulouse

Depuis 2005, les Toulousains de Charly Fiasco parcourent les routes et les scènes de France dans la joie et avec leur bonne humeur légendaire. Une attitude positive qui tranche avec des paroles plus pessimistes, comme nous l'explique le chanteur, Romain Boule. par Sébastien Delecroix

Charly Fiasco a maintenant treize ans : ça se passe comment l'adolescence ?

Merveilleusement bien. Contrairement à la majorité des jeunes homards qu'évoque Dolto, la mue s'est bien déroulée. Le jeune Charly a passé

avec brio le cap de la puberté. C'est extrêmement plaisant de vieillir ensemble. On prend toujours autant de plaisir à se retrouver, à partir en répétition ensemble sans même forcément jouer de la musique. C'est devenu une grosse affaire de famille qui s'est construite autour de nos vies respectives, en devenant au fil des ans un élément indissociable de notre bien-être.

D'où vient le contraste entre la noirceur de vos paroles et l'éternelle bonne humeur que vous avez sur scène ?

Nous sommes des gens joviaux de nature. On considère toujours le verre à moitié plein. Nous sommes donc heureux de nous retrouver ensemble sur scène. Et sans fausse modestie, on se considère toujours chanceux de pouvoir vivre ça. Par contre, quand il s'agit d'écrire des paroles, on s'inspire du quotidien et du monde qui nous entoure, et nous sommes aussi des gens lucides. Il suffit de lever la tête pour se rendre compte que l'avenir n'insuffle pas de bonne humeur.

Vous chantez "Quand je ne tourne pas je tourne en rond" (dans "Mon Pire Souvenir de Concert"). Comment expliquez-vous ce besoin irrésistible de partir en tournée, et parfois le blues qu'on peut avoir quand on en rentre ?

Cette chanson a été écrite dans un contexte précis, pas forcément glorieux. Je suis sorti grand perdant d'une bagarre de rue il y a quelques années à quelques jours de partir en tournée. Un coup de poing bien placé m'a fracturé le mandibule gauche. Je me suis retrouvé condamné à rester chez moi avec la mâchoire immobilisée, à me nourrir exclusivement à la paille. C'est Till de Guerilla Poubelle qui a sauvé la tournée en me remplaçant au pied levé. J'ai regardé partir le camion des Fiasco sur la route sans moi. Ça reste un souvenir douloureux, parce que partir en tournée, c'est toujours les meilleures vacances du monde. Aujourd'hui, on a appris à vivre avec le blues de retour de tournée. Les personnes qui nous attendent à la maison ont le chic pour étouffer au mieux le petit cafard qui reste coincé au coin du bide.

Vous avez joué dans toute la France, plein de pays d'Europe, au Québec... Quel a été votre plus gros fiasco en tournée ?

Pour être honnête, et sans excès de prétention, on a vidé un paquet de bars un peu partout. On n'a jamais mis une once d'ambition dans ce groupe, et c'est sans doute grâce à cela que nous sommes toujours là après toutes ces années. On en rit beaucoup. On a fait de l'échec notre meilleur ami. Autant dire que quand le succès est là, on est un peu déboussolé.

Vous chantez en français, mais avec des mélodies "à l'américaine". Ça donne quoi au niveau des influences ? 50 % français, 50 % américain ?

On a écouté principalement du punk rock anglophone. L'arrivée de Guerilla Poubelle, Leptik Ficus, ou La Fraction et Zabriskie Point un peu avant, nous

ont fait totalement changer notre façon de voir les choses. Ces groupes-là nous ont totalement décomplexé à l'idée d'utiliser notre langue maternelle.



© Delphine Gabet

«On n'a jamais mis une once d'ambition dans ce groupe, et c'est sans doute grâce à cela que nous sommes toujours là après toutes ces années. On en rit beaucoup. On a fait de l'échec notre meilleur ami.» ☠ Romain Boule

Un truc revient souvent dans vos morceaux, les chœurs en "wow-oh" dans les refrains. C'est inné ou recherché ?

Ça a été un peu les sujets de moquerie par nos camarades pendant quelque temps. Du coup, on aime bien en jouer, et en faire encore plus maintenant, quitte à remettre exactement le même chœur en wow-oh dans des morceaux différents. On est comme ça, on est des créatifs. Le prochain album en sera totalement miné. Tenez-vous prêts.

Vos albums sortent sur Guerilla Asso depuis pas mal d'années : comment vous définiriez le lien entre les groupes : entraide, camaraderie, famille ?

On a de la chance de pouvoir considérer certaines personnes de cette équipe comme des ami.e.s. C'est pas

un hasard si on s'entend aussi bien. Je pense qu'on a quasiment tous une conception similaire du groupe de punk rock et de l'associatif. On fait ça pour les mêmes raisons, quelque part entre l'épanouissement personnel, l'appétence sociale et politique, et l'amateurisme passionné.

Comment se porte la scène punk dans la région de Toulouse ?

Elle évolue par cycle, comme partout. Il y aura toujours des bars et des squats qui ouvriront quand d'autres fermeront. Pour le moment, la politique actuelle de la ville est une catastrophe. À l'instar de beaucoup de grandes villes françaises, le centre de Toulouse se gentrifie en permanence. Les loyers augmentent, les classes populaires sont obligées de se déplacer en périphérie, laissant la place à une population qui n'a de cesse de réclamer silence et sécurité. Dans ce contexte précis, tout activité culturelle qui fait un peu de bruit, au sens propre comme au figuré, dérange toujours. Ce qui n'empêche pas la contre-culture de s'organiser pour toujours proposer autre chose.

Vous jouez dans d'autres groupes / d'autres projets ?

Manu, qui a joué de la basse longtemps à nos côtés, joue désormais à temps complet avec Slim Paul. Rooliano qui lui succède joue aussi dans Dirty Fonzy. Mato est pour le moment bien occupé avec son salon de tatouage Forbidden Zone Tattoo. Jules joue aussi dans Madame La Marquise et Lame Shot! dans lequel je joue également avec Mathieu qui d'habitude fait le son pour Fiasco. On ne s'ennuie pas.

Vous l'imaginez comment, Charly Fiasco d'ici dix ans ?

Difficile de se projeter, mais j'ose imaginer qu'on sera toujours là. Notre modèle ultime reste Garage Lopez. Quand ces trois gaillards mettront la clé sous la porte, alors on s'inquiétera de notre avenir.

www.charlyfiasco.com

ZONE INFINIE

Forez noir

Avec deux albums sans failles, remplis d'hymnes aux mélodies incisives et paroles qui évoquent le périple, la gentrification, le quotidien peu radieux de la working class d'une zone qui s'étend de St Etienne à Lyon, on a voulu en savoir un peu plus. Mais ne leur parlez surtout pas de Oi!

Par Guillaume Circus

C'est qui, c'est quoi la Zone Infinie ?

Scub (chant) : À la toute base c'est un peu la suite de Toujours Rien, groupe punk rock stéphanois ayant officié entre 2007 et 2011. Il n'en reste plus grand chose aujourd'hui. On a formé la Zone fin 2013 à Lyon, dans un squat de Vaise, notre QG de l'époque où nous répétions et où certains membres du groupe vivaient. Avant ça on a tous joué dans d'autres groupes comme Strong As Ten, Death Reign, Razor Rites...

Arthur (basse) : Étant une pièce rapportée, j'aurais du mal à définir le concept Zone Infinie mieux que mes comparses. J'ai officié dans quelques groupes de punk rock assez discrets avant et actuellement, en plus de la Zone je chante dans Dernier Futur.

Des gens de Sainté et Lyon qui se rassemblent, c'est pas la guerre entre les deux villes ? Peut-être aussi que vous n'en avez rien à foot...

S : J'ai vécu personnellement des deux côtés mais la Zone Infinie va plus loin que Sainté et Lyon. Deux membres sont originaires du nord est de la France, un a grandi à Montreuil... ce qui nous rassemble c'est qu'on vient tous des mêmes genres de coins, petites villes post industrielles et banlieues proches métropolitaines.

A : Perso je n'ai jamais trop été foot et si le punk rock a bien pu briser des frontières, c'est celles posées par le derby car en termes de musique j'ai toujours connu du lien entre les deux villes.

Souvent il y a une première étape discographique (démon, 45t...) et vous vous débarquez directement avec un LP déjà abouti.

S : On ne débarquait pas tout à fait de nulle part... On a tous une espèce de cursus derrière, une école du punk rock dans la musique mais aussi dans la vie de tous les jours. Le 1er LP était plus spontané, réaliste, il reflétait un peu nos manières de vivre de l'époque et on a la chance d'avoir un pote qui bosse dans une Smac, qui nous a fait un pur son.

A : Je dirais 80 % de travail, 20 % de chance et beaucoup de gens qui nous ont aidés.

On dirait qu'il y a un renouveau de la scène Oi! hérité des 80's (Camera Silens) voire des 90's (Brigada Flores Magon). Vous semblez aussi brasser des influences plus diverses.

S : Dans ce que tu cites je vois très bien le lien avec Camera Silens, dont nous

sommes tous fans mais aucun avec la Brigada. Ironie du sort, nous ne nous sommes jamais réclamés de la scène Oi! nous n'avons jamais voulu en faire. C'est une influence très minime dans nos compos. Leatherface au contraire est un groupe qui a compté gravement. Après on a pas mal fait de plans à la Cure/Joy Div, les Thugs ou même des mélodies qui viennent de bien plus loin, plus pop, plus dansant... les Brigades aussi, un peu de Rats ou d'OTH pour l'attitude et enfin la Souris pour la manière d'écrire. Actuellement nous nous sentons clairement liés à la scène de Lille et de Brest (Traite, Kronstadt, Litovsk, Syndrome). Tout ça s'est fait naturellement, on ne se connaissait pas avant. Peut être que la France de 2010 a comme un air de mélancolie et de dépression, un non futur moins vivace, plus étalonné et traité au lexomyl.

A : C'est marrant quand même que beaucoup nous accrochent cette étiquette Oi! Perso j'aime bien certains trucs mais pas du tout le folklore qui va avec. Et si parler de façon crue du quotidien veut dire Oi! qu'en est-il des Bérus ou des Rats ?

Les textes ont un côté un peu morose, rester ou fuir, pas d'autres alternatives par chez vous ?

S : Tout ça c'est des états d'âme du quotidien, la passion pour la ville aussi. Sainté Lyon c'est pas le pire coin de France, au moins c'est urbanisé. Y'a un côté dichotomique avec Sainté la ville industrielle abandonnée et Lyon la ville dynamique tertiaire bourgeoise. Le nom même du groupe a une signification positive et négative. La Zone Infinie comme monde de merde et puis

le côté positif, la zone c'est nous, et partout c'est la zone donc partout on a des camarades et le monde est à nous.

Vous étiez attendus au tournant avec le 2ème LP... un peu de pression ?

S : On ne voulait pas refaire exactement la même chose et le côté scène Oi! à la mode ça nous a directement fatigués. La plupart des gens qui ont écouté le deuxième album ont été troublés aux premières écoutes mais apparemment suivent après. La pression je ne sais pas, on ne fait jamais un groupe de rock pour les autres, on le fait avant tout pour soi non ? Rentrer dans une image de marque, une franchise ce serait bien la pire chose qui puisse nous arriver... Des fois nous sommes surpris de voir autant de gens suivre, des fois on se prend à rêver à encore mieux.

A : Y'a rien de plus déprimant qu'un groupe que tu kiffes devienne une parodie de lui même, non ? J pense que la volonté de sortir de certains carcans

était évidente pour nous. On s'éclate bien à piquer dans d'autres registres. Tu sais quoi, c'est mon rêve de faire un morceau à la Guns of Brixton.

Pas toujours facile d'avoir des infos sur vous, c'est quoi la suite ?

S : Ben, on a un bandcamp, c'est déjà pas mal. On a fait des interviews dans les zines aussi, puis la radio... on fonctionne un peu à l'ancienne. Notre accès à la scène ne s'est pas fait par internet mais par le contact humain. On essaie peut être de laisser un peu de pureté à une des rares choses dans laquelle il nous est encore donné de mettre un peu de sens et d'intégrité... le rock !

A : C'est quand même facile trouver la majeure partie des infos à savoir la musique. Après, si tu traînes dans les concerts punk à Lyon, St Etienne tu risques fort de nous croiser. En 2019, des concerts et un nouveau LP ce serait top ! On compose déjà de nouveaux morceaux.



«Notre accès à la scène ne s'est pas fait par internet mais par le contact humain. On essaie de laisser un peu de pureté à une des rares choses dans laquelle il nous est encore donné de mettre un peu de sens et d'intégrité... le rock !» 🦋 Scub

zoneinfinie.bandcamp.com

DEMON VENDETTA THE IRRADIATES CANNIBAL MOSQUITOS



© Les deux pieds dans la fosse



DR

DANS LA GRANDE FAMILLE ROCK'N'ROLL, LE SURF A CECI DE PARTICULIER QU'IL EST CONNEXE AVEC LE CINÉMA, LA LITTÉRATURE, LA DANSE, LE SPORT, LA MODE, LE BADINAGE, LA FÊTE ET TOUS LES QUESTIONNEMENTS INHÉRENTS À L'ADOLESCENCE. LE GENRE TRAVERSE, LA BOUCHE EN CŒUR, LES DÉCENNIES EN CONSERVANT SA FRAÎCHEUR, SA SPONTANÉITÉ, SON INSOUCIANCE ET SA JEUNESSE. LE STYLE EST TOUJOURS VIVACE, IL SUFFIT DE S'EN RÉFÉRER À LA TOUJOURS DYNAMIQUE SCÈNE FRANÇAISE INCARNÉE ICI PAR TROIS JOYEUX LURONS, **DEMON VENDETTA**, **THE IRRADIATES** ET **CANNIBAL MOSQUITOS**.

Le groupe porte un nom de titre de film de série Z des années 50. Le surf est-il forcément associé à ce genre cinématographique ?

Demon Vendetta (Sam Nasty) : Pas forcément, mais l'univers de la surf-music s'adapte aux délires des séries B, des films de genre et d'exploitation. Demon Vendetta s'inscrit effectivement dans cet univers bigarré de la culture ciné Horreur/SF. L'utilisation de samples extraits de ce genre de films a contribué à renforcer la filiation entre les deux.

The Irradiates (Buen) : Rien n'est obligé. Chacun crée son propre univers en fonction de sa sensibilité. Le cinéma est juste important pour nous. Je chronique des films depuis une dizaine d'années dans mon fanzine Slime et je suis co-programmateur du Sinister Ciné Club à Besançon où on passe principalement des films de genre. Évidemment, le cinéma fantastique, horrifique et la Sci-Fi 50's/60s tiennent une place importante dans l'imaginaire du rock.

Cannibal Mosquitos (El Cannibal) : Non pas forcément. Pour moi, le surf est un style à part entière, instrumental dans la plupart des cas, c'est comme cela qu'il a été conçu par ses créateurs comme Dick Dale, Link Wray, The Ventures et bien d'autres ! S'il est chanté, il faut

le chanter comme le faisaient à leurs débuts les Beach Boys ! Le fait que la surf-music soit instrumentale fait qu'on le trouve aussi bien dans des vieilles séries genre Batman et quelques films dont *Beach Party* de 1963. On en trouve aussi dans des films français comme *La Folie Des*

«La surf-music est un brassage de cultures occidentales et exotiques. Un style fait pour les adolescent.e.s éternel.le.s.»

Nasty Samy (Demon Vendetta)

Grandeurs. Ce style traverse toutes les époques, jusqu'à *Pulp Fiction*. En ce qui nous concerne, nous mettons des extraits dans nos samples, des dialogues de vieilles séries et de films jusqu'aux séries et films plus actuels.

À quel film aimerais-tu associer votre groupe ?

Demon Vendetta : Je t'en cite quatre, tous différents, mais qui, à mon sens, cristallisent totalement l'univers de notre style musical et visuel : *Vigilante* de William Lustig dont notre deuxième album *Vigilante Surf* s'affiche comme un tribut, *Basket Case* de Frank Henenlotter, *Les Raisins de la Mort* de Jean Rollin et *Le Cauchemar de Dracula* de Terence Fisher.

The Irradiates : J'associe notre musique au cinéma de Roger Corman, Edward L. Cahn, W. Lee Wilder ou Ted V. Mikels. Cependant, quelques-uns de nos morceaux pourraient se rapprocher des ambiances de David Lynch, F.J. Ossang ou Rob Zombie. Dans beaucoup de musiques majoritairement instrumentales, il y a un climat, un mood cinématographique plus palpable et la surf-music en fait partie, comme le jazz pour le polar ou le film noir. De là à ce que la surf-music fasse de l'ombre à Lalo Schifrin, Ennio Morricone ou Fabio Frizzi, il y a de la marge !

Cannibal Mosquitos : *Brice de Nice* (rires), ou *Terreur sur la Ligne* !

Cannibal Mosquitos (Air-Wesh) : J'associerais mon groupe à un super héros un peu maladroit mais qui veut avoir de la classe. Le film qui me vient à l'idée serait *The Mask* avec Jim Carrey.

PSYCHO BEACH PARTY

Par Patrick Foulhoux • photos DR &
Les deux pieds dans la Fosse



Le surf est-il forcément lié à une époque particulière ? À une région particulière ? À une culture particulière ? À un mode de vie particulier ? À une génération particulière ?
Demon Vendetta : Il prend clairement ses racines à la fin des 50's et des 60's, mais il a évolué, il s'est fait secouer et molester par divers courants au fil des époques. C'est un style beaucoup moins statique, puriste et réactionnaire que ce que pensent certain.e.s. Tout part des terres californiennes ensoleillées, mais le style s'est exporté et adapté à bien des régions, des langages et des climats différents ! La surf-music est un brassage de cultures occidentales et exotiques. Un style fait pour les adolescent.e.s éternel.le.s.

«On peut associer le surf à la culture custom, vieilles caisses ricaines, les performances burlesques, les vieilles séries Z et vieux films d'horreur.»

El Cannibal (Cannibal Mosquitos)

The Irradiates : Il y a une culture au départ liée au divertissement des jeunes Américain.e.s blanc.he.s de la classe moyenne basée en Californie et sur la côte ouest en général, au surf

en tant que sport bien sûr mais aussi la culture hot rod, dragster, l'imagerie et l'imaginaire polynésien et le cinéma de plein air. La plage, mais aussi la fascination pour la conquête de l'espace et les nouvelles technologies. À côté de cette insouciance liée à l'époque, tu as un climat de paranoïa généralisée, la peur d'une invasion communiste, d'une attaque atomique, suivi de l'assassinat de Kennedy, la lutte pour les droits civiques, et la guerre du Vietnam qui marque un terme au rêve WASP de béatitude absolue. Plus moyen de parler de bikini et de courses de bagnoles ! Les sourires niais se transforment en larmes de sang. La surf music est liée à toute cette histoire maintenant caduque mais qui continue d'inspirer.

Cannibal Mosquitos : C'est un style intemporel ! On trouve plein de bons groupes de surf actuellement. Les Agamemnonz, The Irradiates, Arno Eca and the Clockwork Wizards, Hawai Samurais et pleins d'autres. On peut associer le surf à la culture custom, vieilles caisses ricaines, les performances burlesques, les vieilles séries Z et vieux films d'horreur.

L'actualité du groupe ?

Demon Vendetta : On est en studio pour terminer l'enregistrement de notre troisième album, *Dope, Guns and Surfing in the Streets*, qui sortira aux alentours d'avril 2019 (sur Productions Impossible Records). Pour le reste, on continue de jouer ici et là, principalement en France, Suisse et Allemagne.

The Irradiates : Nous avons sorti un LP en février dernier, *Lost Transmissions From The Remote Outpost* (Productions Impossible Records) On prépare un ensemble de cassettes qui retracent notre discographie. Nous célébrons

cette année nos dix ans. Nous avons également en préparation deux 7 pouces, un pour Metro Beach et le second pour Productions Impossible Records que nous partagerons avec un groupe surf de Boston, Beware The Danger Of A Ghost Scorpion.

«Dans beaucoup de musiques instrumentales, il y a un climat cinématographique plus palpable et la surf-music en fait partie, comme le jazz pour le polar ou le film noir.»

Buenax (The Irradiates)

Cannibal Mosquitos : Nous sommes en pleine promo du troisième album, *Vroom Vroom* (Savage Cannibalism Records) et en tournée de janvier à l'été 2019.

www.demonvendetta.com
www.theirradiates.org

Cannibal Mosquitos : bit.ly/2vgxTUM



Hérault du peuple

LES LULLIES

par Guillaume Circus

Quoi, vous ne connaissez pas encore ces quatre garçons pleins d'avenir ? En à peine deux ans d'existence, le gang garage/punk de Montpellier est pourtant en train de mettre tout le monde d'accord. Coup d'œil dans le rétro avec Tibo (basse, ex-Flying Over) et Roméo (guitare/chant, actuel Grys-Grys).



Se retrouvant autour du Casanis et d'influences communes comme les Dogs, Ramones, Stooges, The Who, The Records, les futurs membres des Lullies se lancent dans le projet de manière brusque, genre tout à fond. "On a commencé un peu par hasard, on s'ennuyait, on a baigné dans le rock'n'roll et il n'y avait que des tafs de merde, autant faire ça." La méthode semble leur réussir plutôt pas mal. Le groupe n'existe que depuis 2016, et il a déjà joué quasiment partout en Europe, sorti trois 45 Tours et en octobre, Les Lullies, premier LP du groupe éponyme sur Slovenly Recordings, label US des Spits, Cavemen, Subsonics... Tranquille ! "La première année, on était tout le temps morts de rire dès qu'on pensait à tout ça, dès qu'on évoquait les festivals qui nous demandaient et Slovenly qui sortait nos disques. Ça paraissait presque absurde. On se demandait ce qu'on foutait là et en même temps on se disait : merde, c'est une belle opportunité, on va bosser dur pour être à la hauteur." Pour ce qui est de la signature sur le label américain, a priori rien de plus simple. "On leur a écrit, Peter (le boss du label — ndr) a été tout de suite intéressé. Oihane, une pote à nous qui bosse pour eux à Berlin, nous a fait jouer et ça lui a confirmé que ça tenait la route live. Pour la petite anecdote, ce soir-là, Lo Spider (ex- Jerry Spider Gang, aujourd'hui dans plein de projets rock'n'roll du côté de Toulouse — ndr), qui nous enregistre, était dans la salle et me faisait signe. Moi je croyais qu'il disait "moins fort", du coup, hors de question ! En fait, il disait « moins vite », on jouait tous beaucoup, beaucoup trop vite (rires)." Voilà une parfaite illustration de leur leitmotiv : botter des culs ! Allez donc les voir en concert et vous verrez si c'est de la fake news. "On veut que ça marque les esprits autant que possible. J'aime être sur la route et envoyer le bois, devoir prouver un truc tous les soirs à des gens que je ne connais pas." On l'a compris, le groupe est à l'aise sur scène mais n'oublie pas pour autant de retranscrire son énergie live sur disque. "Une fois qu'on a beaucoup joué les mêmes morceaux, on aime en écrire de nouveaux, du coup on les enregistre. On fait ça chez ce con de Lo, à Swampland à Toulouse. Il connaît la musique, t'as pas besoin de lui faire un dessin. C'est tout enregistré en analogique, sur bandes, pas un ordi dans le studio. Les disques sont assez représentatifs de l'évolution du groupe. Ils ont tous un son un peu différent et en même temps c'est bien nous à chaque fois. On est contents du résultat." Nous aussi.

leslullies.wixsite.com/leslullies


Pour la Loire !

ZERO GAIN

par Patrick Foulhoux

Après de cinq ans, le gang stéphanois fait le bilan avec une compilation regroupant tout ce qu'il a déjà enregistré en l'agrémentant de trois nouveaux morceaux pour faire bonne mesure.

Le nom Zero Gain a été emprunté à une chanson de Exit Condition, un groupe anglais de la fin des années 80 qui partageait régulièrement la scène avec Snuff et Leatherface. Zero Gain s'est formé autour de valeurs partagées par les quatre membres (Philippe, Junior, Naby, Maz), parmi lesquelles une sensibilité musicale ayant pour tronc commun les Buzzcocks et Naked Raygun. La musique, l'esprit et l'ambiance s'articulent autour de ça, "mais on revendique volontiers quarante ans de punk rock", ajoute le chanteur, Maz, pour mieux cerner le quatuor ligérien. Toutefois, les garçons écoutent d'autres genres musicaux, ce qui fait dire à Maz : "on n'essaye pas de reproduire le son ou le style d'un groupe particulier ou d'un courant musical précis."

Maudite trilogie

Les groupes stéphanois ont toujours eu la particularité d'afficher une identité forte et un caractère affirmé à l'instar d'une ville à l'histoire ouvrière, minière et sportive chargée. Zero Gain n'échappe pas à la règle et Maz ne s'en cache pas : "on parle toujours mieux de ce qu'on connaît. Saint-Étienne revient souvent dans nos paroles." Le parallèle avec une culture punk britannique est facile à établir et presque obligé, notamment avec les groupes provenant de villes historiquement ouvrières et plus particulièrement minières comme Saint-Étienne. "J' imagine qu'on doit partager avec eux la maudite trilogie : football / bière / boulots de merde !", constate Maz en s'esclaffant.

Modern blues

Intituler un album *Modern Blues* a de quoi déconcerter les punk-rockers. euse.s qui se demandent où est l'esbroufe. "On joue toujours les quatre mêmes accords avec des paroles qui tournent toujours autour des mêmes sujets, ça fait des points communs avec le blues ! Il y a aussi le fait qu'on a presque tous entre 40 et 50 ans, alors qu'à la base, le punk est une musique de rébellion adolescente. On n'est plus des jeunes loups. Sur le fond et le propos, on est plus proche du blues que des Pistols ou de Minor Threat", argumente Maz. Le choix d'une compilation rétrospective à la place d'un nouvel album en revient au label Twenty Something. "C'est une étape. Le premier chapitre de notre existence", résume Maz qui ne serait pas mécontent de pouvoir retourner en studio pour un nouvel album. Un appel du pied au label ? En attendant, *Modern Blues : The First Five Years* contentera les adeptes d'un punk rock authentique.

zerogain.bandcamp.com

La nouvelle Orléans

par Gui de Champi

BURIED OPTION

Le chef-lieu du Loiret n'est pas seulement la patrie de Komintern Sect, des Burning Heads et de Near Death Experience. C'est aussi le repaire de Buried Option, formation punk rock émergente qui n'a pas fini de faire parler d'elle.



© Hittwen Photography

Avec une démo K7 et deux solides EP dans sa besace (*Downward* et *Share Once More*), Buried Option a rapidement fait parler de lui auprès des amateurs.rices.s de punk rock Made In France. Formé fin 2012 à Orléans sur les cendres encore incandescentes de diverses formations, le quatuor composé de Thomas, Seb, Antonin et Rémi (rapidement remplacé à la batterie par Yuki) n'a pas chômé en composant assez vite des morceaux influencés par Hot Water Music, American Football et autres références 90's, et en sortant de son local pour aller donner des concerts, au cours desquels le groupe rencontre notamment La Rupture, Slice of Life ou The Early Grave, formations cultivant le goût commun des rythmes soutenus et des mélodies imparables. Jusqu'à devenir le moteur d'une nouvelle scène française ? Thomas, chanteur/guitariste : "Plutôt que la création d'une nouvelle scène qui est un terme trop restrictif, le fait de graviter autour de tous ces groupes est davantage une aventure humaine auprès d'un cercle de personnes qui se retrouvent autour d'une idéologie et d'envies communes." Buried Option, entouré par la structure de management/promotion PPM ("c'est la famille"), les valeureux Burning Heads ("des gens qui sont toujours de bon conseil, et un véritable exemple de longévité") et le label Opposite Prod, met un point d'honneur à proposer ses productions sous format vinyle avec des visus soignés : "C'est effectivement important pour nous. Pour *Downward*, le premier EP, le souhait d'avoir un bel objet s'est imposé rapidement. On a la chance d'avoir autour de nous des ami.e.s dans la sérigraphie et les dessins animés, et ainsi de pouvoir proposer de belles choses à moindre frais, en utilisant le système D. Pour le deuxième EP, on a pu profiter d'un joli papier d'une petite imprimerie à un coût réduit." Et quand il s'agit de distribuer les disques, c'est une nouvelle fois une histoire de rencontres : "Au moment de sortir le premier disque, on a jeté une bouteille à la mer et plusieurs labels se sont montrés intéressés. Chaque label récupère un stock, tout se fait en toute transparence, et ça permet au disque d'être distribué un peu partout. Et mine de rien, quand un label comme Slow Death participe à la sortie de ton disque, c'est un gage de confiance et ça ouvre des opportunités auprès d'autres structures. On aime les collaborations, c'est bien plus sympa à faire à plusieurs." Un DIY version pluriel.

buriedoption.tumblr.com

MASS PROD' Label et Distro

Punk-Rock Artisan www.massprod.com

Concerts

Log: Armand BOUVERET

Fanzine

DISRUPTIVE ELEMENT

MAUJIT TANGUE

8°6 CREW

FLICTS

THE HORNY BITCHES

GREENLAND MAUVAISE GROINE

WHALEFISHERS

01 POLLO1 SLEAZY JOKE

ATTENTAT TOXXIC TV

SONORE INNER TERRESTRIALS

BITTER GROUNDS

20 MINUTES DE CHAOS

SPONNER

BLACK STAR DUB COLLECTIVE

SOCIAL EXPERIMENT

LES PATATES CARNIVORES

Zeolopes

SICK ON the BUS

PENADAS POR LA LEY

THE AUTONOMADS

VARUKERS

Rock E BREIZH

BRANLARIANS

VIVE LE PUNK!

Albums sortis en 2018, vinyl et CD :

LOUIS LINGG AND THE BOMBS

Anarchy in Pantin

Avec un tel patronyme et certaines idées mises en avant, Louis Lingg And The Bombs a souvent été rangé hâtivement dans la catégorie anarcho-punk. Une étiquette que les intéressé.e.s ne réfutent pas en bloc, mais qui semble bien réductrice à l'écoute de la discographie riche et variée de la formation parisienne.

par Olivier Ducruix

La définition de votre musique est parfois un vrai casse-tête : anarcho-pop punk avec de l'électro, des influences parfois garage, des titres plus acoustiques aussi. D'où vient cette envie de brouiller les pistes ou de casser les codes du genre ?

Josh (chant/guitare) : Nous ne voyons pas ça comme casser les codes du punk. Nous sommes des enfants des années 90. Même si les styles que nous abordons peuvent paraître très variés de l'extérieur, ils font référence à ces années-là, de l'électro jusqu'au pop-punk, en passant par la jungle ou le breakbeat.

Axel (basse) : Pour moi, quand je suis arrivé dans le groupe après deux albums, Louis Lingg And The Bombs, c'était du punk-rock avec du clavier. J : Le clavier, c'était aussi pour montrer que, quand tu es fan de musique, il n'y a pas de limites. Le punk n'a pas de codes, de règles, alors pourquoi pas un clavier ?

Résultat, le clavier apporte parfois un côté garage rock à votre musique...

J : Le garage a toujours été important dans notre musique, dès le début du groupe. Nous avons sorti un disque sur Damaged Goods, un label qui a toujours défendu ce style depuis la toute fin des années 80. On peut difficilement sous-estimer le rôle de ce label. C'est assez incroyable, car au début, c'était une toute petite maison de disques londonienne, qui est encore aujourd'hui connue mondialement.

Depuis 2006, date de création du groupe, vous avez sorti une dizaine de réalisations LP, EP et compilations réunis. D'où vient cette boulimie créatrice ?

J : Vu de l'extérieur, les gens nous disent souvent que nous sommes vachement productif.ve.s... Pourtant, crois-moi, nous sommes vraiment très lent.e.s (rires) ! Ce qui ne nous empêche pas d'aimer les projets. Par exemple, en ce moment, nous préparons ce qui sera le premier disque de pop punk au monde réalisé avec l'aide de l'intelligence artificielle. C'est un scoop pour Punk Rawk ! Nous allons enregistrer des boucles de sons et des petites parties de divers instruments pour créer une sorte de Lego. Ensuite, l'ordinateur se chargera de mélanger tout ça pour créer plein de nouveaux morceaux. Au final, il y aura environ 2000 chansons et nous allons choisir lesquelles nous sembleront les meilleures. C'est une nouvelle façon d'aborder la composition, car chaque partie doit être aussi pensée pour qu'elle puisse fonctionner avec les autres.

Dans vos dernières productions, on trouve des parties électro un peu plus présentes qu'au début du groupe. C'est votre projet à base d'intelligence artificielle qui vous a poussé vers cette voie-là ?

J : Non... Disons que ce choix a été dicté par les progrès de la technologie. Avant, c'était un peu galère et maintenant, avec les nouveaux outils en

matière d'informatique, c'est beaucoup plus facile. Je fais de l'électro depuis que j'ai 18 ans, donc ça n'est pas nouveau pour moi. Intégrer des breakbeats dans des morceaux punk, ça aussi ce n'est pas nouveau, Les Transplants l'ont déjà fait. Nous essayons juste de sonner différemment. Cela peut paraître étrange en France de mélanger ce style au punk, mais ça ne l'est pas dans ma tête d'Anglais (rires) !

Vous vous retrouvez dans l'appellation "anarcho-punk" ?

J : Avec le nom du groupe, c'est bien normal. Louis Lingg fut l'un des anarchistes les plus emblématiques du XIXe siècle et on lui doit aujourd'hui, avec d'autres sympathisant.e.s, la célébration du 1er mai. J'ai toujours trouvé ça étrange que personne ne mentionne son nom lors du 1er mai et je me suis dit que j'allais le mettre dans celui de mon groupe. Ce n'est pas que pour ça

qu'on nous colle l'étiquette d'anarcho-punk. Dans nos paroles, nous abordons différents thèmes, tels que la vie quotidienne au boulot, les difficultés pour s'en sortir, les problèmes engendrés par le capitalisme, la destruction environnementale... Mais nous voulons éviter les textes hyper sérieux et chiants. J'essaye toujours d'y ajouter de l'émotion et de l'humour.

On peut donc faire preuve d'humour avec des sujets sérieux ?

J : Mais c'est important de rire de tout ! Nous avons souvent joué dans des squats

et, dans 90% des cas, les gens comprenaient totalement notre humour. Bien sûr, il y aura toujours des radicaux qui n'adhéreront pas à notre démarche.

A : Il y a toujours eu un certain humour dans le punk et ce, dès le début du mouvement. Regarde les Ramones, par exemple, il y avait pas mal de premier degré... Plus tard aussi, dans les années 90, avec le punk venu de Californie : c'était quand même très "plage et copines" dans les thèmes abordés. D'ailleurs, on dit souvent qu'on fait de l'anarcho-pop et ça résume plutôt bien notre style.

Pour vous, le mot punk a-t-il encore un sens aujourd'hui ?

A : Généralement, quand il y a des questions avec le mot punk dedans, je botte en touche parce que chacun.e. a sa petite définition personnelle sur le sujet.

J : Wow, c'est une très bonne question... Dans certaines grandes villes, le mouvement est toujours présent et très actif. Je n'ai que des choses positives à dire sur le sujet... Regarde l'asso Sick My Duck : à chaque fois qu'elle organise des concerts, c'est une réussite. En France, la scène punk est très active, productive, avec plein de nouveaux groupes qui se mélangent aux anciens. Alors oui, c'est toujours chiant de tenter de cerner le sens du mot punk, mais cette scène, elle est loin d'être chiante !

Louislinggandthebombs.bandcamp.com



«En France, la scène punk est très active, productive, avec plein de nouveaux groupes se mélangeant aux anciens. C'est toujours chiant de tenter de cerner le sens du mot punk, mais cette scène, elle est loin d'être chiante !» 🦋 Josh

CHAVIRÉ

Opposition Party

Depuis que les gros noms de la "seconde vague" de l'emo/screamo français (Daïtro, Belle Epoque et Amanda Woodward) ont tiré leur révérence, il y avait un certain vide dans la scène. Il aura fallu attendre plusieurs années (et plusieurs déconvenues sociales trop peu analysées au sein de l'emo/punk) pour que Chaviré remette le fameux "french way of emo" au goût du jour et rallume un flambeau laissé à l'abandon.

par x Guillaume x

Avec Chaviré, exit les longues plages post-rock, exit la surenchère de riffs chaotiques et d'effets de guitares, qui commençaient de plus en plus à caractériser les groupes français depuis que Daïtro a émergé. Les Nantais ont beau être fortement influencés par les Parisiens de Belle Epoque et l'album Y de Daïtro, leurs textes, leurs influences *lyricales* et politiques sont à chercher plus loin dans le temps, au milieu des années 90, chez le label qui a sorti leur premier et formidable album, *Interstices* : Stonehenge Records. Qui mieux que ce cher Christophe en France pour sortir (et jouer, encore aujourd'hui...) des disques d'emo-punk (et de punk/hardcore en général) politisé dont les textes ne sont pas au final des "postures surannées, des façons d'être au mauvais goût du jour" ?... De Hyacinth à Lunatic, de Camera Silens à Alain Damasio, les influences de Chaviré sont en fait très diverses, mais témoignent dans l'ensemble d'une nécessité politique forte dans une société que de toute façon l'emo punk français, dont Chaviré se reconnaît et se revendique, combat depuis les débuts (et d'ailleurs, se combat elle-même désormais...). Les Nantais ont sorti leurs premiers titres en janvier 2015 en cassette, qui a ensuite été réédités et remasterisés en vinyle avec deux morceaux supplémentaires, deux hymnes à la rue, dans tout ce qu'elle comporte d'incandescent et d'urgent.

Interstices, leur premier LP paru en juillet 2017, parle d'un problème commun à chaque métropole en 2018, et de tout ce que cela englobe et représente : la gentrification. Celle des grandes villes, de leurs banlieues, le rejet des classes précaires et moyennes plus loin même que dans les banlieues dans lesquelles elles étaient jusqu'à maintenant emprisonnées et parquées. Une tentative d'embourgeoisement de nos rues, de nous voler nos derniers lieux de vies, nos derniers foyers de luttes. Chaviré se fait l'écho d'une nouvelle génération militante, avec le pavé comme avec la plume, nourrie d'une détermination plus grande, de kids qui ont pris conscience que "si le savoir est une arme, soyons armé-e-s", qui donne sans arrêt du répondant et du fil à retordre à la start-up nation et leurs nervis fascistes qui rendent service aux politiques qu'ils prétendent haïr. À un monde qui n'est déjà plus le leur, qui est de toute façon déjà (ultra)mort. Ils narrent ces constats durs avec ce background emo qui rend leur musique tellement belle à écouter, au final. Énormément de mélodies, de chœurs catchy, de paroles qui collent à la peau, on ne s'ennuie jamais, ça prend aux tripes, ça donne envie d'en savoir plus sur ce qui mine tant ces personnes, si l'on est pas forcément aware de tout ce qui se passe politiquement parlant dans la scène ou autour de nous. Du moins, je le pense...

Quelques mots de Chaviré, à propos de cet album : "Ce qu'on a souvent dit en parlant de ce disque c'est qu'il y a une question cachée derrière celle de la ville et de son aménagement qui est celle du pouvoir à l'œuvre et des logiques qu'il déploie pour fichier, contrôler, décider. Pourtant, une fois qu'on a dit cela, on n'a pas dit grand chose, il faut y regarder de plus près, voir comment ça se passe en vrai, dans notre cas à Nantes. Avec *Interstices* c'est ce qu'on a essayé de faire, participer à l'entreprise de dévoilement des mécanismes de pouvoir. Aujourd'hui il est évident que la culture est bien plus efficace que la matraque pour gouverner. Quand l'illusion de la culture ne prend plus, on revient aux bonnes vieilles méthodes policières, c'est un aveu de faiblesse du pouvoir et un fiasco politique terrible pour eux. La grande idée derrière tout ça, c'est

surtout que le pouvoir manque terriblement d'imagination et se contente la plupart du temps de décalquer des modèles lorsqu'ils ont l'air de marcher (et la plupart du temps, il faut bien reconnaître que ça marche). Notre rôle collectivement c'est donc d'être capable d'identifier ces mécanismes, de comprendre que d'autres les vivent aussi et qu'ensemble il est question de chercher des parades contre la tentative d'uniformisation et de mise au pas."

En cette fin d'année 2018, deux nouveaux titres ont été postés sur Bandcamp, qui figureront bientôt sur un 7" partagé avec les fantastiques Roumains de Bastos, un genre de screamo/math-rock à situer quelque part entre Totorro, Gulfer et Kidcrash, avec le même background politique... Ces morceaux sont parmi les tous meilleurs de Chaviré, synthétisant parfaitement ce qui constitue *Interstices* avec quelques petits trucs en plus qui rendent encore plus passionnante leur musique. Un spoken-word impressionnant sur "Là Où Les Puissances", et un excellent songwriting sur "En Face L'Empire", et cette intro... Au travers de nos échanges, le groupe m'a raconté le pourquoi du comment de ce split :

"C'est compliqué de partager un disque avec un groupe, car cela engage des visions de la musique, du sens que l'on met à en jouer, forcément différents. Plutôt que d'imaginer faire rentrer deux groupes dans un même moule lissant les particularités respectives, il faut selon nous poser la question différemment : quel est le monde commun que l'on partage avec Bastos ? Où nous retrouvons-nous ? Comment faire alors, pour tirer de ce que l'on partage le meilleur, pour créer une vision renouvelée de nos deux groupes, quelque chose de nouveau et un peu cohérent ? Nous nous sommes rencontrés avec Bastos à Bucarest lors d'un concert, le courant était passé et leur set était fantastique, tous les éléments semblaient réunis pour écrire de bons morceaux et partager un disque avec eux."

Comme Chaviré ne fait jamais les choses au hasard, et qu'il faut urgemment restaurer un meilleur rapport, en tant que



«Quand l'illusion de la culture ne prend plus, on revient aux bonnes vieilles méthodes policières, c'est un aveu de faiblesse du pouvoir et un fiasco politique terrible pour eux.» ☠ Chaviré

punks et en tant que personnes tout court, au football, et redonner à ce sport sa valeur populaire, je me disais qu'il serait intéressant de conclure ce papier par l'élucidation de ce mystère que pas mal de personnes doivent tenter de résoudre depuis quelques semaines : qu'est-ce donc que la Commune de Dalby F.C. dont eux et quelques autres punks de groupes parisiens et nantais portent les t-shirts ? "La Commune de Dalby Football Club n'est au départ qu'un appel lancé à se retrouver tous les dimanches après-midis pour jouer au foot ensemble à Nantes. Dalby, c'est le quartier où on passe notre temps, parce que c'est là où se trouve La Dérive, le bar associatif qui tient une partie des joueurs de la CDFC, il fallait lui rendre hommage en ayant une équipe officielle digne de ce nom. Depuis une bonne année, un petit collectif de motivés se retrouve derrière l'idée que ce football dominical est à sa façon un moment fort, des équipes sans distinction de niveau, un rendez-vous pour les mineur.e.s isolé.e.s dans l'incapacité de payer une licence officielle, c'est une façon de faire un pied-de-nez à ceux et celles persuadé.e.s que le sport "c'est pour les beaux" et de prouver aux Footix qu'il y a un autre monde que celui pourri de la FIFA. Comme pour le punk, il peut y avoir dans le football cette pure joie collective, celle qui vient tuer la célébration individuelle, qu'on nous a tant appris à chérir, rien ne peut battre cet instant où les joueurs disparaissent pour devenir des moments de l'action qui termine dans les cages adverses !"

chavire.bandcamp.com

P.O.BOX

Ska plane pour moi

LES LORRAINS DE P.O.BOX PARCOURENT LE MONDE DEPUIS 17 ANS. ILS ONT SURVÉCU À TOUTES LES MODES, DE L'ÉMO AU STONER, ET CONTINUENT DE TRACER LEUR ROUTE SANS TAMBOUR, MAIS AVEC TROMPETTE.

Par Sébastien Delecroix • Photo Rebecca Hammer

On a l'impression qu'il n'y a plus de groupes de ska depuis quelques années. Est-ce que c'est aussi votre ressenti ?

Yul : Je sais qu'on pense souvent que P.O.BOX est un groupe de ska, mais nous sommes plus proches de la musique indé, du punk-rock que du ska. Enfin, disons à égale distance... Le fait d'avoir des cuivres nous range dans une case forcément un peu exiguë, mais notre background est bien plus vaste, du hardcore au reggae, en passant par toutes les variantes de rythmiques syncopées. Ce n'est pas parce qu'on fait des contretemps qu'on est un groupe de ska. Cela dit, je te concède le fait que le ska, comme le ska punk et ses déclinaisons, ce n'est toujours plus à la mode depuis 2000. Mais ça, c'est pas tellement notre problème.

Seb : Ouais, ce n'est pas vraiment une question qu'on se pose, ni même un ressenti. Les groupes existent toujours et jouent toujours. Mais les gens en parlent moins, ça se limite à ça. Après, c'est aussi très franco-français comme truc comme dit Yul. Il y a un nombre considérable de groupes "ska" qui tournent chaque week-end un peu partout en Europe. Ça fait 20 ans que le "ska" n'est plus "à la mode" et ça ne nous a pas empêché de continuer et d'être encore là aujourd'hui.

Certain.e.s croient pouvoir expliquer cela par le fait que le ska est associé à de la musique festive, et que les temps sont plus durs, sombres, pessimistes, que les gens ont moins envie de faire la fête. Qu'est-ce que vous pensez de cette "explication" ?

Seb : Non, le ska n'est pas forcément de la musique festive. C'est la vision qu'en ont certain.e.s mais ce n'est pas une vérité absolue. Tu peux avoir de tout, des groupes type Les Caméléons qui sont clairement dans une mouvance "festive" et d'autres comme The Flatliners à l'époque *Destroy to Create* qui étaient à l'opposé. Bref, c'est comme si on résumait le punk-rock à Blink-182 alors qu'à l'autre bout t'as Crass par exemple. Tu vois l'idée ? Après, quand quelqu'un te dit "ah ouais, vous faites du pouet pouet", ben voilà, il n'y a rien à ajouter. Mais je pense que justement, plus les temps sont durs, plus t'as besoin de profiter du moment et de passer du bon temps avec les gens que tu apprécies, quitte à faire la fête oui.

Yul : Je pense que c'est une explication de journaliers de Konbini. Le ska, dans ses fondements, est en mode mineur, souvent joué à partir des touches "noires" du piano, avec une empreinte sociale forte. Je ne trouve pas que les solos de trombone de Don Drummond sonnent "joyeux". Ce sont les sons qui me mettent le plus le spleen... Mais quand on dit ska, on est sur des stéréotypes. Le punk rock, ce n'est pas The Offspring. Ni Green Day. C'est plus nuancé... Le ska, ce n'est pas Ska P, ni Marcel et Son Orchestre. C'est plus complexe. Je ne sais pas qui tu fréquentes, mais les gens qu'on connaît sont très fêtards. Ils ont plutôt

cet état d'esprit : "notre condition humaine est une absurdité, slalomons dans ce désert de sens avec joie".

S'il n'y avait qu'un album de ska-punk à posséder absolument, quel serait votre choix ?

Yul : Les albums qui m'ont le plus marqué en ska-punk, ce sont *Keasbey Nights* de Catch 22 et *Everything Goes Numb* de Streetlight Manifesto.

Depuis 10 ans, est-ce que vous trouvez que les choses ont changé — en bien ou en mal — dans la scène punk française ?

Yul : Depuis 10 ans (donc depuis 2008), je dois dire qu'on doit fréquenter de moins en moins la "scène", pour des raisons "familiales", d'autant que je ne me souviens pas avoir "fréquenté" assidûment la scène. J'ai des amis "dans le punk rock", mais on est un groupe qui n'est pas parisien, calé dans le Nord Est de la France, à jouer dans le BeNeLux et en Allemagne beaucoup plus souvent qu'en France. Du coup, la scène punk rock allemande, je peux t'en causer. La française, un peu moins. Alors, savoir si elle a changé... Si, j'ai noté un truc : qu'on montait des groupes et qu'on splittait beaucoup plus facilement aujourd'hui. Tu fais un groupe, ça "prend" pas, tu splittes, tu refais, tu changes de chanteur, tu te choisis un nom de groupe posEY, tu prends un guitariste qui sait faire des arpèges pour chialer, tu changes ton batteur parce que le nouveau il a des tatouages plus gros, etc. Je t'avoue que j'ai un faible pour les joueurs de foot qui sont restés fidèles à un club. J'aime pas les mercenaires.

Seb : Ouais, on n'a jamais revendiqué ou cherché à faire partie de telle ou telle scène, française ou autre. On est très potes avec pas mal de groupes de ce qu'on pourrait appeler la scène française mais on est aussi très potes avec toute une tripotée de groupes ailleurs. Et comme dit Yul, venant de Nancy, on a toujours eu plus de facilité à aller jouer à Bruxelles ou Munich qu'à aller à Bordeaux ou Toulouse, même si on aurait aimé pouvoir jouer en France plus souvent. Donc est-ce que la scène française a changé, on ne peut pas trop te répondre.

Dans le dernier numéro de Punk Rawk il y a 10 ans, vous parliez de votre expérience dans les pays de l'Est, dans lesquels vous continuez de retourner. Est-ce que vous y observez les mêmes changements qu'en France ou pas du tout ?

Yul : Je dois dire que la période 2007-2009, qui correspond à la sortie de nos deux premiers albums, on a dû avoisiner les 100 concerts par an... C'était totalement excitant et épuisant à la fois. On avait envie d'aller plus loin, et ensemble. C'est pour cela qu'on a enchaîné les tournées en Europe, au Canada, en Russie, au Japon et des festivals d'été. On n'a plus jamais refait ça. C'était trop.

Seb : Te dire si ça a changé, aucune idée. Quand on y retourne, que ce soit dans les pays de l'Est ou ailleurs, on y va toujours avec la même envie, les gens viennent toujours aux concerts, et on continue de kiffer. La seule différence qu'on peut noter c'est que maintenant, P.O.BOX n'est plus le



seul groupe français qu'un Letton connaît, et c'est une super bonne chose : après y être allé pour la première fois en 2004, plein d'autres groupes nous ont emboîté le pas, les orgas là-bas bookent de plus en plus de groupes d'ici, et les gens continuent à aller aux concerts. Et c'est tant mieux.

P.O.BOX existe depuis plus de 17 ans maintenant. Comment est-ce qu'on arrive à continuer de jouer dans un groupe après tant d'années, et avec des boulots, des enfants pour certains, des changements de line-up, l'éloignement géographique... ?

Yul : Il y a forcément une question de passion, qui fait que quelles que soient les épreuves, tu y vas. Avoir des gamins et faire de la musique, ce n'est pas du tout antithétique. C'est surtout une question d'organisation, d'équilibre dans ton couple, ta famille... On a toujours été plus ou moins à la frontière entre l'enseignement, l'éducation et la transmission dans nos boulots. Ou étudiants. La musique est donc une extension du domaine de la lutte.

Les changements de line-up, ils sont inhérents au groupe. On est 6 musiciens, on a un ingé son, un ingé lumière, qui souvent font roadies, ça fait une meute de 8 personnes. Tu peux pas conserver 8 gars sur 20 ans. C'est très chaud. Chaque départ est une épreuve, un challenge, parce que j'ai vu défiler des musiciens dans P.O.BOX, avec qui j'ai tellement adoré jouer... après, les gars sont bourrés de talent, donc ils vont aller chercher une intermission un jour, un truc qui tourne officielle-

ment, rentrer des thunes, voir plus grand. Et c'est tellement compréhensible.

P.O.BOX a été la première marche de pas mal de copains qui aujourd'hui font de la zic professionnellement. Et c'est bien comme ça. C'est notre fierté, par procuration. Néanmoins, je pense que d'avoir un savant mélange d'historiques (Seb, Jay et moi, qui sommes à l'origine du groupe et étions déjà sur "scène" en décembre 2000) et de sang neuf permet de poursuivre cette aventure et de vivre le groupe comme un organisme vivant, qui ne se nécrose pas. C'est un savant dosage de jeunes nouveaux éphèbes doués et des vieux cons encore drôles. Entre fougue et expérience. C'est un vrai plaisir ce panachage.

Enfin, concernant l'éloignement géographique, il est "relatif" mais pesant à la longue, d'autant qu'aujourd'hui, on est réparti entre Paris, Anvers, Besançon et Nancy... ça n'aide pas à répéter ou composer. Mais ça aide à apprécier chaque moment de retrouvailles.

Justement pour les dates, les tournées, est-ce que maintenant vous êtes plus, disons, "sélectifs" ? Genre vous vous concentrez plutôt sur les festivals ou les petites tournées que sur le fait de partir 15 jours d'affilée ?

Seb : On réfléchit un peu plus à comment et pourquoi faire une date. Ça ne nous posait aucun problème il y a quelques années de faire un aller-retour de 2000 bornes en 24 H pour une date à l'Est de l'Allemagne ou au Sud de la France.

Punk rock symphonique & The Decline

Seb : Baz (ex-batteur de P.O.BOX — ndr) est probablement le musicien le plus doué que je connaisse. Le gars a tout le temps plein d'idées, et vit la musique. Il avait envie de montrer que le punk rock, c'était pas forcément une batterie et de la guitare saturée mais que ça pouvait être autre chose. Alors il a monté un projet de medleys vocaux à quatre voix, et il m'a proposé d'en faire partie avec deux autres potes. Baz a tout écrit, tout planifié, tout enregistré. Nous, on a juste posé nos voix, rien de plus. Le plus dur pour moi c'était d'être entouré de Baz, Clément et Roxane, qui sont de supers musiciens et qui ont l'oreille absolue, tandis que j'ai, non seulement du mal à lire une partition, mais qu'en plus j'ai pas forcément la technique vocale nécessaire. Mais je pense que c'est ça aussi que Baz cherchait, un truc authentique. On a enregistré des medleys de NoFX, No Use For A Name, Sublime, Rancid, etc. Fat Mike de NoFX est tombé dessus par le biais de Stacey du groupe Bad Cop/Bad Cop avec qui je m'entends super bien. Mike a kiffé. Baz a ensuite voulu aller plus loin en faisant *The Decline* (EP de NoFX d'un seul morceau — ndr) symphonique : même concept, il a tout écrit, tout orchestré, tout dirigé. Il m'a proposé de venir faire de la grosse caisse dans l'orchestre, j'ai forcément accepté. On a joué ça en live, ça a été filmé par Fifou, un pote vidéaste, qui a ensuite monté une vidéo et l'a publiée en ligne. Fat Mike est tombé dessus à nouveau, Stacey m'a mis en contact avec lui, il nous a invité à Luxembourg, on a discuté. Mike a ensuite demandé à Baz de mettre *The Decline* symphonique sur une compile du label Fat Wreck. Et puis Mike a demandé à Baz de le rejoindre à San Francisco pour bosser sur différents projets. Baz y est allé, a vécu avec lui pendant 9 mois dans sa baraque, a passé des soirées chez ses potes, à New-York, à Las Vegas, a rencontré des "pointures", a obtenu un visa artiste, a vécu le *Punk In Druiblic Fest*, a bossé, arrangé et enregistré sur une poignée d'albums Fat Wreck Chords qui viennent de sortir ou qui vont sortir prochainement, bossé sur *Home Street Home* (la comédie musicale de Fat Mike — Ndr), etc. Bref, Baz a fait son petit trou chez Fat Wreck Chords et il vient de Lorraine ! Ce label et ces groupes, c'est toute notre jeunesse, et qu'un ami en soit à bosser avec eux, ça fait juste ultra plaisir et c'est amplement mérité.

Aujourd'hui, on réfléchit sur comment on y va, est-ce que c'est faisable, est-ce qu'on ne pourrait pas essayer de coupler avec une autre date...

Yul : On sélectionne un peu plus. Il faut dire qu'avant, on était un peu comme la mort, on prenait tout. Mais comme on joue une vingtaine de concerts par an depuis 2 ou 3 ans, on souhaite faire uniquement des concerts "pas trop galères". Cet été, on va faire support de Mad Caddies, on va jouer sur des festivals avec NoFX en tête d'affiche, No One is Innocent (!), Comeback Kid, Less Than Jake, H2O, Anti-Flag... Bref, l'an passé, on a joué avec pas mal d'excellents groupes (King Prawn, Filaments, Gogol Bordello, Big D, The JB Conspiracy etc). Quand on aura les thunes on aimerait bien repartir au Japon ou au Québec...

Les projets de P.O. Box pour les 10 prochaines années ?

Yul : On aimerait bien sortir un nouvel album sur lequel on travaille doucement. On va aussi mettre en ligne gratuitement le documentaire *Detour(s)* que Fifou a fait avec nous il y a dix ans justement, sur une des nombreuses tournées qu'on a faites ensemble. On réfléchit à quelque chose pour les 10 ans de l'album *InBetweenTheLines* en 2019. Et puis on arrêtera un jour. Mais on ne le dira peut-être pas.

Seb : Et tant qu'on rigolera, on continuera.

Yul : J'allais le dire !

pobox.bandcamp.com



Hymnes à la joie

LAME SHOT!

par Olivier Portnoi

Le pop punk n'est-il qu'une science des quatre accords et du refrain fédérateur aux envolées pétillantes de "Oh-Oh-Oh" ? Pour Lame Shot! de Toulouse, qui vient de publier son second album *Try Again*, c'est bien plus que ça.



Le pop punk, selon moi, est un style musical où la qualité de la mélodie a une importance capitale", nous explique Mathieu Zuzek (guitariste/chanteur). "C'est une musique simple et basée sur quatre accords que tu retrouves autant chez les Ramones et le Doo-Wop 50's, qu'aujourd'hui dans Taylor Swift ou Katy Perry. C'est une musique qui procure des vagues de bonheur comme un happy end au cinéma et qui est censée véhiculer un message sensible, positif et bienveillant." Depuis 2011, Lame Shot! (formé par des membres de Charly Fiasco, Criswell et feu-Ghost On Tape) a pour mission d'apporter la joie et la bonne humeur dans nos salles de concerts. Et *Try Again*, son second album, devrait être remboursé par la sécurité sociale tant il est riche en chaleur et en mélodies anti-déprime avec sa mixture héritière des Uncommonmenfrommars, Seven Hate, Nerf Herder ou encore Blink-182. Mais de quoi parle Lame Shot! ? "Les textes abordent entre autres des thèmes basés sur la pop culture des années 90 et la nostalgie de l'enfance", poursuit Mathieu. Parmi les titres marquants de *Try Again*, "Raptors Kitchen Party" consacré à Jurassic Park. Le film de Steven Spielberg est d'ailleurs une référence récurrente chez Lame Shot!. "J'étais en CE1 quand mon père m'a emmené voir Jurassic Park au cinéma et j'en garde un souvenir impérissable. "Raptors Kitchen Party" est le premier morceau que j'ai écrit pour *Try Again* en hommage à ma première frousse au cinéma." Autre titre marquant de ce second album, le sucré et entêtant "Dear Zoöy" en clin d'œil à Zoöy Deschanel. "On a été assez fan de New Girl (une série sitcom de qualité plutôt variable et discutable, je te l'accorde) et de quelques films et comédies romantiques comme 500 Days of Summer. On a envie de croire que Zoöy Deschanel est aussi géniale dans ses films que dans la vraie vie." *Try Again* a été mis en boîte à la maison par Mathieu lui-même qui en dehors du groupe a enregistré Guerilla Poubelle, Charly Fiasco, Heavy Heart pour ne citer qu'eux. "J'ai toujours eu la chance de pouvoir enregistrer mes propres groupes. L'avantage, c'est que tu n'as aucune pression de temps, ni d'argent et que tu peux t'appliquer à réaliser un vrai travail de production et d'arrangement, peinar. Tu peux faire sonner ton album comme bon te semble. Malgré tous les défauts qu'il comporte, c'est un bel accomplissement que de recevoir ton disque à la maison et de le poser sur ta platine quand tu as participé à toutes les étapes, de l'écriture des paroles jusqu'au mixage. Le gros risque en revanche c'est le manque d'objectivité et de regard extérieur, de ne pas savoir s'arrêter quand il faut et de devenir zinzin. J'ai doucement caressé la folie et la paranoïa à plusieurs reprises..."

lameshot.bandcamp.com



Sans blagues...

JOHK

par Romain Freysse

Voilà déjà dix ans que le quatuor poitevin existe. Une décennie à propager un punk rock francophone fin et distingué aux consonances diverses. Affranchis de l'influence de l'école Guerilla Asso de leurs débuts, les quatre garçons ont sorti *Aux Antipodes de l'Existence* en 2016. Un disque abouti, mûrement travaillé, qui navigue aussi bien dans les eaux fédératrices du punk rock que dans les remous aliénés du post hardcore.

Le cap de l'album est toujours un moment important dans la vie d'un groupe. Johk a choisi de vivre pleinement la sortie de ce disque et s'est aventuré un maximum sur les routes d'Europe et d'ailleurs, quitte à prendre les risques qui allaient avec. "L'album a vraiment ramené une dynamique importante dans le groupe. Nous sommes donc partis en tournée pour le défendre. Parmi les trucs les plus cools que nous avons faits, il y a évidemment notre tournée au Canada, en octobre 2016, avec nos super amis de Fortune Cookie Club, et c'est à cette occasion que nous avons réalisé un beau varial kickflip avec le van de tournée. Puis, à l'été 2017, nous sommes partis au Brésil, où nous avons passé deux semaines vraiment excellentes." Poussé par les textes particulièrement bien écrits de Clément (chant, guitare), le groupe dépeint le quotidien à travers le spectre des rapports sociaux, voir des relations de couple. Des paroles souvent imagées et référencées, mais toujours extrêmement justes. "Les thèmes sont assez variés mais font souvent écho au monde qui nous entoure. Le fil conducteur de l'album *Aux Antipodes de l'Existence* est vraiment les relations humaines, notre place dans cette société et tous les rouages qui nous échappent – ou non –, mais il est aussi une critique du système capitaliste en tant que modèle de domination", explique Kentin le guitariste. Voilà donc un groupe conscient de la situation politique actuelle et de l'importance de mettre du sens derrière leur aventure musicale. Toujours fourrés avec leurs copain.e.s de Topsy Turvy's ou de Low Relief, ils sont prompts à mener quelques projets parallèles, notamment avec leur association Deux Pieds Deux Dents, micro-structure d'organisation de concerts et label de disques, ou individuellement dans l'actualité sociale de leur ville. "On ne peut pas décrire Johk comme un groupe engagé politiquement ou socialement, même si l'aspect social et politique ne quitte que très peu nos pensées et donc nos choix. À titre individuel, certains des membres sont engagés sur divers fronts pour faire bouger les choses, au delà de la musique, notamment sur la "question" des mineur.e.s isolé.e.s et des exilé.e.s à Poitiers via "La Maison", qui était un squat aujourd'hui expulsé, comme tant d'autres." On attend la suite avec impatience.

johk.bandcamp.com

Bikini Thrill

MARY BELL

par Frank Frejnik

Punk riot grrrl, punk grunge, reverb goth garage punk, garage post-punk. Les descriptifs de Mary Bell laissent entrevoir une certaine difficulté à définir le style du groupe parisien. En fait, la seule étiquette valable est... "Groupe super bien".



Ça me plaît assez que les gens aient du mal à nous cataloguer", lance Gaïlla (batterie). "Ça veut dire qu'on est difficile à saisir, quelque part c'est amusant." Alice (chant) continue "D'ailleurs je ne sais même pas comment décrire notre musique moi-même." Victoria (guitare), elle, sait : "Le plus souvent, je dis grunge-punk. On nous colle souvent l'étiquette garage et je dois dire que je ne comprends pas trop. Le plus drôle a été cette fois à Nantes où le patron d'un bar avait écrit "pop lo-fi" pour nous décrire !" En vrai, le groupe fait ce qui lui plaît, libre aux autres d'interpréter le résultat comme bon leur semble. Mais le terme Riot Grrrl n'est pas celui qu'il affectionne le plus. Alice : "ça ne me dérange pas qu'on nous dise ça, car j'aime bien l'idée d'énergie et de rage derrière, mais ça ne peut pas être une étiquette qui nous définit, notre son n'est pas vraiment représentatif de ce mouvement." Il est vrai qu'avec trois filles sur quatre membres, le rapprochement est un peu facile. Cela reste un raccourci un peu facile. À croire que des filles jouant du punk ne peuvent être que des Riot Grrrl. Idem pour les concerts. Est-ce parce qu'il y a trois filles dans le groupe qu'on lui propose souvent des premières parties de groupes de filles (Coathangers, Boss Hog, Decibelles). "J'aimerais bien pouvoir répondre non à cette question", explique Victoria, "parce que c'est 2018 et qu'il y a de plus en plus de nanas qui montent des groupes et que ça devient un peu plus la norme qu'il y ait au moins une fille dans un groupe, mais on ne va pas se mentir, on est encore loin de ça. Du coup je pense que pour beaucoup, on est effectivement catalogué comme un groupe de filles et on doit jouer dans des plateaux avec des groupes de filles. Personnellement je rêve d'un monde où on n'aurait plus besoin de penser à tout ça." Pour l'heure, c'est le monde qui a rêvé d'un album de Mary Bell, et il est là, sorti conjointement par Danger Records, le Turc Mécanique et Le Collectif SemiConscient (la propre structure du groupe). Hystrion est son nom et se cache derrière une pochette magnifique. "Les paroles des chansons sont assez politiques et violentes, on voulait vraiment que l'artwork reflète ça. On a fait appel à Stellar Leuna, une artiste australienne qu'on adore tout.te.s, et on lui a donné carte blanche. Elle a écouté et a pondu cet artwork. Je le trouve tellement puissant que j'en ai pleuré quand je l'ai vu la première fois !", explique Victoria. Puissant aussi est le contenu. Brusque et sale, plus saturé et cru que jamais. "Avec le temps, on a peut-être aussi trouvé les clés pour aller encore plus loin dans ce qu'on a toujours voulu faire avec le groupe, c'est une continuité naturelle, on n'a pas du tout de ligne directrice" admet Gaïlla. Alice, Victoria et Tristan (basse) acquiescent : "ouais, grave." Les quatre parisiens sont assurément sur la même longueur d'ondes. Et bien décidé.e.s à donner sa chance à leur art. No God, No Manager, clament-ils ! "C'est parce qu'on essaie de maîtriser le fil de notre vie qu'on veut maîtriser aussi notre art", lâche Tristan. "Oui, c'est parce qu'on veut maîtriser le fil de notre art qu'on essaie de maîtriser notre vie", complète Alice. "Et c'est parce que l'art est le fil de notre vie que j'ai envie de le maîtriser", conclut Victoria.

marybellftw.com

ZERO GAIN

Modern Blues. The First Five Years
CD & digital



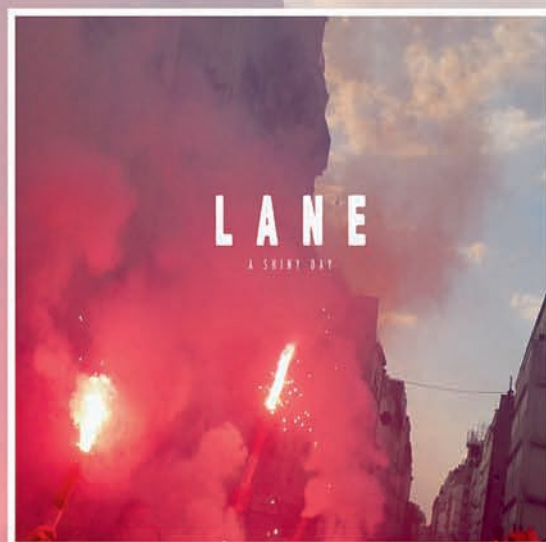
Compilation discographie
(24 titres) du groupe
stéphanois (ex- Protex Blue,
Spit, Boxing Elena...)



LANE

A Shiny Day

CD, LP & digital



premier album 10 titres
mars 2019 (distribution PIAS)

nineteensomething.fr
nineteensomething.bigcartel.com
nineteensomething.bandcamp.com

THE
SOMETHING

A division of Nineteen Something

VIVRE. MOURIR. RECOM- MENCER.

Ces dix dernières années ont été marquées par le retour de groupes qu'on ne pensait jamais revoir sur scène. Certes, la chose n'est pas nouvelle, Métal Urbain, Bérurier Noir, Les Thugs, Wunderbach, Trotskids, Les Cadavres, Gogol Premier, Flitox et Les Soucoupes Violentes (pour ne citer qu'eux) nous ont fait le coup il y a quelques années. Mais, à l'instar des autres pays européens et anglo-saxons qui connaissent le même accès de Retromania, la France voit aujourd'hui un retour massif de ses anciennes gloires du punk rock sur le devant de la scène. Souvent dopées par la réédition de leurs disques d'antan ou désireuses de célébrer un événement qui leur tient à cœur, ces formations légendaires, obscures ou locales sont désormais nombreuses à franchir le pas. Et ceci est valable pour tous les styles : Heyoka, R.A.S., Kurt, Mass Murderers, Brigada Flores Magon, Second Rate, Nina'School, Dolorès Riposte, Brixton Cats, Torquemada, Toxxic TV, Scrotum... et bien sûr les groupes figurant dans les pages suivantes dont on a tenté de percer les motivations. (FF)

Par Frank Frejnik



© Delphine Gabet

LEPTIK FICUS

Raph et Alex ont joué dans Leptik Ficus de 2003 à 2007, jusqu'à ce qu'Alex rejoigne Guerilla Poubelle. Qu'il quittera en 2012 pour se consacrer aux Rasoirs Electriques, dans lesquels il retrouve Raph, ainsi que Lucas et Anthio. Ce dernier partira vers d'autres projets (dont Guerilla Poubelle) et les trois autres continueront un temps jusqu'à ce que, à la surprise générale, ils réactivent Leptik Ficus en 2016.

On a arrêté les Rasoirs quand on a repris Leptik", explique Alex (batterie-chant). "Comme on n'a rien annoncé nulle part, c'est un scoop !" Plein pouvoir à Leptik Ficus, donc. «Reprendre Leptik, c'est un peu comme essayer de réparer en permanence une machine à laver programmée pour durer trois ans», poursuit Raphaël (guitare-chant). "C'est un peu la seule chose qu'on arrive à faire pas trop mal dans la vie. Cela nous fait vivre un peu plus fort, nous permet d'occulter les schémas de vie ordinaires et les rôles prédéfinis que la vie nous invite à jouer chaque jour qui passe." Bien que reposant sur les vieilles recettes du trio qui a pondu les CD *Sale Ambiance* (2003) et *Rock'n'roll et Flatulences* (2005), ce reboot de Leptik propose du neuf. Si on ne lui attribue, pour l'heure, qu'un 45 tours, ce n'est pas par fainéantise, ni parce que les trois musiciens habitent chacun une ville différente (Paris, Lyon, Montpellier). Le trio bosse, enregistre et joue, comme les autres. "C'est qu'on ne communique pas suffisamment sur ce qu'on fait, ou à l'inverse qu'on a préféré ne pas se forcer à le faire", lance Raphaël. "Il est devenu plus difficile d'être un groupe qui ne communique pas ou qui choisit son canal, qu'un énième groupe qui raconte sa vie sur les réseaux." Alex poursuit : "Le contexte actuel de captation systématique de l'attention du public, qui n'est en fait qu'une audience téléguidée par les médias sociaux, ne nous incite pas à communiquer d'avantage sur ce qu'on fait. On fait les trucs qu'on nous propose et qui ont un sens pour nous comme la tournée au Québec de juillet dernier." Ne pas assommer le public sous une multiplication de news est un choix conscient et délibéré. "Le web guide nos goûts, nos convictions, nos achats, nos relations sexuelles, nos orientations politiques et sociales. Inquiétant quand on sait que Google est le seul moteur de recherche grand public, que 90% des internautes ne consultent que la première page et les trois premiers résultats. La question est finalement comment construire collectivement le savoir du web de manière objective et non commerciale, comment aborder cet accès à l'information et développer notre sens critique." Raphaël est intarissable sur le sujet. "Je ne connais aucun groupe aujourd'hui qui ne s'est pas vendu à Facebook ou à Youtube sous prétexte que c'est un impératif marketing ou une obligation pour communiquer. Dans Leptik, nous ne faisons pas de marketing, rien à foutre de ne pas être connu, rester intègre est probablement la chose qui nous importe le plus. Ras-le-bol des groupes qui écrivent des chansons en forme de plaidoyers anti-capitalistes et qui viennent bouffer dans la main des GAFA en mettant des badges Amazon et iTunes sur leurs pages. (...) Il est temps de prendre conscience que les outils que nous utilisons au quotidien, bien cachés derrière nos écrans, ont un impact direct sur notre monde, son organisation, et la représentation collective que l'on s'en fait." «Facebook n'est pas le web», poursuit Alex. "Le fait que tout le monde le croit fait partie du problème. Facebook est juste un parasite qui se place entre nous pour nous pomper absolument tout dans le but d'écouler de la marchandise. Les gens qui se réclament d'une éthique, de l'anti-capitalisme ou même simplement qui veulent de la diversité sur le web et ailleurs et qui utilisent ces plateformes pensant faire changer les mentalités simplement par leur discours, se trompent." Pour causer au public, Leptik a choisi la musique. Son 45 tours "Mourir dans l'Anthropocène" en est la preuve. En premier lieu, parce qu'il faut chercher ce que veut dire Anthropocène. Quand un groupe te pousse à aller ouvrir un dico, c'est une belle victoire, non ?

www.leptikficus.club



LES SHERIFF

Montpellier, mai 2018. Les Sheriff font leur balance. Il est 16 heures à la salle Victoire 2 et tout le monde vaque à ses occupations, bercé par les riffs d'un répertoire très familier. Pourtant, au milieu de la séance, les oreilles se font surprendre.

Olivier, le chanteur, donne de la voix, "Là où je suis né, à Montpellier, à Montpellier !" Le groupe fait tourner un nouveau morceau. Un hymne à sa ville en trois couplets et autant de refrains. "Attention, faut pas s'emballer", rigole Stéphane, boss de Kicking records. "Un morceau en cinq ans, on est encore loin de l'album !"

Reformés depuis 2012 après treize ans d'absence, les Sheriff sont juste là, et c'est déjà beaucoup. Sur scène parce que ça leur plaît. Épaulés et soutenus par Kicking Records, "parce que ce sont des amis", et sans rien calculer "parce que c'est comme ça qu'on a envie de faire." Rien n'est prévu, donc tout peut arriver, sur l'air de "Pourvu Que Ça dure !"

Après avoir arrêté brutalement en 1999, les Sheriff sont de nouveau en selle depuis ce fameux 2 juin 2012. Date d'un retour "évènement". Un concert unique au parc Grammont de Montpellier pour les 15 ans de l'association Tout à Fond ! "Michel, le bassiste, est dans l'asso depuis le début", raconte Olivier. "Et je crois que ça faisait un bon moment qu'ils avaient cette idée en tête. Je n'étais pas du tout intéressé ! Mais ils se sont accrochés, et ça a été long. Ils m'ont même emmené voir un concert des Fanatiques, un groupe de punk rock allemand qui ne fait que des reprises des Sheriff... Là, j'ai vu qu'on restait un groupe important pour beaucoup de monde..."

Le chanteur a dit oui, avec des conditions. "Le truc qu'on s'est dit tout de suite, c'est que c'était le meilleur moyen de finir l'histoire. Il n'y avait pas eu de "dernier concert" et ça allait donc être celui-là. Il fallait que ce soit l'occasion de revoir tout le monde, tous les gens qui ont joué dans le groupe mais aussi les techniciens, ne.s et les roadies, il fallait préparer une grande fête. J'ima-

ginais qu'on allait se faire un bon Rockstore, bien rempli avec tous les copains. Un peu ce qu'avait fait OTH, quand ils se sont reformés pour les 20 ans de la salle..."

Mais la TAF, pour qui la reformation du groupe était bien plus qu'une idée fixe, a vu bien plus grand que la mythique salle de concert du centre-ville de Montpellier. Une scène immense en plein air et trois autres groupes à l'affiche (Palavas Surfers, Brassens not Dead et Washington Dead Cats). Ce soir-là, les Sheriff ont donc fait beaucoup de bruit pour leur dernier concert devant plus de 6000 personnes. "C'était complètement fou", se rappelle Olivier. "Quand j'ai posé le pied sur scène, tout est remonté direct. Les gens connaissaient tous les morceaux par cœur, le public a chanté et dansé sans interruption pendant plus de deux heures, du début à la fin. C'était beaucoup d'émotion, j'avais les poils hérissés sur les bras. J'ai compris pourquoi j'aimais tellement la scène... mais nous étions tous d'accord pour dire qu'on faisait ça et après... basta !"

Et heureusement pour tout le monde, rien ne s'est passé comme prévu. Le concert a été filmé, et Bang! est sorti en DVD. "Ce sont des potes qui l'ont réalisé, on a dit d'accord pour faire 5 concerts de plus histoire de faire un peu de promo autour... on avait aussi mis une option sur une possible deuxième année, juste histoire de voir si les gens allaient nous appeler." Une seconde année qui s'est prolongée jusqu'à aujourd'hui, mais dans la tête du groupe tout a changé. "Avant 2012, les autres avaient monté des groupes, moi pas. Je ne suis pas musicien, je n'avais plus envie de faire ça. Pour moi, c'est les Sheriff ou rien. On s'est arrêté en 1999 parce qu'il y avait une sorte de ras le bol de tout le monde. Après 20 ans sur la route c'était l'essoufflement et on savait également qu'on ne pourrait

pas aller plus haut que là où nous étions arrivés. Aujourd'hui les Sheriff, ce n'est plus notre métier c'est un loisir. On fait deux répètes par an, on n'a aucun plan, on fait les concerts sur nos congés et nos vacances, et on s'éclate comme ça !"

L'impact du groupe reste intact et touche désormais plusieurs générations. "C'est marrant de jouer avec des jeunes groupes dont les musiciens te disent qu'ils t'ont beaucoup écouté pendant leur enfance, ou alors voir des jeunes gens dans le public qui veulent te faire signer un disque "pour papa"... Si un jour quelqu'un me dit c'est pour ma grand-mère, il faudra vraiment qu'on arrête !" En attendant, le groupe est remanié et Olivier reste solidement accroché au micro. "Sinon", explique-t-il, "c'est à peu de chose près, ce qu'on était à la fin. Manu est passé à la basse, Seb à la batterie, Patrice à la guitare... Fab, l'autre guitariste, est parti l'année dernière et nous l'avons remplacé par Ritchie Buzz, le guitariste des Milliardaires, un groupe de Nîmes."

En 2018, Les Sheriff sont toujours sur la route, avalent du goudron sans laisser de plumes et se font même accueillir triomphalement au Hellfest. Dans les amplis résonnent à chaque fois une set-list qui enchaîne les tubes sans temps mort. Parfois se glisse une surprise, comme ce "Montpellier". "C'est un morceau qu'on devait sortir pour une compile partagée avec Spi (O.T.H.) et les Brassens Not Dead... Le disque n'est pas sorti, mais on a gardé le morceau. Peut-être qu'on fera un 45 tours, je n'en sais rien. On n'a vraiment rien prévu !" Un nouveau morceau qui n'existe donc que sur scène et qui pourrait presque passer inaperçu. Sauf que... "Au bout du deuxième couplet, les gens chantent déjà le refrain par cœur !"

www.lessheriff.fr



© Denis Charmot

LES RATS

En 2017, le retour live du groupe parisien, absent des scènes depuis près de 20 puges, a surpris tout le monde. Une surprise rapidement muée en ferveur tant Les Rats symbolisent, à l'instar de leurs anciens camarades de jeu (et de label, à leurs débuts) Parabellum et Les Sheriff, le punk rock des années 80 et 90. Un bilan de cette reformation (éphémère ?) s'imposait.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué sur votre tournée de reformation ?

Patrice (chant) : Nos retrouvailles ! Les Rats se sont formés quand nous étions au lycée et nous sommes plus une bande d'amis qu'une association de musiciens. Le bilan est plus que positif vu que ça a permis aux plus jeunes de découvrir Les Rats ainsi que la réédition de notre discographie. Le plus touchant est tout ce monde qui vient au concert et nous dit à quel point le groupe a compté pour eux, orientant parfois même leur choix de vie. Le public connaît les paroles par cœur et chante avec nous et ça c'est notre plus belle récompense.

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris (en bien ou en mal) dans la scène (punk) rock 2018 ?

En bien, je dirais les structures (salles, sono, orga...). Aujourd'hui, les groupes ont un niveau technique que nous n'avions pas dans les années 80 mais je regrette juste que les chanteurs préfèrent brailler que de nous donner de belles mélodies. Bien sûr, c'est une généralité, certains groupes nous ont agréablement surpris.

On vit une période où culturellement on se tourne de plus en plus vers le passé (reformations, rééditions d'albums, etc). Nostalgie ou peur du futur ?

J'aime à penser que c'est par peur du futur, mais on a aussi souvent tendance à enjoliver le passé car tout n'était pas aussi bon à cette époque (peu de public dans certaines régions, niveau technique plus que limite...). Certains groupes ont eu du succès et ont traversé les années devenant par là des références. C'est vrai que la musique populaire d'aujourd'hui s'illustre souvent par la pauvreté des textes, beaucoup de groupes aujourd'hui préfèrent faire du slogan ou parler d'eux-mêmes... Je pense que Les Rats ont touché les gens car nos textes

dépeignent leur quotidien sans donner de leçons, juste un regard un peu narquois sur notre société.

Dans le set 2017 des Rats, il y avait un titre inédit, "La Passe à Dix". D'où sort-il ?

C'est une compo récente, nous tenions à présenter un inédit pour ne pas faire que du revival. Le texte a été écrit par moi en collaboration avec le petit frère de Rolo : Arnaud Xyménès. La musique, elle, est signée Les Rats. Nous avons d'autres titres sous le coude, malheureusement nous manquons de temps pour les finaliser.

Tequila, votre disque le plus juvénile, s'avère être celui qui se vend le mieux. Bienvenue au Club est le disque dont tu es le plus fier. C'est pourtant celui qui est le moins aimé. Pourquoi une telle différence d'appréciation ?

Sûrement à cause du son (c'est mon analyse). Il y a eu une grosse merde au mastering et tout le bas medium qui donne la chaleur du son a disparu... Si personnellement, c'est mon préféré, c'est parce que nous avions atteint un niveau d'écriture honorable et une cohésion musicale que nous n'avions à l'époque qu'en concert (d'ailleurs, cet album a été enregistré quasiment live). Mais le disque le plus représentatif reste Deprima.

Nous n'aimez pas trop vos premiers enregistrements alors que c'est souvent ceux que vos fans adorent.

C'est vrai que nous avons un regard critique sur ce que nous faisons qui ne correspond pas toujours à ce que pense notre public. Là est la difficulté de faire des choix, entre les attentes du public et notre sensibilité. Aujourd'hui, entendre certains titres de cette époque m'irrite les oreilles pour des raisons dont le public se fout (le son, la prouesse

technique) et nous essayons de passer outre. Nous ne sommes pas contre une réédition de ces titres mais nous aimerions y ajouter des morceaux plus récents et inédits. Tout est histoire de financement, les studios n'étant pas donnés...

De quoi es-tu le plus fier d'avoir accompli avec Les Rats ?

D'avoir, avec des amis d'enfance sachant à peine jouer et sortant d'une cité perdue au milieu de nulle part, réalisés des albums que les kids écoutent encore aujourd'hui, connaissant les textes parfois mieux que les anciens ! Ce n'est pas une fierté mais notre plus belle récompense.

Une seconde tournée s'est déroulée fin 2018. Pour quelle raison ? Et après, c'est définitivement terminé ?

Nous avons décidé de refaire quelques dates en 2018 car Jean-Mi (le batteur — ndr) a été victime d'une pneumonie durant la tournée Le Grand Rats-Tour en 2017, le privant de plus de la moitié de la tournée juste au moment où nous commençons à retrouver nos réflexes et une cohésion musicale. Il avait faim et voulait sa part du gâteau. Après cette tournée, aucun autre concert n'est prévu, mais rien n'est figé. Nous avons personnellement d'autres projets : Jess joue avec Barricades, Rolo et Jean-Mi ont un projet avec Henri-Paul pour faire des reprises de Johnny Thunder, Carlos fait la pige à la basse pour les Washington Dead Cats et je joue avec Abazdabu à la Réunion (j'ai aussi joué avec les Tukatukas de 2007 à 2010 avec lesquels j'ai enregistré le premier album Chaleurs Tropicales). J'aimerais aussi enregistrer les nouvelles compos inédites avec les Rats à titre posthume.

<http://rats.pagesperso-orange.fr>

LES PARTISANS

Par Damien Iozzio

Retour dans les années 90, à Lyon. Une bande de potes, bercés au punk rock mais aussi au ska et à la soul, à l'esprit radicalement politique, écume les rades, les squats, quelques salles municipales aussi.



© Korto

Des concerts qui laissent des souvenirs inoubliables en compagnie des copains, les Sourire Kabyle, Yalateff, entre de nombreux autres, sans oublier les Zab, avec qui ils partagent un EP. Et puis, c'est le chef d'œuvre internationaliste Sono Mondiale, album maîtrisé de bout en bout, aux textes poignants et au groove lancinant, qui n'a pas pris une ride. "Quand on s'est reformés en 2015, à l'occasion d'un festival avec nos amis de Ya Basta!, Los Tres Puntos et Stage Bottles, on n'avait pas conscience de l'engouement que ça pouvait générer", explique Math, bassiste d'origine et co-fondateur du groupe avec Norb's (batter) et Fred (chant et guitare). "On ne s'est jamais perdu de vue, on a continué la musique dans d'autres groupes comme No Reason Voices ou Crève-Cœur, donc c'était assez

naturel de refaire des chansons des Partisans. On n'a pas vécu ça comme un événement, mais la réaction des gens nous a fait super plaisir, et du coup on a continué !". Forts d'une nouvelle section cuivre, et malgré l'absence de Romu, l'autre guitariste et illustrateur des premières pochettes, Les Partisans reprennent la route et constatent partout le même enthousiasme, ce qui les pousse à franchir le cap d'un nouvel album *Rallumer Tous Les Soleils*, sorti en mai 2017 chez Casual Records. "On voulait que ces nouveaux morceaux, écrits et joués depuis 2015, puissent se retrouver sur un album, que les nouveaux Partisans aient aussi une trace discographique. On en a pressé mille, et de ce que j'en sais il n'y a plus de LP", relate Math, qui précise : "On travaille actuellement sur un quatrième album, donc on se calme sur les concerts." Des rééditions des premiers disques sont également prévues. Une question reste en suspens : comment chanter la classe ouvrière en 2018 après plus de vingt ans de fermetures d'usines, de chômage, de trahisons politiques, de Front National et d'ultra-libéralisme débridé ? La réponse fuse : "Bien sûr qu'on est allés de désillusions en désillusions, bien sûr qu'on n'attend pas le Grand Soir et qu'on voit bien que la barricade prend l'eau de toute part. Mais on continue de croire à ces valeurs qui nous animent : la solidarité, l'unité, la lutte des classes. On a décidé de rester debout face à ceux qui attaquent les plus faibles." Radicalement politiques, résolument punks. Vivants et le sourire aux lèvres.

lespartisans1.bandcamp.com

Par Olivier Portnoi



HOMEBOYS

Pendant dix ans, avec deux albums parus sur Crash Disques, les Homeboys ont défendu un punk mélodique aux consonances californiennes, rapide et accrocheur, avant de se séparer en 2005 fragilisés par la lassitude et les conflits internes qui peuvent naître au sein d'une relation longue durée. Néanmoins, la démangeaison du punk finit par être trop vivace et le groupe choisit de se reformer en 2015.

On avait décidé d'arrêter pour des raisons humaines entre certains d'entre nous", explique Sly, bassiste. "Il y avait aussi de la lassitude, comme souvent. À l'époque, je m'étais dit que je referai quelque chose avec Cyril (chant/guitare). Mais on est tous passé à autre chose dans nos vies et cela ne s'est pas fait." Quand on a vécu au rythme du punk rock et des tournées pendant dix ans, à fréquenter la même bande de copain.e.s tous les week-ends, difficile de tout arrêter. Sly ne cache pas que la séparation du groupe a été difficile à vivre pour lui. "J'ai dû supporter plusieurs paliers de décompression. Ce qui me manquait le plus était de partir sur la

route. J'ai fait du backline avec Guerilla Poubelle pendant quelque temps, puis au bout d'un moment, c'est devenu trop frustrant de participer à la vie d'un tel groupe en tournée sauf la montée sur scène. J'ai préféré arrêter. Je revenais avec la même fatigue qu'avant sans le côté grisant de jouer de la musique." En 2010, Sly enregistre un disque avec Ginger (projet formé avec des membres de Hogwash et Oz One). Mais c'est dix ans après la fin des Homeboys que l'envie de rejouer ensemble se fait à nouveau sentir pour le quatuor natif du Blanc-Mesnil. "C'est Cyril qui, à la soirée d'anniversaire de mes 40 ans, a proposé de remonter Homeboys avec Nico, notre premier guitariste, et un nouveau batteur (Jérôme ex M-Sixteen et actuel Mon Autre Groupe). J'ai tout de suite été partant à une condition : que l'on compose de nouveaux morceaux. Je ne trouvais pas cela très sain de rejouer les mêmes vieux titres et de surfer sur une nostalgie. On n'a pas été un groupe suffisamment connu pour prétendre que les gens veuillent réécouter nos "superbes succès". On a fait quelques nouveaux titres mais notre rythme de travail est tellement lent qu'on ne les a pas encore enregistrés. Mais cela pourrait se faire. J'ai toujours eu la frustration que l'on n'ait jamais fait de dernier album des Homeboys." Mais pas de précipitation, les Homeboys 2.0 envisagent l'avenir à un rythme... de père de famille. "L'idée n'est plus de faire quatre concerts par mois, mais de jouer en père de famille. On est tous parents, sauf un d'entre nous, et on ne veut pas être absent tous les week-ends. De plus, nos vies professionnelles ne nous le permettent plus. On prend notre temps." Punk is définitivement dad pour les Homeboys.

homeboys.bandcamp.com

SEVEN HATE

Considéré comme l'un des précurseurs du punk rock mélodique en France avec Burning Heads, Seven Hate enregistre cinq albums de 1994 à 2002 avant de faire ses adieux à la scène. Reformé en 2015 à l'occasion d'une tournée, le gang pictavien branche à nouveau ses amplis en 2018 pour une série de dates dont une au Hellfest. Qu'attendre désormais de Seven Hate ? C'est ce que l'on a demandé à Jim, l'un des deux guitaristes.



© Krispyz

Où en êtes vous avec Seven Hate ? Que peut-on espérer de cette (nouvelle) reforme en 2018 ?

Jim : On a eu quelques discussions après le Hellfest et je pense que Seven Hate va s'arrêter à nouveau... Peut-être qu'un de ces jours, il y aura une date pour une occasion spéciale. Mais là, non... Tout le monde n'était pas partant pour continuer.

Qu'est-ce qui avait motivé votre retour en 2015, 12 ans après votre séparation ?

Depuis que l'on s'était arrêtés, on ne s'était jamais revus tous les quatre ensemble. Puis, on s'est retrouvés à une fête. Cela nous a permis de discuter. Sont ensuite arrivées des propositions de dates. On s'est dit "allez, faisons un concert". Puis, "c'est dommage de n'en faire qu'un, faisons-en trois ou quatre". De quatre, on est arrivés à quinze grâce à Manux de We Care Booking qui s'est occupé de nous. En 2015, il n'y avait pas de prétention de se reformer. On faisait ces dates, puis on s'arrêtait pour éventuellement reprendre lors d'occasions très particulières. Pour un grand festival par exemple.

En 2015, avais-tu été surpris de l'accueil réservé à Seven Hate ?

Cela faisait quand même 12 ans que l'on avait arrêté. De voir qu'autant de gens étaient contents de nous revoir nous a vraiment fait plaisir. C'est là que tu te rends compte que le groupe a peut-être marqué certaines personnes en France. On ne s'attendait pas à une telle réception. On s'est alors posé la question de savoir si on devait continuer, enregistrer un 45 Tours ou un EP, voir ce que cela donne. Mais bon, tout semble compliquer aujourd'hui malheureusement.

S'y remettre en 2015 a-t-il été difficile ?

Cela a été un peu long. Pour moi du moins, qui n'avait pas joué de guitare pendant de longues

années. Les autres ont tous continué à jouer dans différents projets. Perso, j'ai dû un peu bosser quand même. Mais c'est comme le vélo, cela revient vite. J'en étais même étonné. À vrai dire, je jouais même mieux qu'avant. J'ai trouvé que l'on a même mieux joué cette année qu'en 2015. C'était plus fun, plus spontané entre nous. On s'entendait peut-être aussi mieux. Les années ont passé et de l'eau a coulé sous les ponts.

Qu'est-ce qui a provoqué la séparation de Seven Hate en 2003 ?

C'est compliqué, la vie d'un groupe... On s'était déjà séparé à la sortie de *Budded*, puis on s'était reformé pour enregistrer *Is This Glen?* et *Matching The Profile*. Mais les envies n'étaient pas les mêmes pour tous... Certains, dont moi, avions envie d'aller un peu plus loin dans les productions alors que d'autres préféraient jouer dans les bars. Quand on a arrêté en 2003, c'est resté tendu pendant longtemps entre nous. Notre vie, c'était le groupe. Seven Hate fonctionnait bien. Perso, je ne voulais pas arrêter comme cela.

Le deuil a-t-il été difficile ?

Les deux premières années ont été très dures pour moi. Je parlais 150 jours dans l'année et tout à coup, je me suis retrouvé chez moi tout le temps. Au secours ! Venez m'aider, faut que je fasse quelque chose ! En 2004, on a essayé de remonter un groupe avec Greg (basse) et Stéphane (guitare). On jouait avec Cyprien, le batteur de Topsy Turvy's, et le chanteur d'un jeune groupe du coin, Spin Out. On a eu un album de prêt que l'on a maquetté mais c'est également parti en couilles. Il y a des morceaux qui traînent quelque part.

De quel album de Seven Hate es-tu le plus fier ?

Je trouve que l'on a fait cinq albums assez différents. Je les aime tous mais celui dont je suis le plus fier est le dernier, *Matching The Profile*. On avait l'impression d'avoir fait un véritable album. On avait passé trois semaines en studio rien que

pour les prises avec André Gielen, qui avait fait Lofofora (mais aussi Channel Zero, Deviate, Mass Hysteria — ndr). C'était énorme pour nous. Avant, on cumulait l'enregistrement et le mixage en 10 jours. On n'avait pas envie de faire sans cesse le même disque avec les mêmes chansons, les mêmes constructions. C'était cool comme boulot de ne faire que de la musique. Tu t'en rends compte quand tu te retrouves technicien, de l'autre côté de la barrière, et que tu bosses deux fois plus pour gagner deux fois moins.

As-tu un grand regret lié à Seven Hate ?

De ne pas avoir fait la tournée *Budded* à la sortie du disque. C'était 30 dates d'assurées. C'est là que l'on a loupé le coche, je crois. Seven Hate avait vraiment le vent en poupe à l'époque, on venait de faire des premières parties de Suicidal Tendencies, Down By Law, No Fun At All, Sata-nic Surfers et de quantités de groupes Epitaph et Fat Wreck. On commençait à se balader en Europe, à faire partie de cette scène. S'arrêter d'un coup a été dommage.

Maintenant que vous vous êtes reformés, quel autre groupe français des années 90 aimerais-tu voir se réunir pour quelques concerts ?

Near Death Experience que j'adorais. Portobello Bones, un groupe avec qui on a fait beaucoup de concerts. Drive Blind était génial aussi... Les Thugs aussi, j'adorerais les revoir. Ou alors Mad Monster Party. Je réécoute leurs disques de temps en temps. C'était génial pour l'époque. Ils ont en quelque sorte ouvert la voie à des groupes comme nous. Il y avait vraiment beaucoup de bons groupes dans des styles différents à cette époque et on se retrouvait sur les mêmes affiches. Il n'y avait pas de chapelles musicales, genre les groupes punk avec les punks et les autres ailleurs. On avait tous les mêmes envies et le même désir d'écouter des choses différentes.



PKRK

Ce n'est rien de dire que PKRK a eu plusieurs vies. Des longues et des courtes, certaines fécondes (en disques et en concerts) et d'autres qui n'ont existé que sur les planches. Mais la dernière en date, celle qui respire depuis 2008, est du genre à s'accrocher.

La première existence du groupe messin se situe à cheval sur les années 80 et 90. C'est celle où il construit sa réputation avec des albums marquants (*Atchoum, Poussiez Fort*) et un style accrocheur qui se voulait un retour aux sources (le fameux "100 % punk rock messin"). Cette première vie durera dix ans. "Chaque groupe a son parcours. Il se trouve qu'avec les PKRK de l'époque, au bout de dix piges de bourlingue, on s'est retrouvés à un carrefour, et comme on avait envie d'aller au même endroit, certains voulaient prendre à droite, d'autres à gauche... Du coup, ça a pas loupé, on a fini dans le décor", explique Vincen, chanteur-guitariste, désormais seul dénominateur commun de toutes les entités PKRK. En 2008, le groupe ressuscite pour ses 20

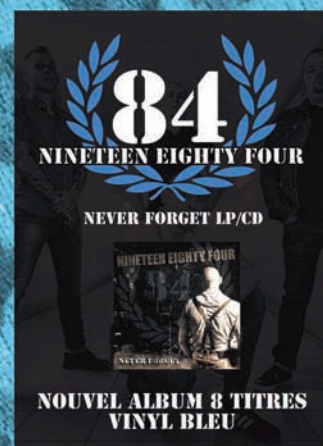
piges. Après une tournée anniversaire, retour au tombeau. Il ne faut pourtant pas longtemps (2010) pour revoir le K blanc serti de rouge, symbole du groupe, apparaître de nouveau sur des tracts et des disques (l'intégrale du groupe sort à ce moment là). Et cette fois, c'est pour de bon ! PKRK regarde vers l'avenir et compose de nouveaux morceaux (deux EP sortent en 2011 et 2015) pour ne pas se sentir trop prisonnier du passé. "J'te cache pas que certains soirs de concert j'aurais plutôt envie de m'envoyer des petites jeunettes, plutôt que de me taper ces vieilles carnes que j'me coltine depuis des lustres", lance le chanteur. "Je parle de chansons évidemment." Ce répertoire, héritage de toutes les "vies" du groupe, c'est ce qu'on retrouve sur l'album live *À Vif*, enregistré en septembre 2018 en deux sessions (soir et matinée). "C'était un super chouette moment, on s'est vraiment bien marré, et puis le soir on joue jamais pareil qu'en matinée. Je pense que le résultat sera à la hauteur", explique Vincen. Ce disque live "était une façon de remettre les compteurs à zéro. Le batteur de *Toxic Waste* nous a rejoint depuis peu, on se fend bien la gueule et y'a une bonne cohésion, nous voilà fin prêts à envoyer du lourd." Et lorsque le groupe ne peut pas "envoyer du lourd", Vincen peut toujours essayer avec sa guitare acoustique. Car en plus d'avoir insufflé plusieurs vies à son groupe, il en mène également une double, de vie, en interprétant seul les chansons de PKRK (le CD Vincen Exécute Froidement 13 Chansons De PKRK est sorti en 2015). "C'est la croix et la bannière de trouver des lieux où tu peux faire autant de bruit que tu veux. En acoustique, tu peux jouer partout et les cafetiers ont moins la jaunisse quand ils te voient débouler avec ta gratte sèche. Et puis surtout, pour eux, ce n'est pas le même tarif !" Plusieurs existences, une vie parallèle, et ce n'est pas fini. PKRK vivra prochainement une nouvelle aventure dans une BD dessinée par Vincen. "C'est en cours de réalisation. Je ne me voyais pas raconter cette histoire sur le mode biographique avec les dates, les lieux exacts et tout le saint Frusquin. Le ton sera délibérément "léger" — je dis léger, mais je l'espère comique —, comment aurait-il pu en être autrement d'ailleurs ? Imagine un peu Alain Decaux racontant « la grande histoire des PK. Franchement, ce n'est pas sérieux ! Pour la sortie, j'ai envie de te dire... dès qu'elle sera achevée. Mais pour ça faudrait que t'arrêtes de m'emmerder avec tes questions, que je puisse retourner bosser dessus. "

pkrk.bandcamp.com

Dirty Punk Records

DIRTY PUNK RECORDS
c'est une boutique en
ligne avec plus de
1000 références
punk, oi! et hardcore
disponibles en
vinyl, EP, CD et
T-shirts...

Une seule adresse:
WWW.DIRTYPUNK.FR
(section "shop")



Par Grégoire Cornet



© Grégoire Cornet

LES OLIVENSTEINS

Gilles Tandy a la banane. De retour sur scène depuis quatre ans pour la plus improbable des reformations. "J'ai arrêté la musique en 1996 et je crois que je commençais un peu à me faire chier..."

Les Olivensteins, ce sont deux années d'existence officielles à Rouen (de 1978 à 1980), trois morceaux gravés sur un 45 tours introuvable et 17 concerts au compteur... Le CV est maigre, mais il claqué. Cela fait 40 ans qu'il forme la légende des Olivensteins, et que des morceaux comme "Fier De Ne Rien Faire" ou "Euthanasie" ont eu leur impact sur tous les groupes punk rock créés au cours des décennies suivantes. "Je ne compte même plus le nombre de gens qui ont voulu nous reformer. On les a tous envoyé chier en rigolant ! Et puis, le frère de Vince (guitare) a eu l'opportunité de jouer dans un festival à Tourman en 2013. J'ai trouvé plus intéressant d'aller répéter plutôt que de rester devant la télé."

Pour ce concert, c'est le groupe d'origine qui s'est reformé. "On était un peu sceptiques. On ne voulait pas de nostalgie, ni faire un truc pathétique. On se disait, si ça sonne comme un truc de vieux cons, on le sentira et on laissera tomber. Mais les retours ont été excellents..."

Gilles Tandy et Vincent "Vince" Denis décident de poursuivre l'aventure. "On avait un nom et un répertoire. On s'est dit, ce sera plus simple de faire nos trucs puisque les gens nous connaissent. Mais cela s'est vite révélé compliqué de faire des choses nouvelles. Dans la tête des gens, on est associés à toute la scène punk-rock française, mais on n'a pas de crêtes vertes sur la tête et quand les Bérus ont commencé on avait déjà arrêté depuis longtemps. Le plus dur a donc été de faire comprendre que ce que l'on propose aujourd'hui, c'est nous maintenant."

Les Olivensteins en 2018, ce sont donc Gilles Tandy et Vince, complétés par trois nouveaux musiciens (basse, batterie, clavier). Le groupe tourne avec un album à défendre, *Inavalable*, qui est donc le tout premier en 40 ans d'histoire, composé comme au premier jour par Vince pour la musique et les frères Tandy, Gilles et Éric pour les paroles. "On s'est démerdés tout seul. On a mixé et enregistré sans maison de disque et on vend l'album sur les concerts. Les circuits ont changé et on a rencontré des indépendants qui se comportent comme les majors de notre première époque ! Mais on ne veut dépendre que de nous. On est grands et lucides. On a passé l'âge de croire à n'importe quoi, le plus important c'est qu'on prend vraiment notre pied !"

Et les Olivensteins qui n'avaient jamais vraiment joué hors de Normandie, sont désormais sur la route. Gilles Tandy est ravi. "Les vieux morceaux s'accordent aux nouveaux, les gens comprennent bien le truc, ils ont la banane.... Donc moi aussi !"

lesolivensteins.bandcamp.com

Photo : Les Olivensteins à Montpellier (Secret place) le 20 avril 2018. Didier (basse), Jérôme (Batterie), Gilles (Chant), Vince (guitare) et France (clavier).

Par Frank Frejnik

PSYCHO SQUATT

Le groupe de Dijon disparaît en même temps que le mouvement rock alternatif en 1989 après seulement un 45 tours publié. 21 ans plus tard, il reprend le combat là où il l'avait laissé.



La musique est-elle le moyen d'expression le plus simple pour exposer ses idées ?

Rudy (guitare) : Pour nous oui, parce que c'est ce que nous avons toujours fait (plusieurs d'entre nous ont joué dans d'autres groupes entre 1989 et 2010). Après, ça dépend des sensibilités de tout un chacun. Ce qui nous séduit dans la scène, c'est l'échange avec le public, l'énergie que cela peut apporter. (...) Mais il ne faut pas se leurrer sur la portée du message. C'est très facile de "prêcher à des convaincus", mais quel est l'intérêt ? Il nous est arrivé de jouer pour d'autres publics. Porter un message sur le respect à la communauté LGBT ou l'accueil des réfugié.e.s dans un village paumé est une toute autre affaire.

Psycho Squatt a connu les années 80 où tout était difficilement accessible pour les groupes. Aujourd'hui, c'est complètement différent.

C'est dingue cette fascination qu'exercent les années 80 sur les gens qui n'ont pas connu cette époque. Tout le monde s'imaginerait que tout était facile, génial, que la terre entière était punk. (...) Non, c'est beaucoup plus facile maintenant. Ce qui a tout changé, c'est l'apparition d'Internet et la diffusion des infos, des idées, de la zique, de l'art aussi. Pour prendre notre exemple local, Dijon, ville moyenne de 300000 habitant.e.s, dans les années 80, on était

contents quand on avait deux concerts punk le même mois. Aujourd'hui et même s'il y a eu beaucoup de boulot, des luttes diverses et des projets variés pour en arriver là, il ne se passe pas une semaine sans qu'il y ait 2 ou 3 concerts dans les différents endroits que recèle l'agglomération.

La diversité du punk ne réduit-elle pas la portée du message ?

Je ne crois pas. Il existe des sensibilités musicales extrêmement différentes que l'on regroupe sous le générique de "punk", mais finalement (...) c'est quand même la démarche, l'état d'esprit général, les valeurs véhiculées ou un certain regard politique sur la société qui permet de regrouper tous ces sous-courants sous la même étiquette. Notre démarche est anarchopunk et les groupes qui nous ont inspirés au départ étaient Crass, Subhumans... pourtant notre musique était au départ une résurgence complète du mouvement alternatif français de la fin des années 1980. Le plus important pour nous, c'est la démarche, le DIY, le fait de maîtriser le plus possible ce que nous proposons au public, le choix des labels avec qui nous nous associons, le fait de faire surtout des concerts de soutien ou de jouer dans des squatts... Là dessus on peut se retrouver dans la démarche de gens qui font des choses très variées, du rap au D-beat ou au grind, mais qui partagent le même regard sur les choses.

Certains sujets type de l'anarchopunk d'hier sont aujourd'hui débattus dans les médias. Les choses ont donc changé ?

La société évolue grâce aux individu.e.s d'avant garde qui ont la volonté à un moment donné de leur vie de s'impliquer par leurs actes à faire réfléchir, à remettre les choses en cause, à donner des "coups de pied dans la fourmilière" pour susciter des changements, des avancées dans les mœurs, l'acceptation des différences. Le mouvement anarchopunk a contribué à ça mais il ne faut pas en surestimer la portée. Les punks n'ont rien inventé ; les surréalistes et les situationnistes étaient aussi punks dans leur démarche que Jello Biafra ou Steve Ignorant. C'est bien que ces idées soient davantage mises en avant aujourd'hui mais il ne faut non plus se leurrer sur leur portée réelle. On parle beaucoup du bien être animal grâce aux actions menées par L214, mais la législation n'a jamais été aussi favorable aux chasseurs que sous Macron. On parle bien plus des droits LGBT mais les agressions homophobes augmentent de jour en jour. Ce que je trouve personnellement impressionnant, c'est la faculté du capitalisme à ingurgiter tout ce qui se présente à lui et à s'en nourrir. Je pense à la facilité avec laquelle le concept de révolution a été digéré par l'univers de la pub au cours des dernières années. Comme pour toute chose, il faut surtout du temps pour que les choses changent. Ces derniers temps j'ai plus souvent un arrière-goût de retour en arrière qu'autre chose.

psychosquatt.fr



LUDWIG VON 88

Ludwig Von 88 s'apprête à mettre fin à 17 ans de silence discographique avec un nouvel album studio prévu au printemps 2019 sur Archives de la Zone Mondiale. Trente-cinq ans après son premier coup de guitare, le poil à gratter du punk alternatif français revient semer la zizanie dans nos campagnes.

© Patrick Imbert & Hans Lucas

Pourquoi enregistrer un nouvel album aujourd'hui ?

Bruno (guitare) : On a déjà répété pour faire des concerts, c'était bien. Du coup, maintenant on va changer, on répète pour faire un nouveau disque.

Karim (chant) : Et non pas pour en faire un ancien. On aime bien se retrouver autour d'un micro.

Quand allez-vous l'enregistrer ?

Bruno : En décembre, janvier. Il sortira avec le Printemps. C'est le moment où la nature se réveille et le punk aussi. Le punk commence à aller aux concerts, à des festivals.

Karim : Il sort de sa cave après avoir hiberné. La soif commence à le tirailler.

Bruno : On pensait avoir plein de choses à dire. Du coup, on a composé plein de nouveaux morceaux mais au final on n'a toujours pas de paroles (l'interview a été réalisée en octobre — ndr).

Qu'est-ce qui vous a donné envie de rejouer ensemble en 2016 après 15 ans d'arrêt ?

Bruno : On ne s'est jamais séparés. On était juste en stage intensif de musique. J'ai fait 17 ans de solo. Je crois désormais parfaitement contrôler la gamme pentatonique. Karim chante comme La Callas. Charlu (basse), c'est Jaco Pastorius. C'est ça le nouveau Ludwig. Et un jour, une pizza nous a dit : "il faut revenir les Ludwig, c'est vraiment trop le bordel".

Karim : En vérité, on ne voulait pas rejouer ensemble. On voulait tous refaire les Ludwig mais tout seul. Chacun de notre côté. Mais l'avocat nous l'a déconseillé.

Bruno : Sinon, il aurait fallu découper en trois le nom. Cela aurait donné Lu, D et Wig. Ce n'était pas terrible.

Votre premier concert a eu lieu sur la scène du Hellfest en 2016.

Karim : C'était choquant de voir que les gens aimaient les Ludwig. Avant, on avait l'impression de jouer dans des salles vides. Je conseille à tous les groupes de se reformer.

Bruno : C'est un bon conseil. Splittez et reformez-vous ! À la fin des Ludwig, on ne jouait pas dans des salles vides mais il y avait vraiment moins de public que maintenant. Il n'y avait pas non plus de festivals aussi gros que ceux d'aujourd'hui.

On vous présente désormais comme "la légende Ludwig".

Karim : Alors que l'on n'est pas très légendaires. On est plutôt gentils quand je vois les sacrés cons que l'on croise parfois.

Bruno : Quand les Ludwig ont arrêté, et même bien avant, on ne parlait quasiment jamais de nous dans la presse. Les Ludwig étaient toujours zappés. Même quand on a reparlé du rock alternatif, on évoquait les Bérus, OTH, Les Garçons Bouchers mais pas les Ludwig. Mais on s'est aperçus que certains prenaient encore plaisir à nous écouter sur des CD ou des K7 coincés dans des auto radios. Une fois que YouTube est arrivé et qu'il y a eu des clips, des bouts de concerts mis en ligne, on a pris conscience que beaucoup plus de gens que l'on croyait écoutaient et voulaient écouter les Ludwig.

Qui vient aux concerts des Ludwig aujourd'hui ?

Bruno : Il y a des gens qui écoutaient les Ludwig et qui ne nous ont jamais vus à l'époque, il y a ceux qui ont vu les Ludwig sur la fin et qui étaient encore jeunes, il y a ceux qui ont vu les Ludwig depuis le début et qui tiennent encore.... il y a un peu de tout c'est marrant.

Certains titres sont-ils difficiles à chanter aujourd'hui alors que vous avez 20 ou 30 ans de plus qu'au moment de leur composition ?

Karim : Pas du tout. À part peut-être pour un ou deux morceaux. Mais la plupart n'ont pas trop vieilli. Je ne les trouve même pas très décalés au niveau des paroles.

Bruno : C'est même étrange. On pourrait croire que certains textes ont été écrits aujourd'hui. Cela fait du bien de revenir à un peu de bruit.

Karim : Le truc le plus difficile, c'est juste qu'il faut refaire du sport. J'avais peur de trouver fatigant de remonter sur scène, mais cela ne l'est

pas plus qu'avant. Je ne dis pas que je ferais cela jusqu'à 60 balais...

Qu'est-ce qui a le plus changé depuis votre pause il y a 17 ans ?

Bruno : Aujourd'hui, on utilise des termes anglais pour tout. Avant on disait un retour, maintenant on dit un wage. On disait un fond de scène, maintenant c'est un backdrop. On disait un ordinateur, maintenant c'est un laptop. Pole Emploi propose des stages de remise à niveau d'anciens groupes qui se reforment. Ils nous ont pris un par un pour nous enseigner ce nouveau dialecte pour que l'on ne se sente pas perdus... et vieux.

Karim : Par contre, on a perdu en fiesta. Avant, on faisait un concert puis la fête et on était malades pendant trois jours. Là, on ne fait plus trop la fête. On ne court plus à trois heures du matin tout nus dans les chambres. Les salles étant plus organisées, il y a moins de chaos. Avant, il pouvait arriver qu'à une heure du concert il n'y ait ni scène ni lumière. Pas grave, on jouait sur les tables éclairées par les phares des bagnoles.

Après la sortie de l'album, vous avez prévu de tourner ?

Karim : Oui mais des petites tournées. On va faire une dizaine de concerts avant l'été, des festivals et une vingtaine de dates en novembre/ décembre 2019. Cela ne sert à rien de faire des concerts dans les mêmes endroits tous les ans. Les gens vont en avoir marre. Vaut mieux savoir se faire attendre. Puis, on a d'autres activités. Bruno fait toujours Sergent Garcia, Charlu U Sister, Jean-Mi La Tual et moi j'écris des bouquins.

Quel regard portez-vous sur les groupes qui se reforment ?

Karim : Cela dépend desquels.

Bruno : Les Forbans c'est une très bonne nouvelle.

Karim : Pour certains, c'est bien, pour d'autres une catastrophe. Les Sheriff c'est bien. Même si le chanteur devrait mettre des trucs à paillettes et des chapeaux. Il est bien trop rock'n'roll.

www.lv88.fr



KOMINTERN SECT

Pendant longtemps, Komintern Sect a refusé de se reformer. Et puis, en 2014, le groupe est réapparu sur scène... en Suède, à la surprise générale tant personne ne s'y attendait. Depuis, le nom du groupe n'a cessé d'apparaître sur des affiches tout autour du monde. Oui, tout autour du monde ! On fait le point avec Thomas, le batteur du gang des seigneurs.

Thomas : Petit rappel historique : Komintern Sect a splitté à la fin 1986 car la scène oi! avait pris, à cette époque, une dimension politique que nous n'approuvions pas vraiment. Des jeunes skins se revendiquant d'extrême droite débarquaient dans les concerts et foutaient la merde, des groupes RAC apparaissaient en France et la scène semblait évoluer dans une mauvaise direction. Il n'y avait plus de fun, il n'y avait plus de bonne musique, les concerts devenaient des rings de boxe et des meetings politiques, donc on arrêté le groupe.

Quel a été le déclencheur de votre retour ?

C'est un enchaînement de choses. En me faisant recruter par Lion's Law pour jouer de la batterie, je réalise que la scène Oi! du moment est un peu plus fun que lorsque je l'ai quittée. Mes jeunes collègues jouent bien, ont des bonnes idées de compos et le public semble apprécier à nouveau la musique. À la suite d'un enregistrement de Lion's Law sur lequel Carl (le chanteur de KS — ndr) participe et du succès grandissant du groupe parisien, le nom de KS refait surface sur les réseaux. Un promoteur suédois, organisant un festival dans lequel Lion's Law est programmé, demande à Louis, le guitariste de Lion's Law, si une reformation de KS est envisageable. Louis nous en a parlé et nous avons accepté. Nous avions tous un peu moins "mal à la Oi!" et nous avions envie de tenter le coup.

Le groupe a d'abord joué à l'étranger, uniquement. Pourquoi ?

Nous ne voulions pas prendre le risque de voir revenir des relou.e.s de l'époque, des casses couilles bas du front voulant sauver la race blanche et des jeunes crétin.e.s en admiration devant ces mêmes relou.e.s. Nous savions que les mecs de Genève, Madrid, Bogota, Montréal ou du Pays Basque étaient très clairs à ce sujet. Chez eux, nous n'aurions pas de problème de ce côté-là. Alors que les concerts en France semblaient encore compliqués à organiser. Il y a encore des villes en France où, même aujourd'hui, nous n'avons pas envie de jouer.

Brésil, Chili, Italie, USA, Espagne, Pays Nordiques, Allemagne... KS a été invité partout. Quels ont été les concerts les plus fous ? Les rencontres les plus incroyables ?

Nous avons été très surpris de voir que la cote de popularité de la Oi! était très élevée dans le monde entier et particulièrement celle de la Oi! française. Les concerts en Colombie étaient vraiment intenses. Les gens sont ouf ! C'est une autre dimension. On peut presque parler de ferveur mystique (rises). Rencontrer des gens de tous les coins du monde qui connaissent par cœur ta discographie, c'est très troublant, mais ça fait aussi plaisir. Et savoir que Lars Frederiksen (Rancid) aime KS est plutôt cool. Le gars est un vrai fan !

Comment expliques-tu le culte des groupes Oi! français des 80's ?

Je pense que nous avons, à l'époque, essayé de reproduire maladroitement ce qui arrivait d'Angleterre et sans le vouloir nous avons peut-être apporté des ingrédients différents. Un Suédois, qui me vantait les qualités incroyables de la Oi! française, m'a parlé d'une certaine mélancolie propre aux groupes français qui, selon lui, n'existe pas dans les autres pays. Il l'expliquerait par l'emploi d'accords mineurs dans la musique. Cette petite différence permettait, toujours selon lui, de capter l'ambiance de la chanson même si on ne comprenait pas les textes en français. C'est l'avis d'un Suédois et je ne suis qu'un batteur, donc je ne peux pas affirmer qu'il a raison.

KS a fini par jouer en France, un peu partout dans l'Hexagone. Les concerts sont-ils la fête et l'unité entre punks et skins que vous désirez ?

Nous avons finalement accepté de jouer en France car nous avons fait confiance aux organisateurs. Les concerts se sont bien déroulés et nous avons pu constater que le public (punks et skins, mais pas que) passait un bon moment. Il y a, en fait, pas mal de monde qui a écouté KS à l'époque et même pour celles et ceux qui n'ont pas continué à suivre assidument ou qui ont abandonné il y a un moment leurs tribus urbaines respectives, c'est l'occasion de revoir des potes. C'est une petite madeleine de Proust !

Vous avez attendu octobre dernier pour jouer à Orléans, votre fief. Bilan de ce concert ?

Nous avions un projet un peu complexe pour Orléans. Nous avons attendu pas mal de temps avant de réaliser que c'était un peu ambitieux, que ça mettrait peut-être énormément de temps à se faire. Nous avons donc proposé à l'Astrolabe (SMAC d'Orléans — Ndr) d'organiser la soirée. Et elle s'est très bien passée. Humainement et musicalement, c'était top.

Le merch KS est plutôt bien fourni mais on peut être surpris de voir, sur le site de Contra Records, des patches et des pin's KS avec les couleurs du drapeau français. Erreur de marketing ?

Lorsque nous avons commencé le groupe, c'était à l'époque de la seconde vague punk, celle qui fricote avec la Oi!, celle de The Exploited et de "punk's not dead". Tous les groupes de cette scène anglaise avaient souvent un drapeau anglais dans leurs visuels. Comme nos héros anglais, nous avons mis un drapeau français sur certains de nos visuels. Nous étions super influencés par cette culture anglaise et ce patriotisme chauvin un peu beauf de l'Anglais sur son île ne nous semblait pas très agressif, plutôt folklorique, mais nous étions jeunes et un peu influençables. Personnellement, je ne suis pas super fan des drapeaux, mais pour des fans étrangers, ça peut avoir une certaine classe. Mais quand je vois certain.e.s Français.e.s mettre ce drapeau en avant pour protéger leur culture, leurs traditions et rejeter brutalement l'étranger, je me dis que c'est vraiment de la merde. Nous avons donc dit à Contra Records, qui ne pensait pas du tout à mal en produisant ce merch, que la version noir et blanc était préférable pour la suite...

2019 : Encore des concerts ? Un disque ?

Encore plein de concerts, oui. Brésil et Chili en février. Le festival Punk And Disorderly à Berlin en avril. Et sûrement d'autres encore. Et pour le disque, nous sommes en train de composer des nouvelles chansons, mais nous ne savons pas quand nous serons prêts à enregistrer.



31 RUE DE L'ÉGLISE - 93100 MONTREUIL

WWW.FATALITAS93.COM

FATALITAS93@GMAIL.COM

INSTA: [LIBRAIRIE_FATALITAS](#)

FACEBOOK: [FATALITAS](#)

TOMA SICKART 018

TOPSY TURVY'S

L'appel de l'ombre

Topsy Turvy's vient de Poitiers, leur punk rock mélodique n'est peut-être pas des plus connus en France, cela ne les empêche pas de jouer quantité de concerts à travers le monde. Un groupe à découvrir d'urgence pour sa musique... et son éthique !

par Laurent Laloue

Vous avez créé l'asso Vegan Poitiers, l'anti gaspillage est un sujet qui vous tient à cœur ?

Noémie et Damien ont créé cette asso, mais elle n'existe plus car les activités n'étaient pas seulement centrées sur le véganisme, mais aussi sur l'anticapitalisme, le do it yourself, la récupération alimentaire, les marchés gratuits... On a aussi été pas mal occupé.e.s cette année par des actions auprès des mineur.e.s isolé.e.s : comme l'investissement d'un bâtiment public pour les mettre à l'abri, devenu "La Maison" (facebook.com/lamaisonpoitiers) mais malheureusement expulsée depuis. On continue d'agir en accord avec nos convictions, peu importe les limites qui s'imposent à nous, comme dans la musique on n'a jamais eu besoin de cadre ou de statut social pour exister.

Pouvez-vous expliquer la ligne directrice de vos disques ?

Depuis le départ, on aime l'imagerie SF. À part pour les EP, toutes les pochettes ont été faites par Ladislav Chachignot, ses dessins traduisent bien nos idées. La ligne directrice repose sur le constat que la planète vrille depuis de nombreuses années déjà, par la faute notamment de l'humanité qui court à sa perte. Ça alimente certaines de nos chansons et le sujet est intarissable.

Le prochain sera donc probablement sur le même thème, après l'infiltration des aliens sur terre, la fin du monde et l'analyse post apocalyptique du cerveau des humains pour essayer de comprendre ce qui ne tourne pas rond. On compose de nouveaux morceaux !

Vos textes ne sont pas directement politiques, cependant ils le sont quand même...

On a toujours été catalogué comme un groupe de rigolos, probablement parce qu'on s'étiquette zpop punk mélodique, comme si pour parler sérieusement il fallait se coller tel ou tel style, ça n'a pas de sens. Du coup, peu importe la teneur de nos textes, on est condamné à passer pour des guignols. Quoi qu'il en soit nos textes sont sérieux et dénoncent pas mal de choses, mais on n'a jamais eu besoin de revendiquer une démarche politique, pour nous, l'action concrète se passe ailleurs. Mais on réfléchit à être plus clair sur le prochain disque.

Vos disques et T-shirts sont vendus peu chers. Vous arrivez à trouver un équilibre financier ?

On vend nos disques et nos T-shirts à prix libre, et ça n'a jamais posé de soucis financièrement. On sérigraphie nous-mêmes alors les coûts sont moindres. En ce qui concerne les tournées, on est assez souvent à l'équilibre.

J'ai lu que vous ne souhaitiez pas devenir intermittents du spectacle...

On travaille par intermittence, mais pas du spectacle ! Actuellement on est deux à ne pas travailler, quand on peut éviter, on le fait. On n'a jamais voulu le devenir car à mon sens l'argent dénature trop les choses. J' imagine donc que si on commençait à jouer pour manger, on perdrait une

grande part de ce qui nous porte actuellement, aujourd'hui rien ne nous oblige à faire ce qu'on fait.

Vous n'arrêtez pas de tourner à travers toute l'Europe, au Canada, au Japon...

Pouvoir jouer et voyager dans tous ces pays est quelque chose que l'on n'avait même pas imaginé à nos débuts. Je pense que les gens imaginent mal ce que c'est. La réalité est bien loin des fantasmes, en vérité elle est bien mieux mais il faut la vivre pour la comprendre et elle est impossible à décrire à la hauteur de ce qu'elle apporte. Heureusement, un ami nous accompagne pour faire des reports qui sont en ligne sur notre site. On les propose aussi en format papier sur le stand. L'arrivée au Japon était assez dingue, c'est le pays le plus différent du nôtre. On a joué plusieurs fois en Pologne et on s'y est fait quelques ami.e.s alors dès que c'est sur le chemin on y repasse.

Noémie, comment expliques-tu qu'il y ait aussi peu de filles dans le punk, une scène qui se veut plus respectueuse que les autres ? Les garçons peuvent répondre également.

Tu fais bien de préciser que les garçons peuvent répondre aussi parce qu'on me pose trop souvent la question du sexisme dans la scène comme si c'était un problème de fille. C'est probablement ce qui fait que ça persiste autant puisqu'ils ne sont jamais interrogés. Je pense qu'il y a peu de filles dans les groupes parce que souvent ce sont à la base des groupes de potes de lycée. Les filles à l'adolescence ne sont pas faites pour boire des

bières et se marrer, et ça c'est le début du sexisme. Quand on a une fille dans un groupe

de musique, c'est souvent la "copine de" et ça ne repose du coup pas sur le même délire. Je passe évidemment sur le poids de l'éducation qui entraîne un sexisme dans la musique comme dans le reste de la société. Je pense que la scène punk rock ou hardcore prétend beaucoup de choses, elle se veut plus respectueuse et inclusive par principe mais est-ce vraiment le cas ? Il n'y a pas plus de filles que dans d'autres scènes. Une fille est rarement considérée comme une bonne musicienne ! Les publics punk/rock/métal en France paraissent souvent assez peu safe, souvent trop virils, il y a beaucoup d'alcool, de comportements de domination, de violence, donc ça ne donne pas très envie aux femmes de s'y investir. Il y a évidemment des exceptions.

Quelque chose à ajouter ?

Cette société s'effondre vraiment. Pensez-y et créez des choses à la marge, sans tous les rapports d'oppression du vieux monde et sans crainte car la société n'a d'emprise sur vous que si vous la laissez en avoir.

www.topsytrivys.fr



«Nous n'avons jamais eu besoin de revendiquer une démarche politique, pour nous, l'action concrète se passe ailleurs.» ☠️ Topsy Turvy's

DIEGO PALLAVAS

Canailles Plus

Toujours en cavale après avoir mené bien des expéditions punitives, ce brigand de Diego Pallavas continue d'écrire son histoire, digne d'une série noire.

Par Sébastien Delecroix

Diego Pallavas existe depuis 2004 et a connu pas mal de changements de lineup. Ça fait quoi d'être le dernier survivant du groupe ? Est-ce qu'il y a des moments où toi aussi tu as voulu lâcher l'affaire ?

Bat bat (guitare-chant) : Il y a eu pas mal de turnover au sein de cette belle équipe : pas loin de neuf personnes se sont succédées au gré des aspirations et des envies de chacun. Avant le début du groupe en 2003, je jouais déjà la plupart des chansons du premier album en acoustique. Les mettre en version électrique en trio c'était le projet de base. Le fait de rester le seul rescapé ne me fait pas plus peur que ça même si c'est toujours une bonne remise en question quand quelqu'un quitte le groupe. Je me demande : "Est-ce bien raisonnable de continuer à ton âge canonique ?" Puis je croise toujours pire que moi alors je suis rassuré. Tous les gens qui font des groupes et passent beaucoup de temps sur la route vous le diront, l'addiction à ce mode de vie est très forte.

Quand toute ta vie a tourné autour de ça, quand tous tes choix ont été faits en fonction de ça, impossible de lâcher l'affaire, il y aurait comme un manque de cohérence, comme un petit vide, là, juste au milieu. Aux sorties d'album, ou dans les grandes occasions (comme nos dix ans), on se fait des réunions d'anciens combattants, ressortant les vieilles anecdotes de tournées oubliées dans la frénésie du présent et des nouveaux projets. C'est autour d'une pizza tiède que l'on entend dans leurs voix serrées de nostalgie, qu'au final ce n'était pas si mal ces virées. Diego Pallavas se casse la gueule, mais vers l'avant, dans un déséquilibre qui le fait avancer, je suis toujours dans l'affaire, ça me plaît toujours autant. Pis au final j'étais le premier dans le groupe, je peux bien être le dernier.

Justement, comment trouve-t-on l'énergie nécessaire, la volonté de maintenir un groupe de punk rock après 14 ans d'existence ?

Tous les jours il y a cent mille raisons de ne pas raccrocher. Je ne dis pas, les moments d'épuisement ou de découragement sont nombreux, mais c'est dans ces moments que l'on reconnaît les bons boxeurs. La volonté et l'énergie elle vient avant tout de pouvoir faire quelque chose qui a du sens, pour lequel les gens te reconnaissent en tant que tel. Tracer la route, rencontrer ou revoir tous ces gens, ces potes, qui font partie intégrante de l'histoire du groupe au même titre que les musiciens qui y ont participé. Ces gens qui vous manquent, qui sont vos ami.e.s, qu'ils ou elles fassent

des zines, des groupes, organisent des concerts, qu'ils ou elles fassent de la radio, vous hébergent, ou tout simplement viennent aux concerts pour boire, chanter sourire aller vers les autres... D'autres moments grisants, c'est enregistrer ton disque petit à petit, glisser doucement vers le résultat final que tu vas présenter, le truc que tu attends depuis des mois. Ces trucs ne se remplacent pas. Alors on continue la mission.

La force de Diego Pallavas, c'est de parvenir à conjuguer des refrains fédérateurs et des textes pourtant très sombres. C'est quelque chose que vous recherchez au moment de composer ?

Oui, je pense que les contrastes et paradoxes sont vraiment jubilatoires dans la zik. C'est un effet que l'on recherche assez souvent. Plus que des refrains fédérateurs, je dirais plutôt une note d'espoir dans un océan de malaise, la jubilation d'être encore en vie, et suffisamment encore en bon état pour pouvoir continuer. Les cicatrices sont belles et font de nous ce que nous sommes.

Que ce soit dans les visuels du groupe, les tenues de scène ou même les titres d'album (En Cavale, Expédition Punitrice), il y a une atmosphère de bagarre, de polar, de gangster, dans l'imagerie de Diego Pallavas. D'où ça vient ?

Les chansons de Diego sont souvent des histoires. Je m'appuie sur ce genre d'atmosphères empruntées au polar, au roman noir des années 70/80 et tout le cinoche qui va avec. Le gangster, je ne suis pas si fan que ça, il y a un côté organisé qui n'est pas dans l'humeur de Diego. Je dirais plutôt truang à la petite semaine, personnage secondaire du polar qui se fait coffrer ou dessouder dans les vingt premières pages. Gagne-petit pris dans une histoire plus grosse que lui, souvent teigneux mais souvent victime aussi, le tout avec une réalité grise et froide en toile de fond. D'autre part, il y a beaucoup de textes évocateurs et sans vraiment de thèmes précis, beaucoup d'histoires qui me sont très personnelles également, mais maquillées/déformées à outrance par simple pudeur.

On a aussi des morceaux dont les textes sont signés d'amis chers, qui m'ont été offerts comme des cadeaux. Je pense à Alex Vaillant et François-Xavier Josset de Justine, mais aussi Pierrick Starsky, rédacteur en chef du regretté magazine AAARG. Ces chansons, comme "Colomba", "Saint-Nazaire", "Samedi Soir", restent les pierres angulaires de nos concerts.

On a l'impression que Diego Pallavas est le groupe qui parvient à faire le pont entre deux générations de keupons, entre les quarantenaires (ou presque) et les kids venus via la scène Guerilla Asso. Comment expliques-tu cela ?

Je ne vois pas les choses de cette manière. En la matière, je pense que notre public est très diversifié mais aussi assez restreint en nombre. On y croise d'ancien.ne.s punks, des rockers.euse.s, des étudiant.e.s, des salarié.e.s, des chômeurs.euse.s, des lycéen.ne.s et des zèbres amochés. Les fans sont extrêmement fidèles, voire accrocs, d'autres s'en foutent éperdument ou nous reprochent des choses qu'ils n'auront jamais le cran de nous dire en face. Peu importe, ce n'est pas un pont entre générations, je pense que c'est un rassemblement autour d'une esthétique qui peut sembler un peu désuète aujourd'hui. On en reparlera quand le mot "ringard" sera lâché. Une majorité a connu le groupe à travers Guerilla Asso mais aussi tout au long des concerts que l'on a faits.

Les gens aiment chanter aux concerts, ils ne sont pas forcément là pour se rentrer dans la gueule dans un pogo endiablé. Certain.e.s disent "groupe à minettes", d'autres "vieux cons", d'autres "les potes de Justine", encore d'autres "j'aime pas la voix", "je m'attendais à ce que ça soit plus engagé"... c'est un peu

le bordel si tu veux tout savoir. Il n'y a jamais eu de stratégie marketing derrière ça, si ce n'est de rester le plus fidèle possible à l'esprit Diego d'origine : sarcasme, cynisme, théâtralité mal assumée et surtout CHANSON.



«Diego Pallavas se casse la gueule, mais vers l'avant, dans un déséquilibre qui le fait avancer, je suis toujours dans l'affaire, ça me plaît toujours autant.»  **Bat Bat**

www.diegopallavas.net



Voisins Vigilants

par Inigo Montoya

NIGHTWATCHERS

Décidément Toulouse est réellement une des villes les plus actives de France en termes de punk rock. Autant par les concerts dans ses bars et clubs que par ses multitudes de groupes qui font vivre et vibrer sa scène. Apparu en 2016, Nightwatchers fait partie des nouveaux venus à l'âme militante qui comptent.



C'est forcément bénéfique d'évoluer dans une scène active", répond le quatuor quand on l'interroge sur la scène toulousaine. "Il y a pas mal de concerts, de groupes et encore des lieux où jouer. Comme Toulouse n'est pas une ville immense, la camaraderie dont tu parles ne se limite pas à la scène punk rock. On traîne pas mal aux concerts de garage / post punk, aux trucs plus punk hardcore / d-beat... On est assez proche de groupes comme Toucan ou Plebeian Grandstand avec qui on n'a rien à voir musicalement mais avec qui on a des affinités. On pourrait dire la même chose pour Cathédrale, Asphalt, Chestnut Road, Ire... C'est intéressant de s'ouvrir, on a tous à y gagner." Après deux EPs, Nightwatchers vient de mettre en boîte son premier album à une quinzaine de kilomètres de Toulouse, à Castelnau, dans le local de la Garçonnière avec Mathieu Zuzek, chanteur guitariste de Lame Shot! qui a déjà oeuvré pour Guerilla Poubelle, Charly Fiasco ou encore Heavy Heart. La sortie du disque est prévue dans la première moitié de 2019 sur le label suédois Lövely Records. "À nos débuts, après avoir plus ou moins défini le style du groupe, nous avons choisi d'orienter les textes vers les violences et répressions de l'état policier à différentes échelles. Les textes sont écrits à la première personne, du point de vue des forces de l'ordre. Ce mode d'écriture peut donc paraître direct ou violent, mais c'était le but recherché pour interpeller. Pour l'album, le thème va quelque peu changer par rapport aux deux EP's précédents puisqu'il évoquera les crimes de l'armée française pendant la colonisation en Algérie, Indochine et Cameroun. Ces événements de l'histoire de France sont souvent occultés bien qu'ayant une influence sur la société dans laquelle nous évoluons. Le disque est peut être un peu plus sombre par rapport à ce qu'on a fait avant, on se voyait mal écrire des instrus super joyeux vu la thématique." Quant aux influences et disques de chevet des Nightwatchers, la liste est longue. "On sera tous d'accord pour dire qu'on apprécie beaucoup la scène suédoise avec des groupes comme Masshysteri, Terrible Feelings, Rotten Mind ou The High Hats. On écoute aussi pas mal de disques dans le style de ceux qui peuvent sortir sur Dirtnap Records ou Deranged Records par exemple. Marked Men, The Estranged, Red Dons... Tout ça. Et plein de groupes français comme Litovsk ou Années Zéro pour ne citer qu'eux." Avec une telle force de caractère, Nightwatchers devrait rallier plus d'un.e fidèle à sa cause.

nightwatcherspunk.bandcamp.com



Le rêve armoricain

TROUZ AN NOZ

par Frank Frejnik

D'une base punk rock, on peut tout faire. Ces anciens Melmor et Nevrotic Explosion ont démarré chichement en 2007 pour, au gré des rencontres et des envies, développer un univers expansif où se mêlent influences diverses, traditions et revendications, sons et images. Rencontre avec ce Bruit de la Nuit.

La formation de base était davantage dans l'idée de coller à nos idées et au discours qu'on allait diffuser plus qu'à la musique en elle-même ou au style qu'on allait choisir", explique Nico du duo originel. "Puis on a fait des rencontres et on a enrichi le groupe de ces expériences : les copines choristes pour les morceaux en breton, le copain DJ pour les arrangements, notre VJ brestois amenant des images chocs pendant les concerts, le violon... Aujourd'hui encore, le line-up a changé, avec le départ de certains et l'arrivée d'autres. L'évolution n'est pas un problème, l'idée de base reste la même et on compose avec les nouvelles idées et les nouveaux arrivant.e.s !". Sur le papier, cette mixité des sons est un avantage certain. Dans la réalité, ça peut vite semer le trouble. "C'est effectivement compliqué. En ne se donnant pas de barrières, on touche à tout au risque de ne pas avoir de style propre. Avec l'arrivée du violon en 2012 on a quand même "resserré" nos compositions dans un électro-punk celtique avec des compos plus incisives et plus sombres, notamment sur le dernier album Miz Du (2017). Avec le nouveau line-up, j'aimerais renforcer notre son, avoir un côté plus brut, voire brutal, mais tout reste à voir en fonction des sensibilités de chacun.e." Plus brut et ainsi délaissé l'aspect festif, indéniable dans ce cas de figure, des chansons de TAN ? Nico répond par l'affirmative. "C'est aussi une manière de marquer un certain pessimisme par les temps qui courent, et notre ressenti des passages tourmentés du groupe. Mais c'est vrai que malgré tout, certaines compos sur Miz Du, même avec des thématiques "graves", ont un côté festif et dansant. On ne peut pas s'empêcher de faire la fête ! Mais l'aspect revendicatif restera le marqueur de l'identité du groupe." Autre singularité de TAN, l'utilisation des langues bretonne et galloise, en plus du français. "On a voulu (...) montrer qu'il est possible de chanter en breton ou en gallo dans n'importe quel style, que ça ne reste pas cantonné à la musique trad, et qu'on y aborde n'importe quels sujets : la ruralisation, la transformation des bourgs limitrophes des grandes agglomérations en cités dortoirs, les grandes villes concentrant les commerces, les services..." Ces spécificités permettent au groupe de jouer régulièrement en Bretagne. Mais TAN joue également dans tout le pays et au-delà des frontières. "On a eu des bonnes surprises, comme réussir à faire danser toute une salle à Osnabrück ou à Berlin alors qu'on était franchement inconnus ! Ça, ce sont des bons souvenirs. Mais il faut qu'on se donne les moyens à travers le discours, des publications, des supports pour expliquer encore et encore notre vision de ces choses par rapport au discours ambiant, monolithique à la française, que nos cultures, plurielles, ne sont pas rétrogrades mais sources de diversité, d'ouverture sur le monde..."

tan.lautre.net

As Happy As Possible

par Olivier Portnoi

THE MERCENARIES

Pour les Parisiens de The Mercenaries, impossible d'imaginer la vie sans punk-rock tellement il est ancré musicalement mais aussi idéologiquement dans l'ADN de chacun de ses membres depuis des décennies.



On fait tous de la musique depuis très jeune et ça fait totalement partie de notre équilibre. Quand on ne joue pas, on n'est pas bien, il nous manque cette adrénaline !", explique The Mercenaries. "Tous les membres du groupe sont éclectiques dans leurs goûts ce qui, on l'espère, se ressent dans notre musique. D'autre part on peut considérer que le punk imprègne nos attitudes dans nos caractères respectifs. Comme par exemple le fait de sentir le besoin de nous exprimer dans cette musique aussi puissante pour résister à "la vie normale" qui nous guette à chaque moment. On a choisi de se sentir décalé.e.s, pas de se mettre en marge totale bien évidemment, mais d'avoir cette distance avec le quotidien de Monsieur et Madame Tout-le-Monde pour rester lucide, critique envers cette société qui n'a pas que de bons côtés. C'est d'ailleurs ça être "punk", s'exprimer avec ce que l'on est et de façon transversale avec le monde dans lequel on vit. Donc, non on ne s'imaginer pas sans cela, c'est la soupape de décompression." Sextuor composé de membres ou d'ex-membres de Street Poison, Salvation City Rockers, Black Rose Sound System, The Sarah Connors, Bad Lieutenants, Kohndo et The Black Stout, The Mercenaries a la bougeotte rythmique avec sa mixture entre punk, ska, rocksteady qui n'est pas sans rappeler Rancid bien sûr, mais aussi le Clash ou encore The Specials avec une touche de No Doubt première époque. "Il n'y a plus vraiment de scène ska punk à Paris", souligne le groupe quand on le questionne sur le sujet. "Il y a des groupes de ska comme 8.6 Crew ou les excellents Two Tone Club, mais très peu qui mixent les deux styles comme Jabul Gorba ou Los Tres Puntos." Grâce à son album Rocky Road, The Mercenaries s'est vu partager la scène avec des dizaines de groupes allant de Red City Radio à Peter And The Test Babies, de Aggrolites à Mad Caddies en passant par The Interrupters. "On a eu la chance de jouer deux fois à Paris avec eux et ils ont ramené notre premier EP à Tim Armstrong dans son show radio." Malgré tout, The Mercenaries est conscient qu'il n'est pas pour autant évident d'être un groupe de ska punk en France. "Pour faire du punk rock en France, il faut être passionné et tenace. Ce n'est pas un style à la mode, il y a de moins en moins de salles qui en programment... et de moins en moins de salles tout court... Peu de groupes peuvent donc en vivre même s'il y a un bon niveau dans l'ensemble, on peut y laisser des plumes..." Mais ce n'est pas cela qui freinera le groupe dans son envie de transpirer sur scène et de faire gigoter vos petites gambettes.

the-mercenaries.bandcamp.com

NOISS



Grunge/Punk rock

EP DISPONIBLE

NOISS.MUSIC@GMAIL.COM

WWW.NOISS-MUSIC.COM

amazon music



DEEZER



Spotify

minimal
cords



WWW.PRESSURE-TOUR.COM

RR

DES LIVRES PUNK ROCK
À LIRE SANS MODÉRATION

RYTRUT ÉDITIONS
www.rytrut.com

1984 (Nineteen Eighty Four)

Golden Eighties

S'il est encore tôt pour parler de l'accueil fait à *Never Forget* qui vient de sortir, nul doute qu'il se fera remarquer, quelques chroniques positives vont d'ailleurs dans ce sens. Et 1984 est un groupe qui mérite le succès. Manu et Nonna à la barre !

par Guillaume "Ged" Dumazer

Malgré une personnalité aisément identifiable, 1984 semble en être resté au punk rock vintage de la charnière 70/80's sans pour autant ignorer les vagues suivantes. Manu acquiesce : "On est fan des groupes de cette période et particulièrement des groupes anglais, ce sont nos racines. Des groupes comme UK Subs ou Stiff Little Fingers ont changé nos vies, ça dépasse le cadre de la musique. Pour autant, on ne reste pas figé dans le passé. On s'intéresse toujours autant à cette scène et les groupes actuels ne font que raviver la flamme." Comme pour nombre de groupes légendaires d'Outre-Manche, on ne peut pas dire que la majorité des textes de 1984 soit très gaie : désillusions/ espoirs déçus, nostalgie/regrets, mélancolie, constats amers. Est-ce le climat lorrain, la région, son passé détruit ou en suspens qui poussent à cette vision sombre de la situation ?

Manu ironise mais confirme : "À défaut d'avoir un bon psy, on a monté un groupe... Les textes parlent de nos échecs, nos peurs, nos frustrations, nos haines. À côté de ça, tu ajoutes en décor des usines en ruines, des bunkers désaffectés et un climat à ne pas foutre un chien dehors. 1984 est un mélange de tout ça." 1984 n'est pourtant pas du genre à se résigner, les appels à réagir, la recherche d'une sortie du tunnel et les bons souvenirs sont également au programme. Manu, encore : "Depuis le début, on s'accroche car on y croit ! On ne se résigne pas, on se bat ! C'est notre seule façon d'exister, de nous exprimer et d'avoir un semblant de liberté dans une société qui nous tire vers le bas et nous tue au travail. Notre haine, c'est notre énergie !"

Musicalement, on note qu'à l'inverse de beaucoup, 1984 base ses albums sur l'efficacité, des demi-heures pleines de tubes valent mieux qu'une heure vingt dont la moitié de remplissage. L'écoute de *Never Forget* le prouve. Le choix des morceaux se fait visiblement en rapport avec leur futur live. Nonna acquiesce : "Effectivement, quand on écrit un morceau, on pense avant tout à ce que ça donnera sur scène, on ne veut pas être un groupe de studio, la scène est importante pour nous, on veut partager avec le public." Autre détail soigné, le visuel. Des personnages mythiques (Ben Hito) et très doués (Marc Olivier Thomas, Ferraille et Béton...) ont ainsi apporté leur grain de sel aux disques du groupe. "Le visuel est au moins aussi important que le contenu d'un disque", avoue Nonna. "Quand tu t'approches d'un bac de disques et que tu découvres un groupe, la première chose que tu vois c'est la pochette ! Je pense qu'on

dirige les travaux d'illustration à l'instinct, c'est ce qui s'est passé avec le premier album, Marco a fait une bonne photo et Ben Hito a su créer une superbe pochette autour, simple, efficace ! On a adhéré tout de suite. En général, quand on se pose trop de questions, c'est que cela ne va pas le faire."

Mais au fait, avant d'oublier, une décade de souffrance (traduction du titre de leur album de 2017 — Ndr), vraiment ? Les Messins ont pourtant

réussi quelques jolis coups depuis leurs débuts en 2007, notamment un paquet de dates en compagnie de Street Dogs, Outcasts, Peter And The Test Tube Babies, Komintern Sect, Sham 69, etc. ; il y a forcément de bons souvenirs au milieu des moins bons. Comme la reconnaissance d'ouvrir pour leurs idoles ? Nonna répond : "Tu sais, dans un groupe, il y a ce que le public voit et il y a tout ce qu'il y a derrière... Beaucoup de travail, beaucoup de déceptions, une vraie torture psychologique parfois... On garde de bons souvenirs de certains groupes



«C'est notre seule façon d'exister, de nous exprimer et d'avoir un semblant de liberté dans une société qui nous tire vers le bas et nous tue au travail. Notre haine, c'est notre énergie !»

✠ **Manu**

avec qui on a eu la chance de jouer. Les Outcasts par exemple, des légendes, des mecs en or... Récemment aussi, Komintern Sect, super sympas et simples... Pour les rêves, au hasard... Le Clash ! Mais ça va être compliqué... Plus sérieusement, les Stiff, ça le ferait ! On est fans, c'est une influence majeure. La hargne, la mélodie... un sacré groupe."

Le récent album se nomme "Ne Jamais oublier". Ne jamais oublier quoi, au fait ? "Never Forget, c'est le titre qui ouvre l'album", explique Manu. "Le morceau parle des ouvriers.ère.s italien.ne.s, maghrébin.e.s, polonais.e.s, etc. qui ont quitté leur pays, leur familles et leurs ami.e.s pour venir travailler dans les usines et les mines de Lorraine et d'ailleurs, souvent dans des conditions précaires. C'est l'histoire de mon père ainsi que celle du père de notre ancien guitariste, Dom's, qui est décédé il y a peu (Repose en paix Zep). C'est un hommage à tous ces gens, aux héro.ïne.s de la classe ouvrière, à ces personnes qui ont sacrifié leurs vies pour que leurs enfants ne manquent de rien." Et Nonna de conclure : "Ne jamais oublier tous ceux et celles qui se sont battu.e.s pour avoir ce qu'on a aujourd'hui ! Le devoir de mémoire, c'est important !"

www.nineteeneightyfour.fr

INTENABLE

Cinéma vérité

Les anciens membres de Nina'School ne pouvaient forcément pas rester en place à la fin du groupe bordelais. Car ils sont... intenable(s).

Par Sébastien Delecroix

Vous jouiez déjà tous les trois dans Nina'School : pourquoi avoir créé Intenable ?

Kévin (guitare-chant) : Clem (basse-chant) et moi avons monté le groupe en 2012 avec un autre batteur, que Antho a ensuite remplacé. Le groupe se compose donc aujourd'hui de trois anciens Nina, ce qui peut paraître relativement consanguin je te l'accorde. Avec Intenable, l'idée était de sortir des codes classiques du punk-rock qui nous enchaînaient un peu dans Nina. J'ai écrit les chansons directement à la suite de la sortie du deuxième album de Nina qui m'avait frustré à l'époque. J'avais besoin de me lancer dans un projet plus décomplexé, à tout niveau.

Quelle est la principale différence entre Intenable et Nina'School justement ?

C'est plutôt aux gens de répondre à cette question mais en prenant un peu de recul, il me semble que Nina'School était principalement basé sur l'énergie, on voulait que ça fonce tout le temps, qu'il y ait des gros chœurs à la Have Heart et que les parties pop ne s'étendent jamais trop. Intenable, sans prétendre que c'est mieux, est plus libre musicalement. Si on veut poser des longueurs, mettre une chorale, faire jouer un quatuor à cordes, pas de soucis à condition que ça serve la chanson. C'est le seul de mes groupes dans lequel aucune idée n'est jamais dédaignée et c'est un beau confort. Tout le monde ose proposer, on tente, et si ça nous semble pas cohérent, pas naturel, on abandonne. Ensuite, le fait que j'écrive les paroles d'Intenable seul rend les textes bien plus introspectifs que dans Nina, où on avait tous un œil dessus. Aujourd'hui, je suis un peu nostalgique de la dimension plus universelle des textes de Nina.

Vos paroles sont souvent à la première ou à la deuxième personne, est-ce parce que jouer ces chansons est une forme de thérapie, d'exutoire ?

Exutoire absolument, thérapie pas vraiment. Même si l'écriture et les concerts sont des refuges énormes, qu'on y met tout ce qu'on a, ça n'efface jamais totalement les questionnements existentiels et les problèmes de chacun. Écrire une chanson ne réglera jamais nos soucis personnels et c'est prendre un peu trop au sérieux sa musique que le penser.

Est-ce aussi pour cela que le deuxième album sorti en 2017 s'appelle Quatrième Mur ?

Quatrième Mur parle beaucoup de pressions sociales, de schémas peu remis en cause qui nous tiennent tous plus ou moins en laisse et qui, je pense, génèrent beaucoup de certitudes à la con chez les très dociles et beaucoup de souffrance chez les très sensibles. Le quatrième mur est le mur imaginaire qui sépare le public des comédiens au théâtre. Cet album est une sorte de coup de colère pour casser ce mur, au moins le temps d'une quinzaine de chansons, c'est donc bien un exutoire.

Il y a dans l'album des tas de références cinématographiques : une allusion à Laurence Anyways de Dolan, une citation de Godard ("Je voudrais être immortel et puis mourir"), entendue dans À Bout de Souffle. Le cinéma, c'est votre principale source d'inspiration ?

Je parlais plus d'influence inconsciente que de source d'inspiration parce que les références ne sont jamais préméditées, elles s'imposent d'elles-mêmes à l'écriture. Je regarde des films et des séries en permanence et ça colore forcément les textes. Les détours, les allusions, sont le meilleur vecteur pour véhiculer des messages et c'est toujours appréciable de voir que des gens les saisissent.

Comme on fait le bilan des dix années s'étant écoulées depuis le dernier numéro de Punk Rawk : pour vous, comment a évolué la scène au cours de ces dix dernières années ? En général mais aussi localement à Bordeaux ?

Ce qui marque principalement la scène dans laquelle on évolue depuis nos débuts est que les comportements irrespectueux, les attitudes de gros cons individualistes sont de plus en plus pointés du doigt et c'est une bonne chose. Il est en même temps navrant de voir que c'est une scène qui a du mal à devenir clairement hétérogène, à parler à des gens d'origines et de milieux sociaux différents, une scène qui peine à trouver écho chez les très jeunes et donc à se renouveler. Au sens plus large, que ce soit à Bordeaux ou ailleurs, la scène punk a finalement peu évolué depuis dix ans. Ce sont plutôt ceux et celles qui la composent qui changent de rôles au fur et à mesure. Il y a toujours les gens de passage, les gens qui ne vivent qu'à travers ça, les gouffres sur pattes qui suivent les mouvements en crachant aujourd'hui sur ce qui les a construits hier, les gens qui veulent te montrer qu'ils en savent



« Quatrième Mur parle beaucoup de pressions sociales, de schémas peu remis en cause qui nous tiennent tous plus ou moins en laisse. » 🦴 Kévin

plus que toi, et il reste toujours une bonne part d'éveillés, de personnes avenantes qui font cohabiter passion, réflexion, et attitude positive.

Vous avez tous d'autres groupes, vous pouvez nous les présenter ?

Antho joue de la basse dans Guerilla Poubelle et de la guitare dans Quitters ; Clem a créé le groupe de reprises Moi Preum's, dans lequel plusieurs copains de différents horizons interviennent autour de différents projets (Disney en punk avec Antho, classiques de punk en jazz avec notre roadie Franck), Clem joue depuis peu dans Hey Cold You Lost! avec Guilux (ex-Nina'School), Aina (ex-Nowadays) et Poppy (ex-roadie de Nina). De mon côté, je fais de la guitare dans deux groupes localisés à Paris : Traverse, du punk indie, avec qui on a sorti un premier album en mars dernier et Col Rouge, un projet avec Paul de Guerilla Poubelle à la guitare, Noé Talbot au chant, et deux potes, Esteban et Vincent, à la basse et à la batterie.

intenable.bandcamp.com



Double Je

LUNCH

par Frank Frejnik

Si la création de Lunch doit beaucoup à NoFX et Guerilla Poubelle, deux groupes qui ont marqué la jeunesse de ces Sudistes pur jus au point de les motiver à se lancer eux-mêmes dans un groupe, le combo marseillais a aujourd'hui fait plus que creuser sa propre voie, gérant sa destinée suivant sa volonté et toujours en mode DiY.



En 2015, Lunch a fêté ses dix ans. Un anniversaire, c'est l'occasion d'un bilan. Malgré un premier album (*De la Colère*) "rapidement regretté", "des tournées bookées à l'arrache", "des choix de visuels douteux", Will, le chanteur-guitariste, ne regrette rien. "Si on faisait les choses parfaitement, ça serait trop facile, il n'y aurait pas toute cette adrénaline. Ce groupe m'a fait grandir, d'ailleurs pour le troisième album, je suis en train d'écrire un morceau là-dessus, une rétrospective de ma vie à travers le groupe. Quand j'ai commencé à faire de la musique et notamment du punk-rock, c'était dans Lunch. J'ai grandi à travers ce groupe et malgré les changements de line-up et les périodes fragiles, je n'ai jamais voulu arrêter. J'ai du mal à imaginer ma vie sans ce groupe. Un groupe, ce n'est pas que de la musique ! C'est une expérience humaine très forte !" L'an passé, Lunch a publié son second album, *Plongé Dans le Décor*, qui marque une certaine maturité, technique comme textuelle. "Je ne sais pas si on peut parler d'âge mur. C'est vrai qu'il s'est écoulé 5 ans entre les deux albums. Nous avons pas mal tourné, rencontré du monde. De mon côté, pas mal de choses ont changées dans ma vie. J'ai vécu une grosse rupture amoureuse, le bassiste de Lunch de l'époque, qui fait parti de mes meilleurs ami.e.s, a quitté le groupe, je me suis découvert dans un projet professionnel qui, pour une fois, me correspondait, j'ai perdu 40 kilos... La vie quoi !", confie Will. "J'avais besoin de l'écrire, ce qui m'a permis de prendre du recul. Cet album a été bien plus réfléchi que le premier. Avec l'arrivée de Fofo à la basse (Gilbert et Ses Problèmes / Lemmings), Lunch a pu prendre un second souffle." Bref, on est ici en plein dans l'art exutoire, l'art réparateur, l'art bienfaiteur. Beaucoup des chansons du groupe sont d'ailleurs écrites à la première personne. "Parfois, le "je" que j'utilise me désigne réellement", explique Will, auteur des textes. "Mais pas tout le temps. (...) Que ce soit pour parler de moi ou me mettre dans la peau d'un personnage, j'utilise naturellement la première personne. Je m'engage plus dans le texte. J'évite au maximum le "tu" qui donne très vite un côté moralisateur." Si Lunch a fait son trou dans l'underground, il ne le doit qu'à lui-même. Pour autant, rêve-t-il d'aller au-delà de cette scène ? "Accéder au circuit rock professionnel me paraît délicat", conclut le chanteur-guitariste. "Quand j'ai commencé à faire du punk-rock je ne me suis jamais dit que j'allais en vivre et ça n'a pas changé. En revanche, j'essaie de le faire le plus "professionnellement" possible. Ce n'est pas parce que ce n'est pas notre boulot qu'on va faire ça "à l'arrache, puis toute façon c'est punk". Cette phrase, que j'ai tellement entendue, m'agace ! Jouer dans un groupe demande beaucoup d'énergie parce qu'on essaye de faire les choses pour le mieux avec les moyens que l'on a."

www.lunchlunch.fr



Passage clouté

TRAVERSE

par Olivier Portnoi

Fondé il y a trois ans par des membres de Intenable, Mon Autre Groupe et Brainfreeze, Traverse n'aura pas attendu longtemps avant d'aller présenter son indie/punk en Europe et aux États-Unis, un premier album éponyme sous le bras. Ces p'tits gars ont la bougeotte et grand bien leur fasse !

Début novembre, Traverse revenait juste d'une tournée de deux semaines aux États-Unis, avec Goddamnit de Philadelphie, qui s'est achevée au Fest à Gainesville, la Mecque actuelle pour les groupes de pop punk. "Je ne sais pas si on peut dire que c'est le paradis mais c'est vrai que c'est un endroit génial pour un groupe comme nous et pour le punk-rock en général", commente Priscillien (guitare/chant). "Le line-up est fou chaque année et il y a surtout cette bienveillance générale qui est frappante - au-delà de la musique. Tout le monde fait attention à tout le monde et il n'y a pas d'attitude relou comme (trop) souvent dans des festivals." Mais comment les Américain.e.s perçoivent un groupe comme Traverse ? "Ils sont assez curieux. L'exotisme joue pas mal dans les petites villes notamment où on a l'impression d'être une petite sensation avec des gens qui essaient de nous parler en français, de comparer les différences culturelles et sociales que l'on a avec les US, etc." Parmi toutes les villes visitées par Traverse, on a voulu savoir celle qui les avait le plus marqués. "Je dirais Athènes (et la Grèce en général) et Istanbul en plus des États-Unis. Je n'aurais jamais pensé mettre les pieds dans ces villes juste en écrivant des morceaux de punk-rock." Pour Traverse, être actif dans la scène punk ce n'est pas uniquement aller donner des concerts au-delà de nos frontières. C'est aussi en organiser à Paris où ses membres résident actuellement. "On avait envie d'être activistes au sens large du terme, participer à la scène qui nous a nourris et dans laquelle on évolue. Le fait d'organiser des concerts est un moyen de donner une portée politique à nos actes, en se réappropriant des espaces pour en faire, le temps d'une soirée, des lieux safe loin du monde dégueulasse dans lequel on vit. Créer une bulle reposant sur des valeurs communes (antifascisme, antisexisme), loin des rapports de dominations et des injustices qui nous sont quotidiennement imposés. En fait on essaie de faire en sorte que nos concerts sortent de la simple logique de l'événement et de la consommation de manière générale. C'est ce qui nous a, par exemple, poussés à inviter le SIAMO (collectif antifasciste de la Sorbonne) à la release party de notre album pour collecter des dons pour les migrant.e.s qui occupaient à ce moment-là un bâtiment de la fac Paris 8. Donc oui, agir localement est hyper important pour nous. C'est ce qui à mon sens est le type d'action le plus probant et qui a le plus gros potentiel pour faire bouger les lignes."

traverseparis.bandcamp.com

Premiers rôles

BIT PART

par x Guillaume x

Depuis 2012, Bitpart possède la formule magique qui marche à tous les coups : mélanger l'indie rock fuzzy et des influences pop (Pavement, Superchunk) au punk hardcore. Résultat : du noise rock complexe, parfois chaotique, mais diablement accrocheur.



C'est probablement l'un des secrets les mieux gardés de Paris, auquel on est pourtant bien habitué.e.s tant Bitpart est régulièrement à l'affiche de concerts punk, hardcore, emo et noise à Paname. À croire qu'ils se sont habitués au "statut de groupe habituel". En fait, non. Julie (basse et chant) : "On ne se considère pas comme un "groupe habituel" de la scène parisienne. Nous sommes juste un groupe parisien. (...) Il est intéressant de réfléchir à ce que nous faisons et ce que font les organisateurs.rice.s de concerts de notre "scène". Le concept de "première partie" est un concept de la culture mainstream. Certain.e.s reproduisent ce schéma dans notre "scène". Néanmoins, je ne pense pas me tromper en disant que, nous, les groupes parisiens qui jouons en premier lors des concerts ne sommes pas juste des amuse-bouches ou des chauffeurs de salle. Ce n'est pas comme ça que je conçois les choses. Je trouve cette vision de "première partie" ou "groupe habituel" assez réductrice." Conscient.e.s de beaucoup de problèmes sur la scène et l'entre-soi qui la gêne, ils racontent plein de choses qui parlent à tous les punks : vieillir, être une femme dans la scène comme dans les sociétés qui nous oppriment, se sentir enfermés dans nos apparts et nos métropoles gentrifiées, notre regard face à nous-mêmes devant le miroir quand on se retrouve seul.e.s face à nos pensées... En 2016 est sorti *Beyond What's Left*, un premier album attendu de pied ferme après tous ces chouettes morceaux disséminés par-ci par-là via quelques splits et EPs. Au final beaucoup, BEAUCOUP, de sucré-salé, dans le sens où la musique de Bitpart s'amuse à partir dans des saccades chaotiques comme dans de belles mélodies. Ceci en illustrant des sujets importants avec beaucoup de douceur. "Tout est toujours politique", déclare Julie. "On écrit naturellement sur ce qu'on vit et expérimente au quotidien. Nous avons vécu ces dernières années quelques périodes difficiles et c'est peut-être en cela que les nouveaux morceaux sont un peu plus dark. Nous parlons de ce que nous connaissons et expérimentons uniquement. Nous parlons donc de la famille, de crises de panique, de la perte d'être proches, de la solitude, de la difficulté d'être dans un monde où le futur est si incertain. La musique nous rapproche et nous permet de partager tout cela." À Éric (guitare et chant) de conclure, magnifiquement : "Je ne vois pas comment une façon de faire de la musique, de faire des concerts et d'écrire des paroles pourrait ne pas être politisée. Les convictions et les doutes de chacun.e influent sur les choix de chaque instant, même les plus insignifiants en apparence. Les non-choix sont également des prises de position ou des abandons. Après, oui, j'ai personnellement toujours été sensible à l'évolution des groupes de punk-hardcore dans la deuxième moitié des années 80, qui, lassés de donner leçons sur leçons, ont fini par traiter de leur expérience intime des différentes situations proposées par la vie contemporaine pour en faire quelque chose de l'ordre d'une vision sensible ayant des portées nécessairement politiques, plutôt que d'un message impersonnel, spectaculaire et malhonnête, qu'il soit d'ordre festif, militant ou n'importe quoi d'autre."

bitpart.blogspot.com

PUNK SOUND FROM ROUEN

VINTAGE PUNK [COMPIL]

ROUEN EXPLOSION ROCK

UN SOUPÇON D'INDIFFÉRENCE [1980-1990]

GARAGE PUNK

LES OLIVENSTEINS

INAVALABLE

POST PUNK

LES RYTHMEURS

F.I.N.I.

DANCE PUNK

VALESKJA VALCAV

THE SHAPE OF GOTH TO COME

SYNTH PUNK

PERM 36

NÉVROSES



LE DISQUAIROLOGUE

L'expert en bon son



ACHAT/VENTE

CDs, DISQUES VINYLES, DVDs

NOUS CONTACTER :

www.disquairologue.com / 06.87.80.75.39 /

philippericard@wanadoo.fr

speed
jésus

the giant hack

Disponible le 15 décembre 2018





Par Maxime Charbonnier • Photos DR & Tony Lacoconelli

O.T.H.

Class 34

DIFFICILE DE FAIRE PLUS CULTE QUE LE GANG MONTPELLIÉRAIN ! LE STYLE TEIGNEUX D'O.T.H., SON ÉNERGIE SCÉNIQUE, LA PUGNACITÉ DE SES CHANSONS AUX TEXTES DÉSABUSÉS MAIS EMPREINTS D'UN RÉALISME À TOUTE ÉPREUVE LUI CONFÈRENT UN STATUT À PART DANS LE ROCK FRANÇAIS QUE PEU DE GROUPES ONT ACQUIS. À L'OCCASION DES RÉÉDITIONS DES ALBUMS DU GROUPE, LES OTHIENS SE LIVRENT AU JEU DES QUESTIONS-RÉPONSES.

Pouvez-vous expliquer la genèse du programme des rééditions et ce qui nous attend pour la suite ?

Phil (basse) : Voyant les 40 ans d'anniversaire de la formation du groupe approcher, nous sommes dit que ce serait génial de rééditer l'ensemble de la discographie vinyle du groupe une bonne fois pour toutes. Nous devions le faire avec Fyfy de La TAF (association et label locaux — ndr), mais cela prenait trop de temps, il se démène tellement pour faire exister sa salle (Secret Place, à Montpellier — ndr). C'est vraiment le seul à Montpellier à avoir une telle programmation rock n'roll. On a donc contacté Kicking Records, qui s'occupe des Sheriff, et nous nous sommes entendus pour sortir deux vinyles par an. Cette année, c'est *Réussite* et le *Live au Local*, 12 titres totalement inédits du début du groupe. Pour l'année prochaine, ce sera certainement *Sur des Charbons Ardents* et *Explorateur*, mais ce ne sera pas la merde infâme que nous nous sommes laissés imposer à l'époque. Ce sera la K7 originale 4-pistes qui nous a servi de maquette, et que ce putain de producteur n'a jamais écoutée ! Après le reste de la discographie suivra.

Motch (guitare) : Pour *Explorateur* c'est surtout histoire de montrer à quoi ressemblaient les morceaux avant que le soit disant producteur s'insinue

dans nos titres jusqu'à dénaturer notre style.

Spi (chant) : Personnellement, je ne suis pas fan du *Live au Local*. À part les fanatiques, ça risque de décevoir celles et ceux qui veulent découvrir O.T.H.

Participez-vous collectivement au travail de remastering ?

Phil : Le mastering est confié au Studio Vox Rapido, ce sont des amis et le propriétaire John Chapman assure grave. La consigne est de ne pas trop dénaturer le son tout en y rajoutant de la patate.

Motch : On ne participe pas collectivement à ce travail, il n'y a plus de collectif dans O.T.H. Moi, je serais plus pour un remixage total des titres plutôt qu'un remastering qui pour moi est un bien grand mot pour un résultat peu convaincant. Un remix est plus précis et peut modifier la couleur du morceau tandis qu'un mastering n'est qu'un regonflage global.

AMBIANCE DE BANLIEUE

On connaît vos rapports avec La Souris Déglinguée, qu'est-ce qui rapprochait les deux groupes ?

Phil : En effet, nous étions fans de La Souris et

c'est naturellement devenus des potes.

Spi : Musicalement, LSD étaient les plus proches de mes goûts personnels. Leur musique transpirait le rockabilly, la base. Et il y avait dans leur premier album une ambiance de banlieue dure et sombre qui m'impressionnait beaucoup. Leur son sobre aussi, avec des guitares pas trop saturées, me touchait beaucoup. Je n'ai jamais vraiment apprécié les groupes à grosses guitares, au mur de son archi saturé, je trouve que ça cachait souvent beaucoup de vide au niveau inspiration. LSD, eux, ne cachaient rien, c'est ça aussi le talent.

De manière plus surprenante, la rencontre avec les Bérus semble avoir été un tournant pour O.T.H.

Phil : Nous venions de faire notre concert pirate et cet événement a fait le tour de la presse locale et nationale rock. Nous étions en concert à Paris et le hasard a voulu que nous croisions les Bérus dans le métro et qu'ils nous reconnaissent. Le courant est tout de suite passé entre nous et ils nous ont proposé de jouer en première partie. Par la suite, nous avons joué plusieurs fois ensemble. Ce sont eux qui nous ont permis de nous intégrer au courant rock alternatif.

Beubeu (batterie) : Il est vrai qu'ils nous ont permis de toucher un autre public et d'avoir une

«Réussite et Sur Les Charbons Ardents ont été une sorte de best of de nos années de répétition. C'est pour ça qu'ils ont cette force au niveau composition qui perce malgré le manque de qualité des enregistrements.» **Spi (chant)**



certaine visibilité que nous n'avions pas. C'était dans l'air : les groupes punk rock, le circuit alternatif, les squats, etc.

Spi : Les Bérus nous ont introduits auprès du public punk parisien. Cela a été de grands moments pour nous : rencontre avec le groupe et ses clowns électriques qui étaient humainement aussi géniaux qu'artistiquement, un public vraiment chaleureux. Vu les concerts que Les Naufragés y font actuellement, dans des coins comme Montreuil, cela n'a pas changé. C'était le feu à chaque fois et les mômes venaient nous voir à la fin du concert pour savoir si on n'avait pas besoin d'hébergement et continuer la fête avec nous. En province, ça ne se faisait pas trop. Dans certaines villes où le rock n'avait pas encore eu le temps d'éduquer les rocker. euse.s au pogo, les concerts étaient souvent plus réservés, sauf à Toulouse parce qu'au Bikini, là, c'était terrible. Hervé le patron avait eu le temps d'exercer ses troupes en programmant moults concerts.

DES NUITS À EXPÉRIMENTER

Pouvez-vous définir votre état d'esprit pour vos quatre albums studio, ainsi que le contexte dans lequel ils ont été réalisés ?

Phil : Réussite, après plus de cinq ans d'existence, fallait bien qu'on accouche !

Beubeu : Guy Simon (*ingénieur du son de Réussite — ndr*) nous a beaucoup appris. Ensuite, Charbons Ardents, c'est la rencontre O.T.H. / Rémi Ponsard (*ingénieur du son, producteur et propriétaire du Studio de La Loge à Montpellier — ndr*), le choc des titans !

Spi : Réussite et Charbons Ardents ont été une sorte de best of de nos années de répétition. C'est pour ça qu'ils ont cette force au niveau composition qui perce malgré le manque de qualité des enregistrements. Ce furent de grands moments de rock parce qu'on jouait un peu comme au local, à fond la caisse, toute la nuit, avec la fête jusqu'au matin, les potes qui passaient avec les packs de bière, etc... Rémi Ponsard adorait ça, il faisait tout pour que ça chauffe à tous les niveaux.

Beubeu : Il nous a ouvert son studio et nous avons passé des nuits de folie à expérimenter, à apprendre le studio d'enregistrement. Il était le sixième O.T.H. à ce moment-là.

Phil : Le Live est la fusion du groupe avec Fred André de FA Musique, une boîte de son qui a cru en nous et nous a poussé au plus haut niveau. Sauvagerie, c'est la rencontre avec Laurent Thibault (*bassiste de Magma — ndr*), une personne qui a révolutionné le groupe en nous apportant une façon différente de jouer nos morceaux. Sur le moment, ça n'a pas été évident mais on juge l'arbre à ses fruits et le résultat s'est trouvé être super efficace. Après ce travail, nous n'avons plus jamais joués comme avant.

Beubeu : Il a effectivement apporté une grosse pierre à l'édifice. Il a tenté de nous faire comprendre le binaire, ce qui nous a emmené à jouer "devant le temps", pratique qui donna une pêche démultipliée à notre musique.

Spi : Il a été plus sage, plus professionnel. Le studio était loin de Montpellier, on était loin de nos potes et de nos compagnes. Mais c'était chouette quand même, tous les cinq isolés dans ce petit village d'Auvers-sur-Oise en plein hiver. Il nous a fait travailler la précision dans la mise en place. Un travail à "l'anglaise". Ceci dit, l'ambiance était moins chaleureuse et moins rock'n'roll qu'au studio de La Loge, et je ressens un peu cette froideur quand j'écoute Sauvagerie. La suite de l'aventure sur scène a profité largement de cette formation guerrière. C'était la mise au point ultime qui venait peaufiner toutes ces années de répétitions intensives, livrés à nous-mêmes dans notre cher local.

Motch : En effet, très enrichissant ! Ceci dit, se trouver de l'autre côté de la rue du studio pour regarder sur un moniteur notre batteur faire ses prises, je ne sais pas si c'est ce qu'il y a de mieux.

Phil : Explorateur, chronique d'une mort annoncée. Le plantage minuté d'un business qui s'occupe de ce qu'il ne connaît pas : l'artistique, les choix musicaux et graphiques, ainsi que la prise en compte des liens d'amitié qui peuvent relier de vrais potes et leurs partenaires.

ÉCRIS ET CRIS

Sur quoi travaillez-vous aujourd'hui ?

Phil : Avec Domi et Didier, nous préparions un album qui malheureusement ne verra peut-être jamais le jour, Domi nous ayant quitté il y a deux ans. Aujourd'hui, avec des copains, nous partageons le plaisir de composer et de jouer, nous sommes loin de nous prendre au sérieux et je trouve ça terriblement efficace. C'est comme un retour aux sources. On s'appelle Shalala et peut-être aurons-nous prochainement le plaisir de sortir une petite galette à faire tourner sur les platines. J'ai aussi édité un livre Ecris et Cris, c'était un projet que j'avais depuis très longtemps car je trouvais important de faire comprendre que l'essentiel de nos vies était glissé dans les textes que Spi a écrit pour O.T.H. Chaque texte raconte une de nos péripéties, et au fond, tout était dit !

Spi : Je continue Les Naufragés avec de plus en plus de ferveur et d'attachement à ses membres. J'œuvre aussi dans un groupe que j'ai monté avec Yo (Brassens Not Dead), Hakim (ex-guitariste de No One Is Innocent), Yan (bassiste des Pyranas) et David (guitariste des Nauf). Le répertoire est basé sur du bon vieux punk rock aux couleurs 60's. Textes en français évidemment. J'ai également écrit un bouquin : La Révélation Mystique du Pendragon sur une période de deux

ans. Ce fut un exercice difficile pour moi car ça va dans le sens contraire d'une chanson. Pour une chanson, il faut condenser une histoire, même l'histoire d'une vie, en trois couplets, trois refrains. Un livre faut expandre, broder, et ça, c'est la première fois que je le faisais. Pour parler de cette bio, je dois préciser que c'était surtout une occasion pour balancer mes idées sur le monde, le système. Elle contient du vécu, bien sûr, mais aussi des délires et surtout plein de petits messages qui me tiennent à cœur et qui pourront peut-être servir à des mômes qui se posent des questions sur les valeurs qu'on leur a mises dans la tête.

Motch : J'ai actuellement un nouveau groupe : le Motch'n'roll Circus où il n'y a que des compos en français et quelques reprises. On est en train de monter le répertoire, qui devrait être prêt courant 2019. C'est du rock pur et dur ! Deux vidéos sont actuellement visibles sur Youtube, "L'œuvre et le Sang" et "Espère".

NOS NUITS TZIGANES

Une anecdote sur Domi qui le représenterait bien ?

Phil : Dans les premières années du groupe, Domi, souvent, le soir, passait me chercher et on passait nos nuits à rouler dans sa vieille Mercedes rafistolée en écoutant de la musique jusqu'au bout de la nuit. On appelait ça "nos soirées tzigane".

Beubeu : C'était mon frère et on a tout partagé dès l'âge de 8/9 ans. O.T.H. lui doit beaucoup.

Spi : Une nuit de répétition, je ne sais plus pour quelle raison, il a pété un boulon, on a vu sa guitare traverser le local et aller s'écraser, manche en premier, contre le mur. Une SG Gibson (pour nous, une fortune). Ceci étant fait, sans un cri, sans un mot, Domi a pris un sac en plastique pour aller ramasser, avec le plus grand calme, tous les morceaux du manche éparpillés dans le local.

Motch : Je garde le souvenir du jour où Domi a ramené d'une colonie de vacances, on avait 13 ou 14 ans, une guitare acoustique achetée à un curé pour une bouchée de pain. C'est elle qui nous a donné à tous l'envie de faire de la musique.

www.oth-legroupe.net





SUPPORT YOUR LOCAL SCENE

- Une section Punk En France dans un spécial scène française, chapeau les gars !

Ok, c'est absurde. On assume.

On a dit qu'on sortait un numéro de Punk Rawk dans sa forme initiale, donc il est normal d'y retrouver cette partie. Et puis, merde, elle est importante cette rubrique. C'est qu'il en est passé des groupes ici. Dans le dernier numéro (#39, été 2008), il y avait Nina'School (aujourd'hui Intenable), Boxing Elena (le

batteur frappe maintenant chez Zero Gain) et Brain Eaters (qui hante encore les rades parisiens). Dans le #38, on trouvait Sling69 (futur Birds In Row), Exit Wounds (le batteur a écrit dans ce numéro 2018), Pneumonias (voir Jet Reactions ci-après). En remontant plus loin dans le temps, on a pu lire le premier article sur Justine (période dreadlocks), Whodunit (un récent album fracassant), Diego Pallavas, Banane Metallik, The Hop-la (ex et futurs Sheriff), Cowboys From Outter Space Scrotum (reformé il y a peu), Gilbert et Ses Problèmes (toujours actifs dans le Sud) et The Pookies (futurs Forest Pookie et Deux Boules Vanille).

Ouais, elle n'a pas été inutile cette section. Elle ne l'est toujours pas. (FF)



© David Looses

> Lille au trésor

SOFT ANIMALS

Écouter de la musique du matin au soir et passer continuellement à côté de groupes intéressants, c'est le lot quotidien de tout le monde... Un mail, un partage, un lien de quelqu'un de bien intentionné plus tard et bingo on plonge dans une nouvelle aventure. Soft Animals de Lille m'est arrivé ainsi.

Pour la petite histoire, le groupe s'est formé sur les cendres de Slice Of Life, dans lequel Gauthier et Rémy officiaient. S'y sont rajoutés : Romain un ancien Over The Stars et Thomas, membre de Karman. La grande question des goûts musicaux de Soft Animals nous hante déjà : "On est des enfants de la vague de groupes emo du début des années 1990 avec en tête Jawbreaker ou bien encore Get Up Kids, ils nous suivent encore régulièrement aujourd'hui. Romain a plutôt grandi avec l'école des Jimmy Eat World, The Ataris, Brand New, etc. De mon côté, je me suis plutôt nourri de l'autre pendant, avec Jawbreaker, Cap'n Jazz mais aussi, en élargissant un peu plus loin, avec la découverte de Fugazi, Embrace. En France, Romain est très fan des groupes comme Second Rate, moi je suis plutôt du côté de formations comme Amanda Woodward. Notre musique s'imprègne de ça et mixe les nuances." Mais au fait pourquoi s'intéresser à Soft Animals ? Y aurait-il un album ? Oui, forcément, personne ne questionne dans le vide : un titre éponyme, un LP 12", notre curiosité fait le reste : "C'est Romain, notre guitariste, qui a enregistré et mixé l'album. On avait déjà travaillé avec lui pour les disques de Slice of Life. Avec Soft Animals, on a pu bénéficier d'une plus grande liberté et de plus de temps puisque l'enregistrement s'est fait majoritairement chez lui, à la cool, entre deux barbecues." Nous avons les influences et donc le style musical. Nous avons également le line up et celui qui a enregistré l'album. Mais un morceau de punk rock a aussi des textes et pour ceux et celles qui ne maîtrisent pas l'anglais, une explication nous est

fournie : "La plupart des textes partent d'expériences et de points de vue très personnels et tendent peu à peu vers une sorte de prise de recul. J'y parle beaucoup d'espaces communs et d'espaces personnels en essayant d'arborer nos propres environnements et ce qu'ils régissent. D'autres morceaux s'intéressent à des espaces beaucoup plus intimes, qui parfois se délitent. C'est le cas avec "Lichen" par exemple, où je témoigne de l'espace d'une chambre à coucher que je vois réagir sous l'effet d'une forte période de dépression que j'ai traversée il y a plus d'un an maintenant. Des lieux censés être accueillants à la base, et qui deviennent de plus en plus hostiles et anxiogènes." Pour clôturer la présentation, un petit mot sur la pochette, c'est un des amis du groupe, David Brohet, lui aussi de Lille qui l'a réalisée après un long échange avec Rémy dans un bar à chiens (n'y voyez aucune influence canine !). Les deux amis traînent souvent dans la ville, l'idée de dessiner un paysage urbain était donc déjà là avec quelques petites subtilités et références que votre longue attention finira forcément par découvrir une fois le disque acheté. Avec l'espoir de vous avoir un peu donné l'envie, tout comme on le fit pour moi, allez donc promener vos guêtres à leurs concerts, histoire de récupérer le disque et de les rencontrer. Sachez qu'ils prévoient une tournée en France, et à l'étranger pour le début d'année 2019 afin de défendre la sortie de ce fameux premier album. Un excellent groupe. 🐾 Yann Kerform

softanimals.bandcamp.com

> Larmes fatales

LITIGE

Avec son air de ne pas y toucher, le groupe lyonnais Litige joue des coudes dans la nouvelle scène punk française.

Le début de l'histoire ressemble à un chapitre du grand livre de l'Histoire du punk. Louise (chant), Morgan (guitare), Tifène (basse) et Camille (batterie) discutent bière à la main sur un banc à Lyon et décident, pour "la déconne" de monter un nouveau groupe. Les ami.e.s ont déjà un peu d'expérience ; Camille a joué dans La Course à la Mort (du "synth-punk un peu goth") et Morgan, qui perpétue la tradition des gratteux franc-comtois exilés à Lyon, dans Gorilla Gripping, Moms on Meth ou Israel Regardie. Il sévit désormais dans Deletär avec des anciens Lost Boys et Koenigstein Youth.

Litige se produit d'abord dans les bars de la ville, puis en France et dans quelques pays frontaliers, notamment dans le réseau des squats. De quoi se définir comme un groupe engagé ? "On soutient plus qu'on agit on va dire, même si on se sent engagés sur plein de sujets on ne se considère pas comme des activistes politiques", annonce Tifène. Ce qui n'empêche pas le groupe de jouer lors de soirées de soutien aux migrant.e.s ou d'autres organisées par des assos féministes. Sujet qui revient forcément sur la table, avec un groupe composé d'un mec et de trois meufs. "On évolue dans un milieu plutôt sensibilisé sur ces questions même si c'est parfois de fausses bonnes intentions", nous dit Camille. "Ça n'empêche pas les commentaires parfois sexistes mais on se sent quand même assez épargné."



DR

Pendant que le groupe bosse sur la musique à Lyon, Louise, exilée à Paris, se concentre sur l'écriture des textes, en anglais ou en français. "Dans la démarche du groupe, je trouve ça mieux de chanter en français, d'être confronté un peu plus directement à ce que tu dis." Sans s'inscrire forcément dans une tradition punk qui se voudrait politique, les paroles, parfois déclamées sur un ton lancinant voire boudeur, percutent. "Dans la vie je ne suis pas grande gueule, mais on fait du punk. Je parle de ce que je connais : les crises d'angoisse, l'amour, la flemme de l'existence, les comportements de merde qu'on subit assez régulièrement quand on est une fille, etc."

Quant au DIY, Litige n'a pas attendu qu'on lui fasse une explication de texte. Camille s'occupe du booking, Louise dessine les pochettes, chacun jette sa pierre sur l'édifice. Après une première démo distribuée en K7 par Offside records, le groupe a sorti *Fuite en Avant* un album de 8 titres chez Destructure Records. La rencontre s'est faite à Nantes lorsque Nico du label partageait la scène avec son groupe Dickness. Quant aux projets, Litige aimerait sortir un 45 tours et après... on verra bien. "On ne sait pas si on va durer, de toutes façons si l'un de nous arrête, le groupe n'existe plus". Rien à ajouter ? "On devait aller répéter, mais on va rester là boire des bières". Dont acte. ✂ François Tong

litigelyon.bandcamp.com

PANDA RECORDS

DIY LABEL PUNK & RAP



WWW.PANDARECORDS.FR

CD \ VINYLES \ K7
PATCHS \ FRIPERIE



T-SHIRTS \ BADGES
FABRIQUE DE BADGES



Last releases!



MONPLAISIR
the agreement LP
indie deluxe — Lyon



DAÏTRO
Laisser Vivre Les Squelettes LP
heavy screamo — Lyon



CONTRACTIONS
demo K7
indie garage — Lyon / Besançon

COMMANDES SUR
ECHOCANYONRECORDS.COM



INFOS & AUTRES UTILITÉS
FACEBOOK.COM/ECHOCANYONRECORDS
INSTAGRAM.COM/INPST_ECHO_CANYON

ECHO CANYON RECORDS LYON, FRI. EST. 2007

RUSTY KNIFE

INTERNATIONALIST
LABEL & DISTRO



WWW.RUSTYKNIFE.KINGESHOP.COM



> Dragon forces

HIGHTOWER

Si on peut dire que Hightower est un groupe influencé par les années 90, s'en tenir à ça serait réducteur. Autant l'esthétique et les références nombreuses y sont un hommage constant, autant le groupe est ancré dans une modernité qui le met en continuité plus qu'en opposition avec ses aïeuls.

D'ailleurs, du magazine Punk Rawk, les gars de Hightower en ont bouffé, et en ont tiré un amour des groupes qu'ils y découvraient. Et surtout, le souvenir d'un pied d'égalité entre groupes français et américains : "Punk Rawk mettait au même niveau NoFX et Burning Heads, du coup je ne faisais pas de différence", explique Jérémie, un des deux guitaristes et compositeur principal du groupe. Bourré de respect pour les anciens, Hightower fait pourtant les choses à sa manière. Là où d'autres auraient sorti une démo ou un EP, à peine un an après la formation du groupe, celui-ci balance en 2014 *Sure, Fine, Whatever*, un album de douze chansons punk hardcore



tiraillées entre la mélancolie géniale d'un Osker et la vitesse et puissance d'un No Trigger, et dont la précision, la mélodie et la finition impressionnent pour une première sortie. "On avait déjà des expériences avec d'autres groupes et pas envie de reprendre à zéro avec une démo ou un EP, sans direction précise, avec une approche pas finie", déclare Jérémie quand on lui demande d'où vient ce sentiment de cohérence que dégage ce premier disque. Un album direct donc, pas si surprenant que ça, quand on comprend l'importance de la composition pour le groupe. Si certains groupes punk et hardcore existent surtout pour et par la scène, les choses sont un peu différentes avec Hightower, pour qui composition et live sont aussi importants, deux faces d'une même pièce finalement. La dualité, quelque chose de récurrent pour le groupe, qui accorde une importance forte aux paroles (les leurs comme celles de leurs influences), et qui se retrouve dans les thèmes du groupe, l'espoir et la désillusion, traités à la sauce personal politics. Mais aussi dans le choix que fait Hightower quand son premier chanteur, à la voix rauque et au chant plutôt hardcore, quitte le groupe fin 2015. Un virage toujours difficile à négocier, tant on a tendance à identifier un groupe à sa voix. "On aurait pu chercher quelqu'un avec une voix similaire, mais on a fait le choix d'essayer autre chose, de se tourner vers un côté plus punk, quitte à ce que tout le monde ne suive pas", précise Jérémie. *Club Dragon*, le deuxième album, sorti fin 2017, est donc plus mélo et le nouveau visage de Hightower se nomme Attila, chanteur à la voix claire et à l'énergie venue tout droit de Budapest. Pourquoi faire simple ? Mais Hightower à l'habitude de faire à sa sauce sans se soucier du reste, ce qui est finalement on ne peut plus punk. ✂ Axel Simon

hightower.fr



© Charlotte Monasterio

> Menace mineure ?

BLANK SLATE

Avant tout, les présentations : "On a commencé le groupe en 2015, sur les cendres d'un groupe de reprises des Circle Jerks qui s'appelait Coup d'État. Et mi-2015, on a fait notre premier vrai concert sous le nom de Blank Slate. Je pense qu'on est dans la lignée de Coup d'État."

Patch, guitariste du groupe mais aussi membre éminent de la confrérie No Glory Records, nous en dit plus sur les références directes du groupe : "Je devrais te citer les groupes américains de hardcore du début des années 80 : Jerry's Kids, The F.U.'S, Black Flag (les débuts), Circle Jerks forcément... Mais aussi la scène hardcore des années 2000 : Career Suicide, Government Warning, Social Circle et presque tous les groupes de chez No Way Records. Mais on écoute vraiment tous pas mal de styles différents." Les Périgourdins ont enregistré un EP en décembre 2017 et espère le sortir bientôt, ils l'ont mis en boîte avec Michôl au Void, un club punk de Bordeaux. "Il y a 7 titres, je pense qu'on en fera une cassette et si jamais un label se sent chaud pour en faire un vinyle, on sera hyper content." Pour rappel, jusqu'à maintenant le groupe a sorti ses deux démos sur des cassettes, ils sont assez friands de ce format qui est "peu coûteux et hyper cool." Patch affirme n'avoir jamais arrêté d'écouter des cassettes, un format qui a toujours existé dans le punk rock mais il précise, pour nous rassurer sûrement, qu'il n'y a "aucune histoire de mode ni de hipsterisme." En parallèle des enregistrements, Blank Slate a surtout besoin de se produire sur scène mais n'a pas de structure pour l'aider à trouver des concerts. Le système démerde est donc obligatoire mais visiblement plutôt bien vécu et même justifié : "Le DIY est primordial à nos yeux, c'est difficilement dissociable de l'éthique punk. On trouve nos concerts nous-mêmes, on sort nos cassettes nous-mêmes, on fait nos visuels. Le milieu punk est un microcosme qui est paradoxalement quand même international. Tout le monde se connaît plus ou moins, on fonctionne par réseau et c'est assez génial. Tu rencontres des gens petit à petit, on te file le contact de telle personne qui organise des concerts dans son coin, tu joues dans ce bled avec tel groupe et tu agrandis encore ton réseau, etc. Il y a une vraie question de contact humain, cette idée est assez primordiale pour nous." Véritable boule de nerf sur scène, nous pouvons en témoigner, le groupe balance des textes 'façon uppercut' dans le phrasé et la mise en forme. Il restait à savoir quel sens et quelle importance Blank Slate lui donnait. Willy le chanteur : "Les textes parlent de choses qui nous touchent avant tout. Le travail, ses dérives, les luttes, la dégradation du climat social, les violences policières et étatiques. Après on a aussi des histoires plus singulières. Je ne sais pas si ces textes sont 'importants' mais ils ne sont surtout pas accessoires. Ça reste une musique vindicative, dans la forme comme dans le fond." Pour terminer, petite intrigue au sujet du logo du groupe, des clous, un marteau. Patch explique : "Sans vouloir intellectualiser toutes les idées, je dirais qu'un marteau et des clous peuvent servir à beaucoup de choses très différentes. Tu peux autant t'en servir pour péter des vitrines de banques et d'agences immobilières ou crever des pneus de flics que pour construire des ponts ou des abris. Mais bon, tu remarqueras que le marteau est pété en deux et que les clous sont tordus... Sûrement une façon de relativiser la portée de notre musique." ✂ Yann Kerform

bbblankslate.blogspot.com



> Planning Familial L A N E

Le casting est alléchant. L'assemblage de deux générations et demi d'Angévins adeptes des grosses guitares. Autant dire qu'avec dix-huit cordes soniques, L A N E forme une belle escadrille autour de l'artillerie basse batterie. Décibels à l'appel pour qui sonne les watts.

Il était une fois Pierre-Yves "Piwaï" Sourice (ex bassiste des Thugs) qui avait des morceaux en magasin. Comme il fréquentait les frères Belin du groupe Daria, Camille (batterie) et Étienne (guitare), ils ont répété ensemble accompagnés de Félix, le fils de Piwaï, à la seconde guitare. Rapidement, ils eurent besoin d'un chanteur. "Eureka, et si nous appelions Éric Sourice (ex chanteur des Thugs — ndr)", complotèrent-ils. Résidant dans la Nièvre, loin du camp de base angevin, Éric accepta d'essayer pour voir. L'histoire de L A N E débute ainsi.

Au début, chacun apportait son propre matériel. Piwaï avait ses morceaux, Étienne les siens. Éric aussi. "Maintenant, Félix en apporte également. Le postulat de départ était d'essayer de faire un peu de rock'n'roll ensemble sans s'imposer quoique ce soit." On retrouve forcément dans L A N E les influences de Daria et des Thugs, et Félix apporte aussi sa pierre à l'édifice. L'ensemble donne un son compact, gorgé de tout ce que les Buzzcocks et Hüsker Dü ont pu nourrir dans les années 80 et 90. "Même si on n'a pas les mêmes influences avec Camille et Étienne, on se rejoint sur de nombreux points. Les guitares, les mélodies de voix. Musicalement, on est globalement sur les mêmes influences. De leur expérience avec Daria, ils ont une autre façon de composer et de traiter le son. Certes, il y a des guitares, mais la base du truc, c'est batterie-chant. Dans L A N E, la voix est plus détachée que ce que nous faisons avec Les Thugs par exemple. Ils nous ont apporté ça. Et nous, on leur a apporté des morceaux simplissimes. Ils n'avaient absolument pas l'habitude de ça."

Les textes sont écrits généralement par Éric, voire par Camille occasionnellement. Des textes ancrés dans le quotidien, d'autres engagés, voire militants. "Black Moon" évoque Margaret Thatcher par exemple. "On a un titre qui s'intitule "Dirty Liar", sale menteur, tu imagines bien de qui on parle ! On en a un qui traite des religions en règle générale. On se nourrit de tout ce qu'on peut voir, ce qu'on peut entendre. "Teaching Not To Pray" est un morceau pour ma fille de 7 ans. Pour moi, c'est une philosophie de vie. Apprendre à ne pas prier, c'est lui apprendre à ne pas s'en remettre à une autorité supérieure."

L A N E bénéficie d'antécédents flatteurs, le groupe tourne facilement et dans de bonnes conditions. Pour autant, Éric précise : "J'aimerais bien qu'on ne me parle plus des Thugs. Dès le départ, on a prévenu que ce n'était pas la suite des Thugs. C'est autre chose. J'aimerais bien qu'on soit reconnu comme L A N E très rapidement. S'il doit y avoir un objectif, c'est celui-là." Et autre objectif, l'album programmé pour le 22 février 2019.

✂ Patrick Foulhoux

nineteensomething.fr

KEZAKO et COMBAT ROCK ne sont pas peu fiers de vous présenter

à v i f

A l b u m l i v e

PKRK

Sortie dans les bacs
prévue pour avril 2019

Suivez l'actu ou écrivez-nous sur
www.facebook/lespkrk
lespkrk@gmail.com

TRIBUTE SEVEN HATE & BURNING HEADS

Avec Uncommonmenfrommars, Dirty Fonzy, Flying Donuts, Dead Pop Club, Sons Of Buddha, Rebel Assholes, Sleepers, Homeboys, Ravi, Unlogistic...



en téléchargement à prix libre sur buzzoffrecords.bandcamp.com



CRUCIFUX records présente

Le nouvel album des 20 ans
16 titres punk-rock old school
dans un joli CD digipack
pour 15 euros port inclus !



+ 1 CD EP 6 titres inédits
offert pour toute commande
(dans la limite des stocks disponibles)

MEME CEUX QUI N'AIMENT PAS
N'OSENT PAS DIRE QUE C'EST BIEN...

Plus d'infos sur www.deadend.fr
Aussi disponible sur Spotify,
Deezer, Amazon, iTunes & DTC



DR

> Rock'n'roll High School

BADASS MOTHER FUZZERS

Parmi la myriade de groupes excitants qui s'agitent en France, et au milieu du vivier inépuisable toulousain, il y a Badass Mother Fuzzers. On n'allait pas rater l'occasion de parler d'eux. Alors, en l'absence de Mike, guitariste-chanteur, qui se balade en Espagne quand on a besoin de lui et de Cyril le batteur qui n'a pas à parler plus qu'un batteur, c'est avec Paz, bassiste, que nous discutons de la vie de Badass. Trêve de plaisanteries faciles sur les groupes punk-rock.

Résumons : les Badass Mother Fuzzers sont nés en 2015 de la fin de Los Jamones, un tribute-band dédié, bien sûr, aux Ramones, et de The B-Sides, groupe garage qui a sorti un album (*Too Right !!*, 2009), suivi d'une tournée au Canada en 2010 et de deux tournées aux USA. Paz précise "dans Los Jamones, nous étions déjà les trois mêmes avec un guitariste en plus. Simple envie de continuer entre nous en faisant des compositions plus punk-rock, donc, mêlant Ramones, toujours, aux Sonics, Jim Jones Revue, Johnny Thunders et même un peu de Reverend Horton Heat". De là, tout est allé vite. Le premier concert a eu lieu à New York en avril 2015 et *Heartbreaker*, le premier album, est sorti chez Pitshark Records (chez qui on trouve également *The Curse*, *Radio Birdman*, *Cosmic Psychos* — ndr) en 2017 après une tournée américaine sous ce nom. De ce retour aux Etats-Unis en février 2017, ils gardent quelques souvenirs déjà impérissables comme les concerts en compagnie des Real Kids ou de Muck and The Mires à Boston ainsi que deux concerts à New York. Mais, même là, ils ne perdent pas de temps. "On en a profité pour enregistrer deux titres à Hoboken à New-York avec Tom Beaujour, le producteur de *Nada Surf*." Rien que ça. Depuis, ils ont aussi tourné en Espagne au printemps dernier. Et partout, ils ne perdent pas une occasion de croiser du beau monde. "On a eu l'occasion de jouer aussi avec Dr Feelgood, Lords of Altamont ou Capsula... et même les Whodunit ou Plastic Invaders." Et quand on parle de projets, on sait que le tempo ne baissera pas : l'enregistrement du nouvel album est prévu, à Toulouse, au Studio La Trappe, en novembre prochain avec Jim Diamond, l'homme de Détroit, producteur des White Stripes, des Fleshtones, des Sonics... "Il devrait sortir début 2019 avant des dates comme à Berlin en février prochain. Puis on aimerait visiter les capitales européennes, retourner en Espagne, jouer au festival off du Blackpool de Londres, etc." Ils n'ont qu'un seul souci en ce moment, "puisque Pitshark Records a cessé ses activités, nous sommes à la recherche d'un label pour ce nouveau disque...". Message transmis, donc. Même s'il serait étonnant que ça traîne trop, comme pour tout ce que font les Badass Mother Fuzzers. Qui veut rafler la mise ?

✂ Silvere Vincent

badassmotherfuzzers.bandcamp.com

> Sous le soleil de Sheitan

VEGAN PIRANHA

Les piranhas sont en principe des poissons d'eau douce mais voici une variété qui infeste les vagues océaniques de la côte d'Argent entre Anglet et Hossegor. Le crew Vegan Piranha y a été fondé après l'essoufflement des groupes locaux Reviens et Doom Doom Tortuga, avec la claire intention de "faire un projet hardcore punk 80's".

La scène punk sur la côte basco-landaise n'est pas immense", reconnaît Roch, le vocaliste. "En même temps, c'est normal : les gens ici ne viennent pas s'enterrer dans des salles morbides. Ils vont à la plage et ils surfent jusqu'au coucher du soleil. Mais si on fait un concert et qu'on mélange un peu punk et garage, il y aura un public qui sera là. Ce sera plus un public de curieux/curieuses que de spécialistes, mais qui seront là pour écouter la musique." Le guitariste Julien poursuit le tableau : "Hossegor et la côte basque sont bien évidemment imprégnés de la culture surf, c'est presque une petite Californie... Du coup, on est bien imprégnés de cette culture au sens large. La musique qui en découle nous influence beaucoup". Outre les mélodies, les visuels du groupe, signés de Roch, confirment cette filiation : "J'ai grandi avec les t-shirts Town & Country et les créations de Steve Nazar, celles de Jimbo Phillips pour Santa Cruz, et comme je m'occupe des pochettes, clairement ça se retranscrit. Même notre musique, à la base, elle est teintée surf, à la Night Birds, Agent Orange ou Adolescents. Autant jouer le jeu à fond ! On ne triche pas !" Quant à ce curieux nom de groupe", explique Roch, "c'est Fafo, notre bas-

© Les deux pieds dans la fosse



siste, qui est rentré d'une visite au musée de la mer, à Biarritz, ou peut-être de l'aquarium de Saint-Sébastien, et qui a eu cette idée de nom plutôt cool. On nous demande tout le temps si on est vegan, du coup. On n'est pas plus vegan que piranhas, en fait. C'est arrivé pas mal de fois que des orgas refusent de nous faire jouer parce qu'il y a vegan dans notre nom, mais que nous ne le sommes pas ! Au final, je trouve donc que ce choix de nom de groupe est assez réussi. Je comprends tout à fait la cause vegan mais vouloir l'imposer, et ne pas avoir de second degré, c'est aussi quelque chose qui m'emmerde. Et puis "Vegan Piranha", ça sonne bien. C'est hyper vicieux les piranhas végétariens. Ça existe vraiment, en Amazonie. Ils ont une dentition étudiée pour péter les noix. Des noix brésiliennes qui tombent des arbres. Ça en fait un animal hyper vicieux. Quand tu te baignes dans l'Amazonie, tu peux te faire bouffer les noix !". À bon entendeur, attention au drapeau rouge ! ✂ Guillaume Gwarddeath

veganpiranha.bandcamp.com

> L'échappée belle DEDALE

L'an dernier, un side-project nantais a émergé en toute discrétion comme s'il était une soupape pour exprimer les influences non emo du personnel de Chaviré (puisqu'on retrouve certains de ses membres). Ça s'appelle Dédale, et en restant très objectif, c'est mortel.



Avec comme influences Observers, Short Days et 12XU, comment Dédale ne pourrait-il pas être objectivement mortel ? Lyricalement, c'est toujours à teneur politisée, mais plus directe, ça cite moins et c'est plus cash. Un peu plus intime aussi, comme sur le morceau "Des Heures de Peur". C'est facile à retenir, c'est taillé pour le sing-along. "On a commencé Dédale à un moment où on avait du temps à revendre pendant l'hiver 2016-2017, on a quasiment écrit toutes les compos en deux mois et on était prêt à jouer dans la foulée, on ne s'est pas trop posé plus de questions ! L'été suivant, on avait un peu de temps et de motive, on a enregistré la démo qui est en ligne sur le net. En résumé Dédale, ça marche pas mal au temps et à l'énergie du moment. Actuellement on entre dans le sixième ou septième mois sans consulter la boîte mail, si ça donne un ordre d'idée !" En vrai, c'est les meilleurs trucs, ces trucs comme ça, quand c'est fait avec la fougue, la passion, et cette détermination du moment, quand c'est pas si à la légère que ça au final, que ça témoigne d'une certaine époque ou d'un certain sentiment. Dédale, sans surprise, est très influencé par tout ce qui se passe à Nantes en général, dans le cercle militant où s'activent chacun des membres du groupe. "Le fait qu'on ait presque exclusivement joué à Nantes fait que la majeure partie des gens qui sont venus nous voir étaient nos potes ou au moins des gens qui gravitent dans les mêmes sphères que les nôtres. Des concerts de soutien à notre lieu préféré à Nantes ("La Dérive") devant les habitant.e.s de Dalby, les occupations de l'hiver et du printemps sur la fac devant les étudiant.e.s qui en ont pas grand chose à faire du punk en général, et bien sûr devant les ami.e.s qui viennent régulièrement aux concerts à Nantes. En ce sens, on a vraiment été un groupe "local" dans ce que ça a de cool, disponible et mobilisable facilement l'an dernier pour pouvoir jouer à des occasions où il fallait des groupes pour faire la bande-son de ces moments forts." Leur merch, qui rend hommage à l'incendie de la keufmobile du Quai de Valmy, en est un bon exemple. "Si des fiché.e.s S portent ce superbe t-shirt, que l'on doit à notre ami Freddy Coste, dessinateur fabuleux et batteur de Nightwatchers, ils n'ont pas attendu notre bon goût pour remporter la médaille de "terreur de la nation" en tout cas ! Il nous a même été rapporté que les plus téméraires des voyageur.euse.s ont traversé la frontière turque avec. Quant à H&M, on attend leur appel du pied pour une distribution nationale !" Dédale, c'est le spleen urbain en 5 titres courts et concis d'une génération meurtrie par l'oppression sociale, raciale, psychologique qu'on subit via les sociétés dans lesquelles on est bien forcé-e-s de grandir et/ou vieillir, et qu'on déconstruit tant bien que mal, et qui sent fort la gazeuse, où loin des utopies fédératrices de 1998, beaucoup de bleu se dévoile aussi bien sur nos membres, que sous nos yeux. **x Guillaume x**

dedalepunk.bandcamp.com

CRAPOULET RECORDS

LE LABEL DES GENS COOLS

PUNK + Hardcore
Distro + LABEL
VYNILS
TAPE
FANZINES

WWW.CRAPOULET.FR

Since 1989

DANGERHOUSE

Lyon - France

25 years of fuzz!

...Et 27 ans de mauvaise foi,
de subjectivité, de voisins qui râlent,
de rayons bordéliques, de découvert
à la banque, de vannes usées,
d'addiction au café, de classement
aléatoire, de gestion au pifomètre
d'un stock de 15 000 vinyles...
...sans parler de la porte qui grince.

Dangerhouse Record Store
3 rue Thimonnier • 69001 Lyon • France
www.dangerhouse.fr



> Rennes de beauté

BARREL KICK

Formé par d'anciens Happy Kolo, Strike Back et Collaps Machines en 2014, Barrel Kick fait résonner son punk rock entre les murs de Rennes, une ville où le genre semble être une tradition ancestrale. Son premier album, carrefour d'influences diverses, a réussi un amalgame tonique et cohérent. Une vraie réussite.

Il faut dire que l'histoire du groupe a été plutôt mouvementée nous raconte Barrel Kick aime se présenter comme un groupe influencé par le punk rock "à l'américaine genre Hellcat Records, mâtiné de oi! anglaise et de rock'n roll." On a tous des influences communes, qui vont de Rancid à Discipline, en passant par Peter Pan Speedrock et Motörhead. On n'écoute pas non plus que du punk rock, on a aussi des disques de métal, hardcore, reggae, principalement chantés en anglais. Du coup, cette langue s'est imposée instinctivement, car on n'arrive pas à chanter naturellement en français. On nous a déjà incités à utiliser notre langue maternelle, mais on n'y arrive pas encore, ça ne sonne toujours pas correctement." Pourquoi changer puisque la formule fonctionne parfaitement ? En tout cas, à l'écoute de *From The Past... To The Future*, son premier album, on n'en voit pas l'intérêt. L'énergie des chansons est indéniable, il en ressort une chaleur et un enthousiasme qui font du bien. Et ce même si les paroles sont loin d'être gaies. "La plupart des textes sont des histoires de notre vie courante plus ou moins graves, qui parlent de précarité, méfaits de la drogue, d'intolérance ou d'abus de pouvoir. Ce sont des sujets qui nous touchent, mais on essaye de les partager en restant positifs, en aucun cas on ne veut passer pour des donneurs de leçon. On raconte juste notre environnement, on laisse les gens réfléchir et se faire leur propre avis sur la question. La musique énergique et entraînante nous permet de dédramatiser le message des textes, on ne se laisse pas abattre et on reste optimistes. On est oi!ptimistes !" C'est d'ailleurs par la musique que les quatre se soignent. "On a tous eu des accidents de la vie, et comme pour toutes les passions, la musique nous a permis de survivre et de surmonter les moments pénibles. Ça nous permet de canaliser notre énergie de façon positive dans la création, c'est un exutoire. Les concerts nous permettent aussi de rencontrer des gens, pour partager notre passion et accessoirement boire des coups ensemble. La vie courante est suffisamment chiante la semaine, dans une société aseptisée où on ne peut plus s'exprimer librement, la musique permet de se défouler et de fédérer." Barrel Kick, un exutoire. Certes. Mais pas seulement. Le groupe est aussi un média. En cela, la pochette de *From The Past... To The Future*, réalisée par l'artiste Poch, montre un fourgon de police renversé ! "Il n'y a aucun message caché, il est pour nous évident. Il y a des actes du passé qu'il serait temps de reproduire. On est tous concernés et activistes, 50 ans après mai 68 les avancées sociales régressent et il ne faut pas oublier ce symbole, le pouvoir reste au peuple." En attendant, Barrel Kick prépare son avenir : "On va essayer de faire vivre cette scène et continuer ce qu'on sait faire : écrire des chansons de punk rock sincères. On espère que le meilleur est à venir avec plein de bonnes grosses scènes, un nouvel album qui déchire, et qu'au moins une fan vienne parler au bassiste !". **Frank Frejnik**

barrelkick.bandcamp.com



> L'équipée sauvage

JET REACTIONS

Née sur les cendres bien refroidies de Flying Over (20 ans de carrière rappelons-le), voici donc venir aujourd'hui Jet Reactions, formation calibrée garage punk, qui envoie d'emblée nos esgourdes au paradis des riffs et des rythmiques effrénées.

Ludo "Jet Boy", guitariste chanteur, membre hyperactif de la formation nous explique une transition quelque peu étonnante puisque tous les membres actuels de Jet Reactions ont déjà joué dans Flying Over : "Avec Flying Over, on arrivait un peu à bout de souffle, pas d'album en prévision, on avait joué partout où on avait envie de jouer, on était arrivé au bout d'un truc." Trois ans de pause, une petite discussion d'apéro entre ami.e.s et bingo, l'idée germe à nouveau. "Le Cosmic Trip (festival garage à Bourges — ndr) voulait inviter Flying Over. Hélas, Thibault était avec Les Lullies, notre batteur avait monté un nouveau projet (Atomic Mecanic), c'était compliqué." Jet Boy et Jane (Jet Girl) décident donc de monter un autre groupe. Pour le nom, ce sera Jet Reactions. Rapidement prennent part au projet Jet X à la basse (Hero -X, Jakes, Complications), Jet Beeps à la guitare (Heartbeeps, TV Killers) ainsi qu'un nouveau batteur, Jet Gardener (Darlings, Videodrome). Ils reprennent le set de l'époque et dès les premières répétitions, la sauce prend. Ensuite, tout va très vite. Des nouveaux morceaux, un 45 Tours, des dates, l'affaire est définitivement lancée. Avec l'expérience de leurs aventures précédentes, il n'était pas question de perdre du temps mais plutôt de faire vivre le projet comme il se doit. Ludo raconte : "Me connaissant, je ne peux pas faire un groupe si je ne fais pas un disque derrière. On va faire ça à la cool mais on reste dans une dynamique de travail, jouer pour défendre quelque chose. Et puis la musique c'est un plaisir, tu écris des chansons, tu as envie de les jouer, quand tu les joues, tu as envie de les sortir. On ne va pas s'arrêter à un 45 Tours, on va faire un album, on l'espère pour février mars 2019." Bien évidemment si la passion pour le rock'n'roll n'a pas bougé, les membres du groupe ont pris quelques années dans les articulations. Il restait donc à savoir comment serait abordé la question de la scène et d'éventuelles tournées : "l'envie est là, dans un groupe tu partages les mêmes valeurs, tu joues avec des ami.e.s, c'est fun. On sort un disque dans un pays, on a donc envie d'y tourner. Une tournée européenne est également au programme. Après si on peut faire des week-ends un peu spéciaux et que ça couvre les frais, on le fera. Pas de tournées trop longues par contre, sinon ça devient très mécanique, il faut garder le côté fun, la fraîcheur." Profitant de cette petite rencontre, nous avons pris quelques nouvelles d'Adrenalin Fix la structure dont s'occupe aussi Ludo, qui édite des disques, manage des groupes, booke des tournées et fait de la promo... : "Le disque de Golden Helmets (groupe garage de Cologne — ndr) vient de sortir, on travaille sur le suivi de Escobar (duo lo-fi formé d'anciens WeirdOmen et Bushmen), des Scanners (synth-punk de Lyon), des américaines de Glam Skanks et pour le futur troisième album de The Lizards (punk'n'roll de Barcelone — ndr). Niveau tournées, on bosse sur Escobar, Scanners, Anomalys, Lullies, Glam Skanks, The Darts et les Australiens de The Brave. On va aussi s'occuper de Suicide Generation de chez Dirty Water. Grosse année 2019 en perspective." **Yann Kerforn**

www.adrenalinfixmusic.com/jetreactions



> Drôme familiale

OFF MODELS

Tout jeune groupe issu de la prolifique scène drômoise, Off Models est resté plutôt discret jusqu'à présent mais compte bien faire davantage parler de lui avec *Never Fallen in Love*, son premier album.

Vous les avez peut être déjà vu.e.s ou entendu.e.s au sein d'Annita Babyface & The Tasty Poneys, Bad Chickens, No Guts No Glory, 51 Black Super... et ils et elle ont décidé de se retrouver pour la meilleure des raisons qui soit, comme nous l'explique Fabrice (guitare). "Été 2015 à la terrasse d'un café à Valence, la ville est morte, on s'ennuie terriblement et nos différents projets stagnent. On a chopé les clés du local de répétition et tout s'est mis en place rapidement." Bon, rapidement comme on peut le faire dans le Sud, hein, avec un EP K7 qui sort début 2016 et permet ainsi de démarcher quelques concerts et tournées, dont une au Canada. Doucement mais sûrement. "Avec le boulot de chacun.e, les kilomètres qui nous séparent et en faisant tout nous-mêmes, je trouve que c'est déjà pas si mal et qu'on s'en sort plutôt bien. On avance comme on peut, on va dire !" Tout cela devrait s'accélérer avec la sortie en janvier 2019 de leur premier LP *Never Fallen in Love*. Si la filiation avec le morceau des Buzzcocks auquel il fait référence n'est pas si évidente, il y a bien chez la fille et les gars d'Off Models, l'envie de se démarquer de ce qu'ils faisaient avant, en rajoutant notamment une touche de pop et des sonorités 80's, au risque de dérouter. "Musicalement on est trop punk chez les rockers indé et trop pop pour le punk rock. C'est pas très grave, au final on fait ça pour nous." Et quand on leur demande leurs influences, cette bande de joyeux drilles balance la liste des plus ou moins connus side projects de Jay Reatard (Angry Angles, Nervous Patterns). Rien d'étonnant donc à ce que le disque sorte, entre autres, sur Teenage Hate Records. "C'est la team Tous En Tong qui est derrière ça. On connaît François depuis une paire d'année via les concerts organisés sur Vienne et leur émission radio à l'époque. Ils ont mis le label sur pied via un tribute pour Jay Reatard, ça ne pouvait être que bien ! Il y a aussi Ligature Records, un label situé à Lyon. Anouck est une personne passionnée qui décrit son label ainsi : "Mes groupes favoris sont mes amis." On a rencontré Denis de Hell Vice / Vicious Records via Decibelles qui nous ont mis en contact. On s'est rendu compte qu'on avait gravité dans les mêmes cercles (avec nos anciens groupes) sur la scène grenobloise dans la fin 90's / début 2000. Quand à Jeff et Pencil Records, on s'est connu il y a une paire d'années autour d'un concert des Unco sûrement. Ses sorties labels sont toutes au format k7 et le projet l'a emballé." Une histoire d'amitié, comme bien souvent. 🐼 **Guillaume Circus**

offmodels.bandcamp.com

CHANMAX RECORDS

DIY OU DEMERDEN SIE SICH
→ DEPUIS 1999 ←

GRAUSS BOUTIQUE - NOTHING MORE - MONDE DE MERDE - THE BORING BURIED OPTION - LOBSTER KILLED ME - MELVYN - ULTRA PANDA - NECKHOLE GRANIT 665 - FLYING DONUTS - ESCAPE - KYMA - DOT DASH! - GOUDRON FREE-FOR-ALL - HOGWASH - TASTE THE FLOOR - ULTRAMAN - LAIKA COPENHAGEN - DEZEL - MEL TEAM PLUGS - TEENAGE RENEGADE - BUDDAH NEMLESS - APOSTROPHE - PORTOBELLO BONES - PINTO.S.PROPAGANDA BILLY GAZ STATION - ONE AGAIN - ETC.

WWW.CHANMAXRECORDS.COM



PICTURE DISC VINYL AT ITS ARTIEST





Les groupes français jouant à l'étranger, il y en a beaucoup aujourd'hui. USA, Canada, Amérique du Sud, Japon, Pays de l'Est sont désormais des destinations courantes et accessibles pour les punk rockeur.euse.s débrouillard.e.s. Certain.e.s vont même jusqu'en Chine, en Russie, à Singapour et en Palestine. Forest Pooky (ex-The Pookies et Sons Of Buddha, actuellement dans Supermunk et en solo sous son propre nom) est un habitué de ces tournées hors zone de confort. Il nous parle de ses récents concerts en... Inde. — Frank Frejnik

FOREST POOKY

INDIA WE TRUST
TOUR 2018

Depuis 1998, j'ai eu la chance de tourner en tant que bassiste, chanteur ou guitariste, dans une quinzaine de groupes. L'envie de partager, voyager, rencontrer et d'apprendre demande paradoxalement d'être engagé et volontaire, tout en se laissant porter par les opportunités et faire confiance à la vie sans toujours savoir où elle vous mènera... Surprise, ça peut aller jusqu'en Inde ! Lors d'un de mes voyages sur l'île de la Réunion en juin 2016, j'ai rencontré le Cab, une figure bien connue du milieu (*il a été manager du groupe Second Rate — ndr*). Il me dit avoir envoyé un artiste jouer en Inde, et que si je le voulais, il pourrait tenter de me caler des dates là-bas aussi. L'opportunité est assez folle. Ce sera la première fois que je me rends dans un pays non-occidental pour jouer, seul. L'excitation et l'anxiété se confondent. Les échanges avec la prod indienne est confuse et lente, mais elle finit par m'envoyer le billet d'avion qui m'emmènera de Saint Denis de la Réunion à Chennai dans le Tamil Nadu. Depuis l'aéroport de Chennai, je prends un taxi jusqu'à l'hôtel. La conduite se fait au klaxon, les scooters montés parfois par trois personnes avec bagages doublent, ça se frôle entre véhicules.



Le Global Isaï Festival se déroule sur deux jours et je compte m'y rendre pour prendre la température. Jashan, employé de l'hôtel, me propose de m'y accompagner... en moto. Me voilà embarqué en deux roues sur le réseau routier qui m'a fait frémir quelques heures plus tôt. On arrive au Phenix Center, gigantesque centre commercial qui accueille l'événement sur l'esplanade. De toute évidence, ce genre de rassemblement culturel n'est pas dans les mœurs et les organisateurs sont à contre-courant des habitudes musicales locales. Je comprends au gré des discussions avec les équipes de bénévoles, graphistes et techniciens sur place, qu'une personne blanche est ce qui se rapproche le plus des indien.ne.s des castes les plus aisées et donc, je subis parfois une forme de fascination, gênante, de la part de certain.e.s qui m'ont demandé de leur filer du boulot. L'installation ressemble fort à un festival associatif de métropole avec peu de moyens, mais qui se sort les doigts pour que ça fonctionne. La programmation est éclectique. On trouve à l'affiche un trio acoustique catholique, un rock FM indien avec de grands solos de violon électrique... J'ai sympathisé avec un groupe breton d'électro celtic nommé **Plantec** et le groupe de maloya **Simangavol**, venu de La Réunion. La star **Rajhesh Vaidhya**, connu pour sa dextérité sur la Veena, et son groupe étaient impressionnants. La chanteuse récompensée par un Grammy pour un titre paru dans le film *Slumdog Millionaire*, **Tanvi Shah**, s'est produite mais j'ai été frappé par le fait que son répertoire n'était composé que de reprises, et de mon point de vue, pas toujours de bon goût. Au milieu de tout ça, hop, on y a glissé un **Forest Pooky**.

Au moment de monter sur scène, quatre techniciens s'agitaient autour de moi. L'un d'eux me tend un micro HF. Il sera surpris que je demande un pied de micro. Je m'installe rapidement. L'organisateur me rappelle une dernière fois de ne pas jurer sur scène. Une partie du public est assise dans un carré pseudo VIP, une soixantaine de chaises aux trois quarts occupées. L'autre partie est debout, composée de gens qui sont venus pour la musique, d'autres qui font leurs courses, et d'un couple de français qui se trouvaient être là et qui m'avaient vu à St Julien-Molin-Molette ou à Ardes-sur-Couze (le détail m'échappe). Le concert se passe bien, j'ai du plaisir à essayer d'interagir avec les gens. Je tente quelques blagues, certaines font leur effet mais on n'est jamais sûr car le public a du mal à savoir quand applaudir, quand rire... J'ai l'impression qu'ils/elles passent un bon moment aussi mais ne savent pas ou ne souhaitent pas l'exprimer. C'est déstabilisant et pour le moins dépayçant ! Quoi que, ça me renvoie d'une certaine manière à la réaction du public lyonnais lors des concerts de groupes type Robocop Kraus. À ma sortie de scène, l'organisateur me dit : "*You cursed*". Sans doute le "*Fuckin' cool to be here*" qui m'a échappé.



Les concerts suivants ont eu lieu dans des bars et lors de mes jours off, j'ai tenté de les visiter pour découvrir les groupes locaux. À ma surprise, je n'ai vu que des groupes qui font des reprises. On est en mode groupe de bal et d'ambiance. J'ai donc bien sûr eu droit à des demandes : "*Sir, can you play 'Hotel California' ?*" À mon refus, j'avais droit à un regard confus, presque offensé de la part de mon interlocuteur. J'ai aussi eu une proposition, la veille du 8 mars, pour jouer pour le **Woman Icon Rewards** au Music Center pour la Journée de la Femme. On me dit que le gouverneur du Tamil Nadu sera là, que la sécurité sera très élevée, que c'est très officiel et que ce sera retransmis sur **Raj TV**. Bon, j'accepte en dépit du fait que je saisis mal, si c'est tant sécurisé, que l'on puisse me caler aussi tardivement sur ce plan. L'orga est bordélique. À deux minutes de monter sur scène, le régisseur (?) me montrait des vidéos sur son téléphone, je le coupe pour monter sur scène. À la fin de mon set, une demoiselle me dit que quelqu'un dans le public souhaite me rencontrer. J'ai l'impression d'être dans un film. Je la suis jusqu'au premier rang, place centrale. Un homme se lève et se présente, **Prince Ali** de la lignée des fondateurs de Madras... On cause chiffons, musique et il m'invite à venir chez lui après la cérémonie pour voir son studio et faire un bœuf.

J'ai aussi croisé par hasard dans un café de Pondichéry, le cousin du manager de Berri Txarrak, **Vivien** ; un expatrié qui m'a hébergé quelques jours ; une mendiante qui m'a engueulé ; une femme de ménage sympa qui m'a engueulé aussi... le volontarisme et le "laisser porter" m'ont offert des moments de vie inoubliables, et il ne faut pas oublier que c'est surtout ça qui fait la valeur des tournées.

www.forestpooky.com

METRO BEACH

disques • livres • articles de plage



Sergent Surf
Split 12"



Speed Jesus
The Giant Hack 12"



Déjà Mort
Années Juppé 12"



The Irradiates
Direct To Magneto 7"



**METRO BEACH
PODCAST**

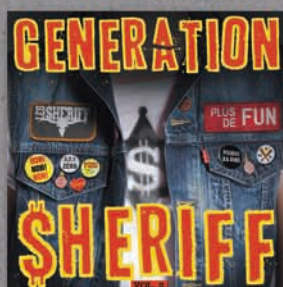
Interviews.
Playlists.
Météo des
plages.

www.metrobeach.fr

SOUS LE SOLEIL DU MIDI, C'EST PAS TOUT LE TEMPS PAREIL !

La scène française rend hommage
aux pionniers du punk-rock hexagonal
venus de Montpellier !

LES \$HERIFF



Rééditions remasterisées sur vinyles 180 gr, inédits, tribute CDs,
recueils de nouvelles... tout cela et plus encore sur
kickingrecords.com ou chez ton disquaire (distribution PIAS)



[PIAS]